

Ron Unz

LA PRAVDA AMÉRICAINNE

VOLUME II

АМЕРИКАН

Пролетарии всех стран, соединяйтесь!



ПРАВДА

Газета основана
5 мая 1912 года
В. И. ЛЕНИНЫМ

КОММУНИСТИЧЕСКАЯ ПАРТИЯ РОССИЙСКОЙ ФЕДЕРАЦИИ

№141 (29483)

27 сентябрь 2013 года

Цена свободная

Pravda américaine : Volume 2

Ron UNZ

20 janvier 2025

Version : 20200419

Traduction française : 2019 par l'équipe du Saker francophone

<https://lesakerfrancophone.fr>

Version anglaise : [Our american pravda](#)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution — Pas d'Utilisation Commerciale — Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International](#).

Table des matières

Table des matières	3
1 Briser la barrière médiatique	6
2 Martyr de la vérité historique : les tribulations de David Irving	17
3 La révolution bolchevique et ses conséquences	25
4 Comment la CIA a créé le concept de théorie du complot	50
5 Les Juifs et les nazis	60
6 L'assassinat de JFK - Que s'est-il passé ?	84
7 Le KKK et les meurtres raciaux de masse	130
8 La destruction du vol TWA 800	143
9 Théories du complot sur le 11 septembre	155
10 Notre grande purge des années 1940	196

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	4
---------------------------	---

11 John McCain, Jeffrey Epstein et le Pizzagate	217
--	------------

Introduction

Nous mettons à disposition ce recueil d'articles, sur des sujets aussi divers qu'au premier abord loufoques ou incroyables, écrits par Ron Unz. Ils ont pourtant plusieurs points en commun :

- Plus ils évoquent des éléments difficiles à croire, plus ces éléments sont étayés. Le lecteur est invité, au travers de très nombreux liens, à vérifier de lui-même les informations.
- Ces éléments remettent profondément en cause des éléments considérés comme acquis par la plupart des membres des sociétés occidentales.
- Ils concernent des sujets très importants, souvent vitaux, et souvent très dérangeants ou controversés.

Mis bout à bout, il est difficile pour le lecteur qui les aura lus, et qui en aura vérifié les sources, de ne pas commencer à réfléchir sur le très profond décalage vis-à-vis de la réalité que nous livrent nos médias dominants, nos journalistes payés par nos impôts, nos présentateurs télévision et nos chroniqueurs.

Ron Unz, avec son écriture modérée — c'est tout l'inverse d'un exalté du complot — nous offre un véritable joyau avec chacun de ces articles, et nous pensons que les publier sous forme de recueil pourra contribuer à mieux les diffuser, du fait de leur caractère intemporel.

Chapitre 1

Briser la barrière médiatique

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [briser la barriere mediatique](#)

Par Ron Unz - Le 31 juillet 2018 - Source [Unz](#) via [soverain.fr](#)

Il y a quelques années, j'ai lancé ma « Unz Review », offrant un large éventail de perspectives différentes, la grande majorité d'entre elles étant totalement exclues des médias grand public. J'ai également publié un certain nombre d'articles dans ma propre série « [American Pravda](#) », en mettant l'accent sur les failles et les lacunes suspectes dans nos récits médiatiques. [Les Anglo-saxons utilisent le terme de « narrative », NdT]

La stratégie politique sous-jacente à ces efforts peut déjà être apparente, et je l'ai parfois suggéré ici et là. Mais j'ai finalement décidé que je pourrais aussi bien exposer explicitement le raisonnement dans un article comme décrit ci-dessous.



Les médias grand public sont la force d'opposition essentielle

Les groupes qui prônent des politiques auxquelles s'oppose l'establishment américain devraient reconnaître que le plus grand obstacle auquel ils sont confrontés est habituellement les médias grand public.

Il existe certainement des opposants politiques et idéologiques ordinaires, mais ceux-ci sont généralement inspirés, motivés, organisés et assistés par un puissant soutien médiatique, qui façonne également le cadre perçu du conflit. En termes clausewitzien, les médias constituent souvent le « *centre de gravité* » stratégique des forces opposées.

Les médias devraient devenir une cible de premier plan

Si les médias sont la force cruciale qui donne du pouvoir à l'opposition, ils doivent être considérés comme une cible principale de toute stratégie politique. Tant que les médias restent forts, le succès peut être difficile, mais si l'influence et la crédibilité des médias étaient considérablement dégradées, les forces opposées ordinaires perdraient une grande partie de leur efficacité. À bien des égards, les médias créent la réalité, de sorte que la voie la plus efficace pour changer la réalité passe peut-être par les médias.

Discréditer les médias partout où ils s'affaiblissent

Les médias grand public existent comme un tout homogène, de sorte que le fait d'affaiblir ou de discréditer les médias dans un domaine particulier réduit automatiquement leur influence partout ailleurs également.

Les éléments du récit médiatique auxquels est confronté un groupe anti-establishment particulier peuvent être trop forts et bien défendus pour attaquer efficacement, et toute attaque de ce genre peut également être considérée comme idéologiquement motivée. Par conséquent, la stratégie la plus productive peut parfois être indirecte, s'attaquant à la narration médiatique ailleurs, là où elle est beaucoup plus faible et moins bien défendue. De plus, le fait de gagner ces batailles plus faciles peut générer plus de crédibilité et d'élan, ce qui peut ensuite s'appliquer à des attaques ultérieures sur des fronts plus difficiles.

Une large alliance peut soutenir l'objectif commun d'affaiblissement des médias

Une fois que nous reconnaissons que l'affaiblissement des médias est un objectif stratégique primordial, un corollaire évident est que d'autres groupes anti-establishment faisant face aux mêmes défis deviennent des alliés naturels, bien que peut-être temporaires.

De telles alliances tactiques inattendues peuvent provenir d'un large éventail de perspectives politiques et idéologiques différentes – gauche, droite ou autre – et ce, malgré le fait que les groupes constitutifs ont des objectifs à plus long terme qui sont indépendants des autres ou même conflictuels. Tant que tous ces éléments de la coalition reconnaissent que les médias hostiles sont leur adversaire le plus immédiat, ils peuvent coopérer à leur effort commun, tout en gagnant en crédibilité et en attention du fait même qu'ils ne sont pas du tout d'accord sur tant d'autres questions.

Les médias sont extrêmement puissants et exercent un contrôle sur une vaste étendue du champ intellectuel. Mais cette influence omniprésente garantit également que ses adversaires sur le terrain sont nombreux et répandus, tous étant amèrement opposés aux médias hostiles auxquels ils sont confrontés sur leurs propres problèmes. Par analogie, un grand et puissant empire est souvent abattu par une large alliance de nombreuses factions rebelles disparates, chacune ayant des objectifs sans rapport, qui, ensemble, submergent les défenses impériales en attaquant simultanément à plusieurs endroits différents.

Un aspect crucial permettant une telle alliance rebelle est le point de mire typiquement étroit de chaque membre constitutif particulier. La plupart des groupes ou des individus qui s'opposent aux positions de l'establishment ont tendance à être idéologiquement zélés sur une question particulière ou peut-être une petite poignée, tout en étant beaucoup moins intéressés par les autres. Étant donné la suppression totale de leurs points de vue par les

médias grand public, tout lieu où leurs points de vue non orthodoxes sont raisonnablement traités équitablement et sur un pied d'égalité plutôt que ridiculisés et dénigrés tend à inspirer un enthousiasme et une loyauté considérables de leur part. Ainsi, bien qu'ils puissent avoir des points de vue assez conventionnels sur la plupart des autres questions, ce qui les amène à considérer les points de vue contraires avec le même scepticisme ou le même malaise que n'importe qui d'autre, ils seront généralement disposés à supprimer leurs critiques à l'égard d'une hétérodoxie plus large, à condition que les autres membres de leur alliance soient disposés à rendre cette faveur sur leurs propres sujets d'intérêt principal.

Attaquer le récit des médias là où il est faible et non là où il est solide

En appliquant une métaphore différente, les médias de l'establishment peuvent être considérés comme un grand mur qui exclut des perspectives alternatives de la conscience du public et limite ainsi l'opinion à une gamme étroite de points de vue acceptables.

Certaines parties de ce mur médiatique peuvent être solides et vigoureusement défendues par des intérêts puissants, ce qui rend les agressions difficiles. Mais d'autres parties, peut-être plus anciennes et plus obscures, peuvent s'être dégradées avec le temps, leurs défenseurs s'étant éloignés. Il peut être beaucoup plus facile de briser le mur à ces endroits plus faibles, et une fois que la barrière a été brisée à plusieurs endroits, il devient beaucoup plus difficile de la défendre à d'autres niveaux.

Par exemple, considérez les conséquences de démontrer que le récit médiatique établi est complètement faux sur un événement individuel majeur. Une fois ce résultat largement reconnu, la crédibilité des médias sur toutes les autres questions, même celles qui n'ont aucun lien entre elles, serait quelque peu atténuée. Les gens ordinaires concluraient naturellement que si les médias s'étaient

trompés depuis si longtemps sur un point important, ils pourraient également se tromper sur d'autres aussi, et la puissante suspension de l'incrédulité qui donne aux médias leur influence deviendrait moins puissante. Même les individus qui forment collectivement le corpus des médias pourraient commencer à entretenir de sérieux doutes quant à leurs certitudes antérieures.

Le point crucial est que de telles percées peuvent être plus faciles à réaliser dans des sujets qui semblent simplement d'importance historique et qui sont totalement éloignés de toutes les conséquences pratiques d'aujourd'hui.

Reformuler les « *théories du complot* » vulnérables en tant que « *critique médiatique* » efficace

Au cours des dernières décennies, l'establishment politique et ses alliés médiatiques ont créé une puissante défense intellectuelle contre les critiques majeures en investissant des ressources considérables dans la stigmatisation de la notion de « *théories du complot* ». Ce terme péjoratif sévère s'applique à toute analyse importante d'événements qui s'écarte fortement du récit officiellement approuvé, et suggère implicitement que le promoteur est un fanatique déshonorant, souffrant de délires, de paranoïa ou d'autres formes de maladie mentale. De telles attaques idéologiques détruisent souvent sa crédibilité, ce qui permet d'ignorer ses arguments réels. Une expression autrefois inoffensive est devenue politiquement « *armée* ».

Cependant, un moyen efficace de contourner ce mécanisme de défense intellectuelle peut être d'adopter une méta-stratégie de reformulation de « *théories du complot* » en « *critique médiatique* ».

Selon les paramètres habituels du débat public, les contestations de l'orthodoxie établie sont traitées comme des « *allégations extraordinaires* » qui doivent être justifiées par des preuves extraordinaires. Cette exigence peut être injuste, mais elle constitue la

réalité dans de nombreux échanges publics, sur la base du cadre fourni par les médias prétendument impartiaux.

Étant donné que la plupart de ces controverses portent sur un large éventail de questions complexes et de preuves ambiguës ou contestées, il est souvent extrêmement difficile d'établir de façon concluante une théorie non orthodoxe, disons à un niveau de confiance de 95 % ou 98 %. Par conséquent, le verdict des médias est presque toujours « *Affaire Non Prouvée* » et les challengers sont jugés vaincus et discrédités, même s'ils semblent avoir la prépondérance de la preuve de leur côté. Et s'ils contestent verbalement l'injustice de leur situation, cette réponse exacte est ensuite citée par les médias comme preuve supplémentaire de leur fanatisme ou de leur paranoïa.

Supposons toutefois qu'une stratégie entièrement différente a été adoptée. Au lieu de tenter d'établir une affaire « *hors de tout doute raisonnable* », les promoteurs fournissent simplement des preuves et une analyse suffisantes pour suggérer qu'il y a 30 % de chances ou 50 % de chances ou 70 % de chances que la théorie non orthodoxe soit vraie. Le fait même qu'aucune allégation de quasi-certitude ne soit avancée fournit une défense efficace contre toute accusation plausible de fanatisme ou de pensée délirante. Mais si la question est d'une importance énorme et – comme c'est généralement le cas – la théorie non orthodoxe a été presque totalement ignorée par les médias, bien qu'ayant au moins une chance raisonnable d'être vraie, alors les médias peuvent être effectivement attaqués et ridiculisés pour leur paresse et leur incompetence. Ces accusations sont très difficiles à réfuter et puisqu'on ne prétend pas que la théorie non orthodoxe s'est nécessairement avérée correcte, mais simplement qu'elle pourrait être correcte, toute contre-accusation de tendance conspirationniste tomberait à plat.

En effet, le seul moyen dont disposent les médias pour réfuter efficacement ces accusations serait d'explorer tous les détails complexes de la question (ce qui permettrait d'attirer l'attention sur divers faits controversés) et de soutenir ensuite qu'il n'y a qu'une

chance négligeable que la théorie soit correcte, peut-être 10 % ou moins. Ainsi, le fardeau présumé habituel est complètement inversé. Et comme il est peu probable que la plupart des journalistes aient jamais porté une attention sérieuse au sujet, leur présentation ignorante peut être assez faible et vulnérable à une déconstruction bien informée. En effet, le scénario le plus probable est que les médias continueront d'ignorer totalement le conflit, renforçant ainsi les accusations plausibles de paresse et d'incompétence.

Les individus affligés par les échecs des médias sur un sujet controversé accusent souvent les médias et leurs représentants individuels d'être biaisés, corrompus ou discrètement sous le contrôle de puissantes forces alliées à la position de l'establishment. Ces accusations peuvent parfois être correctes et parfois non, mais elles sont généralement difficiles à prouver, sauf dans l'esprit des vrais adeptes, et elles deviennent pour le coup entachées de « *paranoïa* ». D'autre part, prétendre que les manquements des médias sont dus à des péchés véniels tels que la paresse et l'incompétence sont tout aussi susceptibles d'être corrects, et ces accusations sont beaucoup moins susceptibles de risquer un retour de flamme.

Enfin, une fois que les médias eux-mêmes sont devenus la cible principale de la critique, ils perdent automatiquement leur statut d'arbitre externe neutre et n'ont plus autant de crédibilité pour proclamer la partie gagnante du débat.

L'avantage « *d'inonder* » les zones de défense des médias

Les personnes qui contestent le récit médiatique dominant avec des affirmations peu orthodoxes sont souvent réticentes à soulever de telles affirmations controversées simultanément, de peur d'être ridiculisées ou d'être considérées comme étant « *folles* », avec tous leurs points de vue sommairement rejetés.

Dans la plupart des cas, c'est peut-être la bonne stratégie à

suivre, mais si elle est bien gérée, une approche exactement opposée peut parfois s'avérer très efficace. Tant que la présentation globale est présentée sous forme de critique médiatique et qu'aucun poids démesuré n'est attaché à la validité de l'une des revendications particulières présentées ; attaquer sur un front très large, incluant peut-être des dizaines d'éléments entièrement indépendants, peut « *inonder la zone* » des médias, saturant et submergeant les défenses existantes. Ou comme le suggère une citation largement reconnue de Staline, « *la quantité a une qualité qui lui est propre* ».

Prenons l'exemple de l'artiste Bill Cosby. Au fil des ans, une ou deux femmes se sont présentées en prétendant qu'il les avait droguées et violées, et les accusations ont été largement ignorées comme étant non fondées ou invraisemblables. Cependant, au cours de la dernière année ou des deux dernières années, le barrage a soudainement éclaté et un total de près de soixante femmes distinctes se sont présentées, portant toutes des accusations identiques, et bien qu'il semble y avoir peu de preuves tangibles dans les cas particuliers, pratiquement tous les observateurs concèdent maintenant que les accusations sont susceptibles d'être vraies.

Supposons qu'il soit établi qu'il y a une probabilité raisonnable que les médias aient complètement manqué et ignoré une question importante qui aurait dû faire l'objet d'une enquête et d'un reportage. L'impact n'est pas nécessairement substantiel, et de nombreuses personnes obstinément attachées à une croyance des récits médiatiques pourraient même résister à la possibilité d'admettre que les médias ont commis une grave erreur dans cette situation particulière.

Cependant, supposons plutôt que plusieurs douzaines d'exemples distincts pourraient être établis, chacun suggérant fortement une erreur ou une omission grave de la part des médias. À ce moment-là, les défenses idéologiques s'effondreraient et presque tout le monde reconnaîtrait tranquillement que beaucoup, peut-être même la plupart des accusations étaient probablement vraies, ce qui créerait un énorme manque de crédibilité pour les médias grand public. Les dé-

fenses de crédibilité des médias auraient été saturées et vaincues.

Le point clé est que tous les éléments particuliers devraient être présentés comme des cas de probabilité raisonnable et indiquer les lacunes des médias plutôt que d'être prouvés ou nécessairement comme des questions importantes en soi. En restant distant et quelque peu agnostique à l'égard d'un objet particulier, il y a peu de risque d'être étiqueté comme fanatique ou monomaniaque pour en avoir soulevé une multitude.

Ma série American Pravda et le magazine en ligne Unz Review à titre d'exemples

La stratégie politique/médiatique décrite ci-dessus était la motivation centrale derrière mes articles de la série American Pravda et sur le magazine en ligne Unz Review.

Par exemple, dans l'article original de l'American Pravda de 2013, j'ai soulevé plus d'une demi-douzaine d'énormes défaillances médiatiques, toutes aujourd'hui universellement reconnues : l'effondrement d'Enron, les Armes de Destruction Massives (ADM) de la guerre en Irak, l'escroquerie Madoff, les espions de la guerre froide et divers autres. Ayant ainsi préparé le terrain en présentant ce schéma admis d'échec majeur, démontrant qu'une suspension considérable de l'incrédulité était justifiée, j'ai ensuite étendu la discussion à trois ou quatre exemples supplémentaires importants, aucun d'entre eux n'étant encore reconnu, mais tous parfaitement plausibles. En conséquence, l'article a peut-être reçu une assez bonne attention, y compris de la part des médias grand public, qui sont souvent prêts à reconnaître les erreurs de leur milieu, à condition qu'elles soient présentées de manière convaincante et responsable.

Après cette publication, j'ai produit par intermittence d'autres éléments de la série, certains plus complets que d'autres, et je me lance maintenant dans une série régulière.

Les exemples de la série McCain/POW illustrent parfaitement la stratégie que j'ai suggérée ci-dessus. La guerre du Vietnam a pris fin il y a plus de quarante ans, les prisonniers de guerre sont probablement tous morts depuis des décennies, et même John McCain est dans le crépuscule de sa carrière. L'importance pratique de soulever un scandale ou de fournir des preuves établissant sa probabilité est pratiquement nulle. Mais s'il devenait largement reconnu que l'ensemble de nos médias ont couvert avec succès un scandale d'une telle ampleur pendant tant d'années, la crédibilité des médias aurait subi un coup dévastateur. Plusieurs coups de ce genre et ils seraient en ruines. Entre-temps, les puissants intérêts acquis qui, autrefois, maintenaient si vigoureusement le récit officiel dans ce domaine ont disparu depuis longtemps, et le récit orthodoxe a alors peu de défenseurs dans les médias, ce qui augmente considérablement la probabilité d'une éventuelle percée et d'une victoire.

Une stratégie similaire sous une forme plus large est appliquée par mon magazine en ligne de médias alternatifs *Unz Review*, qui héberge de nombreux écrivains, chroniqueurs et blogueurs différents, qui ont tous tendance à remettre en question le récit médiatique de l'establishment selon une grande variété d'axes et de sujets différents, certains d'entre eux étant contradictoires. En soulevant de sérieux doutes sur les omissions et les erreurs de nos médias grand public dans tant de domaines différents, l'objectif est d'affaiblir la crédibilité perçue des médias, ce qui amène les lecteurs à envisager la possibilité que des éléments importants du récit conventionnel puissent être totalement incorrects.

Chapitre 2

Martyr de la vérité historique : les tribulations de David Irving

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Martyr de la vérité historique : les tribulations de David Irving](#)

Par Ron Unz – Le 4 juin 2018 – Source [Unz Review](#)

Je suis très heureux d'annoncer que notre sélection de livres HTML contient maintenant des œuvres du célèbre historien de la Seconde Guerre mondiale David Irving, y compris son magistral [Hitler's War](#), livre reconnu par le célèbre historien militaire Sir John Keegan comme l'un des volumes les plus importants pour comprendre le conflit.



Avec plusieurs millions de ses livres imprimés, y compris une série de best-sellers traduits dans de nombreuses langues, il est tout

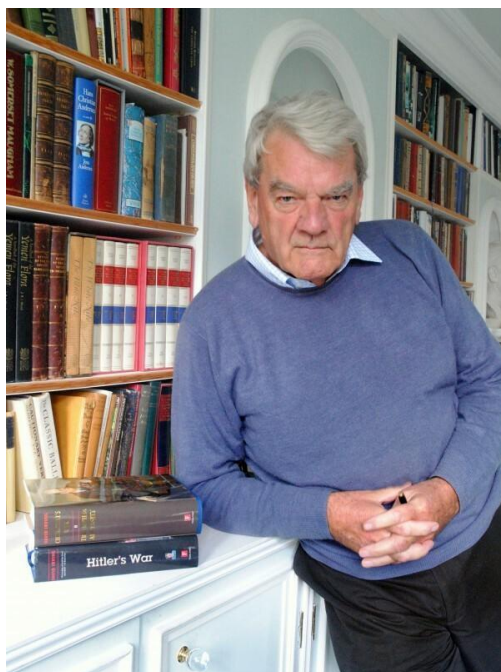


FIGURE 2.1 – David Irving à Londres. CC par-SA 3.0. Crédit : Allan Warren/Wikimedia Commons

à fait possible que Irving, âgé de quatre-vingts ans, se classe parmi les historiens britanniques les plus reconnus au cours des cent dernières années. Bien que je me sois contenté de lire quelques-unes de ses œuvres les plus courtes, j'ai trouvé celles-ci absolument exceptionnelles, Irving affichant régulièrement sa remarquable maîtrise des preuves documentaires de première main pour démolir complètement ma compréhension naïve des événements historiques majeurs. Cela ne me surprendrait guère que l'énorme corpus de

ses écrits constitue finalement un pilier central sur lequel les futurs historiens s'appuieraient pour chercher à comprendre les années catastrophiques et sanglantes de notre XX^e siècle extrêmement destructeur, même après que la plupart des chroniqueurs de cette époque seront oubliés.

Lire attentivement une reconstitution de mille pages du côté allemand de la Seconde Guerre mondiale est évidemment une entreprise décourageante, et ses trente livres restants ajouteraient probablement au moins dix mille pages de plus à cette tâche herculéenne. Mais heureusement, Irving est aussi un orateur captivant, et plusieurs de ses longues conférences des dernières décennies sont facilement disponibles sur YouTube¹, comme indiqué ci-dessous. Celles-ci présentent effectivement plusieurs de ses révélations les plus remarquables concernant la politique de guerre de Winston Churchill et d'Adolf Hitler, et racontent parfois la situation personnelle difficile à laquelle il a été confronté. Regarder ces conférences (en anglais) peut nécessiter plusieurs heures, mais c'est toujours un investissement insignifiant par rapport aux nombreuses semaines qu'il faudrait pour digérer les livres eux-mêmes.

<https://www.bitchute.com/embed/C9z1fCgUn5If/>
<https://www.bitchute.com/embed/bNm0ZG1GnbCC/>

Face à des affirmations étonnantes qui renversent complètement le récit historique établi, un scepticisme considérable est justifié, et mon propre manque d'expertise spécialisée dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale m'a laissé particulièrement prudent. Les documents qu'Irving présente semblent dépeindre un Winston Churchill si radicalement différent de celui de ma compréhension naïve qu'il en est presque méconnaissable, ce qui soulève naturellement la question de savoir si je pouvais faire crédit à l'exactitude du témoignage d'Irving et à son interprétation. Tout son matériel

1. Pas si facilement disponibles, car Youtube les a depuis censurées. Nous avons mis à jour les liens vers un endroit où ces vidéos sont effectivement disponibles, NdT

argumentaire est massivement documenté dans des notes de bas de page, référençant des documents copieux dans de nombreuses archives officielles, mais comment pourrais-je éventuellement trouver le temps ou l'énergie pour les vérifier ?

Plutôt ironiquement, une tournure des événements extrêmement malheureuse semble avoir complètement résolu cette question cruciale.

Irving est un individu d'une intégrité intellectuelle exceptionnellement forte, et en tant que tel, il est incapable de voir dans un dossier des choses qui n'existent pas, même si c'était dans son intérêt évident de le faire, ni de fabriquer des preuves inexistantes. Par conséquent, sa réticence à dissimuler ou à rendre hommage, du bout des lèvres, à divers totems culturels largement vénérés a finalement provoqué une vague de diffamation poussée par un essaim de fanatiques idéologiques issus de convictions ethniques/religieuses particulières. Cette situation était plutôt semblable aux ennuis que mon vieux professeur de Harvard, E.O. Wilson, avait vécus à peu près à la même époque lors de la publication de son propre ouvrage, *Sociobiology : The New Synthesis*, le livre qui a contribué à lancer le domaine de la psychobiologie évolutionnaire humaine moderne.

Ces activistes ethniques zélés ont entamé une campagne coordonnée pour faire pression sur les éditeurs prestigieux d'Irving afin qu'ils laissent tomber ses livres, tout en perturbant ses visites fréquentes à l'étranger et même en faisant pression sur les pays pour l'empêcher d'entrer. Ils ont également battu un tambour de diffamation médiatique, noircissant continuellement son nom et ses compétences de recherche, allant même jusqu'à le dénoncer comme un « nazi » et un « *amant hitlérien* », comme cela avait été le cas pour le Professeur Wilson.

Au cours des années 1980 et 1990, ces efforts déterminés, parfois soutenus par une violence physique considérable, portèrent de plus en plus leurs fruits, et la carrière d'Irving fut sévèrement frappée. Il avait été autrefois fêté par les plus grandes maisons d'édition du monde et ses livres publiés en série dans les plus grands journaux

britanniques ; maintenant il est devenu progressivement un personnage marginalisé, presque un paria, avec d'énormes dommages à ses sources de revenus.

En 1993, Deborah Lipstadt, professeur d'études de théologie et d'Holocauste (ou peut-être de « *théologie de l'Holocauste* »), plutôt ignorante et fanatique, l'a férocelement attaqué dans son livre comme « *négateur de l'Holocauste* », menant l'éditeur timoré d'Irving à annuler le contrat pour son nouveau volume historique majeur. Ce développement a finalement déclenché un procès rancunier en 1998, qui a abouti à un célèbre procès en diffamation en 2000 devant une cour britannique.

Cette bataille juridique était certainement une affaire de David et Goliath, avec de riches producteurs de films juifs, et des dirigeants d'entreprises, apportant une somme énorme de 13 millions de dollars à Lipstadt, ce qui lui a permis de financer une véritable armée de 40 chercheurs et experts juridiques, sous la direction de l'un des juristes juifs les plus réputés de Grande-Bretagne. En revanche, Irving, étant un historien impécunieux, a été forcé de se défendre sans bénéficier de conseils juridiques.

Dans la vraie vie, contrairement à la légende, les Goliaths de ce monde sont presque invariablement triomphants, et ce cas ne fait pas exception, Irving étant poussé à la banqueroute personnelle, il a perdu sa belle maison au centre de Londres. Mais vu sur une perspective plus longue de l'histoire, je pense que la victoire de ses bourreaux était une remarquable victoire à la Pyrrhus.

Bien que la cible de leur haine déchaînée ait été le prétendu « *déni de l'Holocauste* » d'Irving, pour autant que je puisse le dire, ce sujet était presque entièrement absent des plusieurs douzaines de livres d'Irving, et c'est précisément ce même silence qui avait provoqué leurs crachats indignés. Par conséquent, en l'absence d'une cible aussi claire, leur groupe de chercheurs généreusement rémunérés a passé au moins une année à effectuer, apparemment, une analyse ligne par ligne et note de bas de page de tout ce qu'Irving avait publié, localisant chaque erreur historique qui pourrait éventuelle-

ment lui donner une mauvaise réputation professionnelle. Avec de l'argent et de la main-d'œuvre presque illimités, ils ont même utilisé le processus légal d'investigation pour l'assigner et lire les milliers de pages de ses journaux intimes et de sa correspondance, espérant trouver des preuves de ses « *mauvaises pensées* ». Le film hollywoodien de 2006, intitulé *Le Dén*i et co-écrit par Lipstadt, peut fournir un aperçu raisonnable de la séquence des événements, vu de sa propre perspective.

Malgré ces ressources financières et humaines énormes, il n'en est apparemment presque rien sorti, au moins si l'on en croit le livre triomphaliste de Lipstadt titrant *History on Trial* et paru en 2005. Au cours de quatre décennies de recherches et de publications, qui ont avancé de nombreuses affirmations historiques controversées, de la nature la plus étonnante, ils n'ont réussi à trouver que quelques douzaines d'erreurs de fait ou d'interprétation, la plupart ambiguës ou contestées. Et le pire qu'ils aient découvert après avoir lu chaque page des nombreux mètres linéaires des journaux intimes d'Irving était qu'il avait autrefois composé une courte chanson « *insensible à la race* » pour sa petite fille, un élément trivial qu'ils ont claironné comme preuve qu'il était « *raciste* ». Ainsi, ils semblaient admettre que l'énorme corpus de textes historiques d'Irving était peut-être vrai à 99,9%.

Je pense que ce silence du « *chien qui n'aboie pas* » est éloquent comme un coup de tonnerre. Je ne connais aucun autre chercheur académique, dans l'histoire du monde entier, qui ait vu toutes ses décennies de vie au travail soumises à un examen exhaustif aussi minutieusement hostile. Et puisque Irving a apparemment réussi ce test avec autant de brio, je pense que nous pouvons considérer presque toutes les affirmations étonnantes contenues dans ses livres – et récapitulées dans ses vidéos – comme absolument exactes.

En dehors de cette conclusion historique importante, le bouquet final des tribulations d'Irving nous en dit beaucoup au sujet de la vraie nature de la « *démocratie libérale occidentale* » si abondamment célébrée par nos médias experts, et opposée sans fin au

« *totalitarisme* » ou à l'« *autoritarisme* » caractéristique de ses rivalx idéologiques, passés et présents.

Voici les faits.

En 2005, Irving a fait une visite rapide en Autriche, après avoir été invité à parler devant un groupe d'étudiants universitaires viennois. Peu de temps après son arrivée, il a été arrêté, sous la menace d'une arme, par la police politique locale pour des accusations liées à certaines remarques historiques qu'il avait faites 16 ans plus tôt lors d'une précédente visite dans ce pays, apparemment considérées comme inoffensives à l'époque. Initialement, son arrestation a été tenue secrète et il a été détenu au secret total ; pour sa famille en Grande-Bretagne, il semblait avoir disparu de la surface de la terre, et elle craignait qu'il ne fût mort. Plus de six semaines devaient s'écouler avant qu'il ne soit autorisé à communiquer avec sa femme ou avec un avocat, bien qu'il ait réussi à faire connaître sa situation plus tôt à l'aide d'un intermédiaire.

Et à l'âge de 67 ans, il a finalement été traduit en justice, dans une salle d'audience étrangère, dans des circonstances très difficiles et condamné à trois ans de prison. Une interview qu'il a accordée à la *BBC* au sujet de sa situation juridique a donné lieu à d'autres accusations, pouvant entraîner une peine supplémentaire de vingt ans, ce qui l'aurait probablement fait mourir derrière les barreaux. Seule la chance exceptionnelle d'un appel fructueux, en partie pour des raisons techniques, lui a permis de quitter la prison après avoir passé plus de 400 jours en détention, presque entièrement isolé, puis de retourner en Grande-Bretagne.

Sa disparition soudaine et inattendue avait infligé d'énormes difficultés financières à sa famille, et elle avait perdu sa maison, la plupart de ses biens personnels ont été vendus ou détruits, y compris les énormes archives historiques qu'il avait laissées derrière lui, résultat du labeur de toute une vie. Il raconta plus tard cette histoire poignante dans *Banged Up*, un petit livre publié en 2008,

ainsi que dans une interview vidéo disponible sur YouTube².

<https://www.bitchute.com/embed/DTizLU1nLl4d/>

Peut-être suis-je ignorant, mais je ne suis pas au courant du cas similaire d'un chercheur international de premier plan ayant subi un sort si terrible pour avoir exprimé ses opinions historiques, même pendant les jours les plus sombres de la Russie stalinienne ou de l'un des autres régimes totalitaires du XX^e siècle. Bien que cette situation étonnante qui se produit dans une démocratie ouest-européenne du « *monde libre* » a reçu une exposition médiatique considérable en Europe, la couverture dans notre propre pays, aux États-Unis, était si minime que je doute qu'aujourd'hui, même un Américain bien éduqué sur vingt le sache.

Une raison pour laquelle la plupart d'entre nous croient encore que l'Occident reste une société libre est que notre [Pravda américaine](#) travaille très dur pour dissimuler les exceptions importantes.

2. Censurée par youtube, NdT

Chapitre 3

La révolution bolchevique et ses conséquences

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [La révolution bolchevique et ses conséquences](#) De l'importance des Juifs dans la révolution bolchévique Par Ron Unz – Le 23 juillet 2018 – Source [Unz Review](#)

J'ai toujours porté un grand intérêt pour l'histoire mais je [croyais naïvement](#) ce que je lisais dans mes manuels scolaires et considérais donc l'histoire américaine comme fade et ennuyeuse à étudier.

En revanche, une terre que je trouvais particulièrement fascinante était la Chine, le pays le plus peuplé du monde et son ancienne civilisation, avec son histoire moderne enchevêtrée de bouleversements révolutionnaires, sa soudaine réouverture à l'Occident pendant l'administration Nixon et les réformes économiques de [Deng](#) qui ont commencé à inverser des décennies d'échecs économiques maoïstes.

En 1978, j'ai suivi un séminaire d'études supérieures de l'UCLA sur l'économie politique rurale chinoise, et j'ai probablement lu



FIGURE 3.1 – Leon Trotsky

trente ou quarante livres sur le sujet au cours de ce semestre. Le livre de E.O. Wilson intitulé *La sociobiologie séminale : une nouvelle synthèse* venait d'être publié quelques années plus tôt, ravivant ce domaine après des décennies de répression idéologique dure et, avec ces idées en tête, je ne pouvais m'empêcher de remarquer les implications évidentes de ce que j'étais en train de lire. Les Chinois avaient toujours semblé être un peuple très intelligent, et

la structure de l'économie paysanne rurale traditionnelle chinoise produisait une pression sociale darwiniste sélective si épaisse qu'on pouvait la couper au couteau, fournissant ainsi une explication très élégante de la manière dont les Chinois en sont arrivés là. Quelques années plus tard, à l'université, j'ai rédigé ma théorie alors que j'étudiais sous la direction de Wilson puis, des décennies plus tard, je l'ai encore approfondie, publiant finalement [mon analyse](#) sous le titre « *Comment le darwinisme social a créé la Chine moderne.* »

Le peuple chinois étant clairement doté d'un talent intrinsèque et d'un potentiel déjà démontré à une échelle beaucoup plus petite à Hong Kong, Taiwan et Singapour, je pensais qu'il y avait de fortes chances que les réformes de Deng déclenchent une croissance économique énorme, et c'est exactement [ce qui s'est passé](#). À la fin des années 1970, la Chine était plus pauvre que Haïti, mais j'ai toujours dit à mes amis qu'elle pourrait dominer le monde sur le plan économique d'ici quelques générations, et même si la plupart d'entre eux étaient au départ assez sceptiques face à une affirmation aussi scandaleuse, ils le devenaient un peu moins chaque année. *The Economist* était depuis longtemps [mon magazine préféré](#) et, en 1986, ils ont publié un de [mes articles](#), particulièrement long, soulignant l'énorme potentiel de croissance de la Chine et exhortant le magazine à étendre sa couverture avec une nouvelle section Asie ; c'est exactement ce qu'ils ont fait l'année suivante.

Aujourd'hui, je me sens extrêmement humilié d'avoir passé la plus grande partie de ma vie à me tromper sur tant de choses, pendant si longtemps, et je m'accroche à la Chine comme à une exception bienvenue. Je ne vois aucune évolution, au cours de ces quarante dernières années, que je n'avais pas anticipée dès la fin des années 1970, la seule surprise ayant été l'absence totale de surprises. La seule « *révision* » que j'ai dû faire à mon cadre historique, c'est d'avoir toujours accepté l'affirmation omniprésente que le désastreux Grand bond en avant de Mao, de 1959-1961, avait causé 35 millions de morts ou plus, mais j'ai récemment commencé à avoir [de sérieux doutes](#) à ce sujet car un tel total pourrait être considé-

rablement exagéré. Aujourd'hui je dois admettre la possibilité que seulement 15 millions de personnes, voire moins, sont mortes.

Mais si j'ai toujours eu un grand intérêt pour la Chine, l'histoire européenne a été encore plus fascinante pour moi, avec l'interaction politique de tant d'États en conflit et les énormes bouleversements idéologiques et militaires du XX^e siècle.

Dans mon arrogance injustifiée, j'ai aussi parfois eu le sentiment de voir des choses évidentes que les journalistes de magazines ou de journaux ne voyaient pas, des erreurs qui se transformaient souvent en récits historiques. Par exemple, les discussions sur les luttes militaires titanesques du XX^e siècle entre l'Allemagne et la Russie faisaient souvent référence à l'hostilité traditionnelle entre ces deux grands peuples qui, pendant des siècles, se sont considérés comme des rivaux, symbolisant la lutte éternelle des Slaves contre les Teutons pour la domination de l'Europe de l'Est.

Bien que l'histoire tachée de sang de ces deux guerres mondiales puisse faire apparaître cette notion comme une évidence, elle est en réalité erronée sur le plan factuel. Avant 1914, ces deux grands peuples n'avaient pas combattu l'un contre l'autre pendant les 150 années précédentes, et même la guerre de Sept Ans du milieu du XVIII^e siècle avait impliqué une alliance russe avec l'Autriche germanique contre la Prusse germanique, ce que l'on ne peut pas vraiment considérer comme un conflit de civilisation. Les Russes et les Allemands ont été des alliés inébranlables pendant les guerres napoléoniennes sans fin, ont étroitement coopéré pendant les époques [Metternich](#) et Bismarck qui ont suivi et, en 1904, l'Allemagne a même soutenu la Russie dans sa guerre infructueuse contre le Japon. Plus tard, l'Allemagne de Weimar et la Russie soviétique ont eu une période de coopération militaire étroite pendant les années 1920, le Pacte Hitler-Staline de 1939 a marqué le début de la Seconde Guerre mondiale et, pendant la longue Guerre froide, l'URSS n'avait pas de satellite plus loyal que l'Allemagne de l'Est. On compte donc peut-être deux douzaines d'années d'hostilité au cours des trois derniers siècles, avec de bonnes relations ou même

une alliance pure et simple pendant la majeure partie du temps ; tout cela ne suggère guère que les Russes et les Allemands soient des ennemis héréditaires.

De plus, pendant une grande partie de cette période, l'élite dirigeante russe cultivait un accent germanique considérable. La légendaire Catherine de Russie était une princesse allemande de naissance et, au fil des siècles, tant de dirigeants russes ont épousé des allemandes que les futurs tsars de la dynastie des Romanov se montraient généralement plus allemands que russes. La Russie elle-même avait une population allemande importante mais fortement assimilée, qui était très bien représentée dans les cercles politiques d'élite, les noms allemands étant assez courants parmi les ministres du gouvernement et parfois parmi les commandants militaires importants. Même un haut dirigeant de la Révolte de décembre du début du XIX^e siècle avait des ancêtres allemands, ce qui ne l'empêcha pas d'être un nationaliste russe zélé dans son idéologie.

Sous la gouvernance de cette classe dirigeante mixte russe et allemande, l'Empire russe n'a cessé de s'élever pour devenir l'une des plus grandes puissances du monde. En effet, étant donné sa grande taille, sa main-d'œuvre et ses ressources, combinées à l'un des taux de croissance économique les plus rapides au monde et à un accroissement naturel de la population totale qui n'était pas loin derrière, un observateur de 1914 aurait pu facilement penser qu'elle dominerait bientôt le continent européen et peut-être même une grande partie du monde, tout comme Tocqueville l'avait prophétisé au début du XIX^e siècle. Une cause sous-jacente cruciale de la Première Guerre mondiale était la conviction de la Grande-Bretagne que seule une guerre préventive pouvait prévenir la montée de l'Allemagne, mais je soupçonne qu'une cause secondaire importante était que l'Allemagne pensait la même chose de la Russie et que des mesures similaires étaient nécessaires contre cette Russie en pleine ascension.

Évidemment, toute cette situation a été totalement transformée par la Révolution bolchévique de 1917, qui a balayé l'ancien

ordre au pouvoir, massacrant une grande partie de ses dirigeants et forçant les autres à fuir, ouvrant ainsi la voie à l'ère moderne des régimes idéologiques et révolutionnaires. J'ai grandi pendant les dernières décennies de la longue guerre froide, lorsque l'Union soviétique était le grand adversaire international de l'Amérique, de sorte que l'histoire de cette révolution et de ses conséquences m'ont toujours fasciné. Pendant mes études au collège et supérieures, j'ai probablement lu au moins une centaine de livres sur ce sujet, dévorant les ouvrages brillants de Soljenitsyne et de Choloikhov, les épais volumes historiques des grands savants universitaires tels qu'Adam Ulam et Richard Pipes, ainsi que les écrits des principaux dissidents soviétiques tels que Roy Medvedev, Andrei Sakharov et Andreï Amalrik. J'ai été fasciné par l'histoire tragique de la façon dont Staline a évincé Trotski et ses autres rivaux, entraînant les purges massives des années 1930 dues à la paranoïa croissante de Staline.

Je n'étais pas naïf au point de ne pas reconnaître certains des puissants tabous qui entouraient la discussion sur les bolcheviks, en particulier en ce qui concerne leur composition ethnique. Bien que la plupart des livres ne mettent guère l'accent sur ce point, toute personne ayant un œil attentif pour les quelques phrases ou paragraphes sur le sujet sait certainement que les juifs étaient énormément surreprésentés parmi les plus grands révolutionnaires, avec trois des cinq successeurs potentiels de Lénine – Trotski, Zinoviev et Kamenev – tous issus de ce milieu, ainsi que beaucoup, beaucoup d'autres au sein de la haute direction communiste. Évidemment, c'était disproportionné dans un pays ayant une population juive d'environ 4%, et cela a certainement contribué à expliquer la forte hausse de l'hostilité mondiale envers les juifs peu de temps après, qui a parfois pris les formes les plus dérangeantes et irrationnelles comme la popularité du livre *Les Protocoles des sages de Sion* et la célèbre publication de Henry Ford intitulée *The International Jew*. Mais comme les juifs russes étaient plus susceptibles d'être instruits et urbanisés et souffraient d'une oppression antisémite féroce sous les tsars, tout cela me semblait assez logique.

Puis, il y a peut-être quatorze ou quinze ans, j'ai vécu une déchirure dans mon continuum espace-temps personnel, le premier d'une longue série.

Dans ce cas particulier, un ami particulièrement à droite, amateur du théoricien de l'évolution Gregory Cochran, passait de longues journées à parcourir les pages de *Stormfront*, un forum Internet de premier plan pour l'extrême droite et, ayant trouvé une affirmation factuelle remarquable, m'a demandé mon opinion. Jacob Schiff, le principal banquier juif d'Amérique, aurait été un soutien financier crucial de la Révolution bolchévique, fournissant aux révolutionnaires communistes un financement de 20 millions de dollars.

Ma première réaction a été qu'une telle idée était tout à fait ridicule puisqu'un fait aussi explosif n'aurait pu être ignoré par les dizaines de livres que j'avais lus sur les origines de cette révolution. Mais la source semblait extrêmement précise. Le chroniqueur de *Knickerbocker*, dans l'édition du 3 février 1949 du *New York Journal-American*, alors l'un des principaux journaux locaux, écrivait : « *Aujourd'hui, le petit-fils de Jacob, John Schiff, estime que le vieil homme a investi environ vingt millions de dollars pour le triomphe du bolchevisme en Russie.* »

Après avoir vérifié, j'ai découvert que de nombreux récits grand public décrivaient l'hostilité énorme de Schiff envers le régime tsariste pour son mauvais traitement des juifs et, de nos jours encore, une source aussi bien établie que l'[article Wikipedia](#) sur Jacob Schiff note qu'il a joué un rôle majeur dans le financement de la Révolution russe de 1905, comme cela a été révélé dans les mémoires ultérieurs de l'un de ses agents clés. Et si vous lancez une recherche sur « *Jacob Schiff révolution bolchevique* », de nombreuses autres références apparaissent, représentant une grande variété de positions et donc un bon degré de crédibilité. [Une déclaration](#) très intéressante figure dans les mémoires d'Henry Wickham Steed, le rédacteur en chef du *Times of London* et l'un des journalistes internationaux les plus en vue de son époque. Il mentionne très concrètement que Schiff, Warburg et les autres banquiers internationaux juifs de pre-

mier plan figuraient parmi les principaux commanditaires des bolcheviques juifs, par l'intermédiaire desquels ils espéraient obtenir une occasion pour l'exploitation juive de la Russie, et il décrit leurs efforts de lobbying au nom de leurs alliés bolcheviques lors de la Conférence de paix de Paris en 1919, à la fin de la Première Guerre mondiale.

Même le livre publié en 2016 de Kenneth D. Ackerman, *Trotsky à New York, 1917*, note que les rapports du renseignement militaire américain de cette époque désignent directement Trotsky comme étant l'intermédiaire pour le soutien financier de Schiff et de nombreux autres financiers juifs. En 1925, cette information a été publiée dans le *Guardian* et a été largement discutée et acceptée tout au long des années 1920 et 1930 par de nombreuses publications médiatiques importantes, bien avant que le petit-fils de Schiff ne confirme directement ces faits en 1949. Pourtant, Ackerman, plutôt cavalièrement, rejette toutes ces preuves contemporaines considérables comme étant « *antisémites* » et une « *théorie du complot* », arguant que puisque Schiff était un conservateur notoire qui n'avait jamais montré de sympathie pour le socialisme dans son propre milieu américain, il n'aurait certainement pas financé les bolcheviques.

Il est vrai que quelques détails ont pu facilement s'embrouiller avec le temps. Par exemple, bien que Trotsky soit rapidement devenu le deuxième après Lénine dans la hiérarchie bolchévique, au début de 1917, les deux hommes étaient encore amèrement hostiles au sujet de divers conflits idéologiques, de sorte qu'il n'était certainement pas considéré comme un membre de ce parti à l'époque. Et puisque tout le monde reconnaît aujourd'hui que Schiff avait largement financé la Révolution de 1905 en Russie, il semble parfaitement possible que le chiffre de 20 millions de dollars mentionné par son petit-fils se réfère au total investi au cours des années pour soutenir tous les différents mouvements et dirigeants révolutionnaires russes, ce qui a finalement abouti à la création de la Russie bolchévique. Mais avec tant de sources apparemment crédibles et indépendantes qui font toutes des affirmations similaires, les faits

de base semblent presque indiscutables.

Considérez les implications de cette conclusion remarquable. Je suppose que la plus grande partie du financement des activités révolutionnaires de Schiff a été dépensée pour des budgets comme la rémunération des militants et le paiement de pots-de-vin et, ajusté au revenu familial moyen de l'époque, 20 millions de dollars représenteraient jusqu'à 2 milliards de dollars actuels. Sans un tel soutien financier énorme, la probabilité d'une victoire bolchévique aurait été beaucoup plus faible, voire presque impossible.

Quand les gens plaisantent avec désinvolture sur la folie totale des « *théories du complot antisémites* », il n'y en a pas de meilleur exemple que l'idée, qui paraît si évidemment absurde, que des banquiers juifs internationaux aient créé le mouvement communiste mondial. Et pourtant, selon toute norme raisonnable, cette affirmation semble être plus ou moins vraie et, apparemment, elle a même été largement reconnue, au moins sous sa forme grossière, pendant les décennies qui ont suivi la Révolution russe, mais elle n'a plus jamais été mentionnée dans les nombreuses histoires plus récentes qui ont façonné ma propre connaissance de ces événements. En effet, aucune de ces sources par ailleurs très complètes n'a jamais mentionné le nom de Schiff, bien qu'il ait été universellement reconnu pour avoir financé la Révolution de 1905. Mais alors, quels autres faits étonnants pourraient-ils cacher de la même façon ?

Quand quelqu'un rencontre de nouvelles révélations remarquables dans un domaine de l'histoire où ses connaissances sont rudimentaires, n'allant guère plus loin que des manuels d'introduction ou des cours d'histoire pour les nuls, le résultat est un choc et un embarras. Mais quand la même situation se produit dans un domaine où il a lu des dizaines de milliers de pages, les principaux textes faisant autorité et qui semblaient avoir exploré chaque détail mineur, son sens de la réalité commence fortement à s'effriter.

En 1999, l'Université Harvard a publié l'édition anglaise du *Livre noir du communisme*, dont les six co-auteurs ont consacré 850 pages à documenter les horreurs infligées au monde par ce dé-

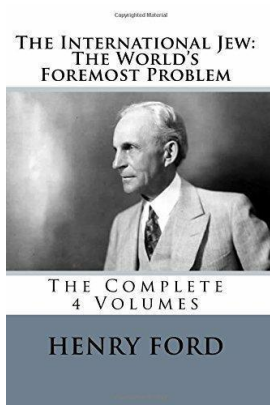
funt système, dont le nombre total de morts s'élève à 100 millions. Je n'ai jamais lu ce livre et j'ai souvent entendu dire que ce prétendu décompte des corps est largement contesté. Mais pour moi, le détail le plus remarquable est que lorsque j'examine l'index de 35 pages, je vois une vaste profusion d'entrées concernant des individus totalement obscurs dont les noms sont sûrement inconnus de tous sauf du spécialiste le plus érudit. Mais il n'y a aucune d'entrée pour Jacob Schiff, le banquier juif de renommée mondiale qui a apparemment financé la création de l'ensemble du système en premier lieu. Ni pour Olaf Aschberg, le puissant banquier juif suédois, qui a joué [un rôle si important](#) en fournissant aux bolcheviks leur survie financière pendant les premières années de leur régime encore instable, et qui a même fondé la première [banque internationale soviétique](#).

Quand on découvre une déchirure dans le tissu de la réalité, il y a une tendance naturelle à regarder nerveusement au travers, se demandant quels objets mystérieux on pourrait y découvrir. Le livre d'Ackerman dénonçait l'idée que Schiff avait financé les bolcheviks comme « *un sujet favori de la propagande antisémite nazie* » et, juste avant, il avait publié une dénonciation similaire du « *Dear-born Independent* » d'Henry Ford, une publication qui ne signifiait presque rien pour moi. Bien que le livre d'Ackerman n'ait pas encore été publié lorsque j'ai commencé à explorer l'histoire de Schiff, il y a une douzaine d'années, beaucoup d'autres écrivains avaient également relié ces deux sujets, alors j'ai décidé d'explorer la question.

Ford lui-même était un individu très intéressant, même si très peu de manuels d'histoire abordent son rôle dans l'histoire du monde. Bien que les raisons exactes de sa décision [d'augmenter le salaire minimum](#) qu'il donnait à ses employés à 5 \$ par jour, en 1914 – le double du salaire moyen des travailleurs industriels de l'époque – puissent être contestées, cela semble avoir joué un rôle énorme dans la création de notre classe moyenne. Il a également adopté une politique hautement paternaliste consistant à fournir de bons

logements d'entreprise et d'autres commodités à ses travailleurs, un écart total par rapport au capitalisme des « *barons voleurs* » si largement pratiqué à l'époque, apparaissant ainsi comme un héros mondial pour les travailleurs industriels et leurs avocats. En effet, Lénine lui-même avait considéré Ford comme une figure dominante du firmament révolutionnaire mondial, faisant abstraction de ses vues conservatrices et de son engagement envers le capitalisme et se concentrant plutôt sur ses remarquables réalisations en matière de productivité ouvrière et de bien-être économique. C'est un détail de l'histoire que même après que l'hostilité considérable de Ford à la Révolution russe est devenue largement connue, les bolchéviques décrivaient encore leur propre politique de développement industriel comme du « *fordisme* ». En effet, il n'était pas rare de voir [des portraits de Lénine et de Ford](#) accrochés côte à côte dans les usines soviétiques, représentant les deux plus grands saints séculiers du panthéon bolchévique.

loin le plus grand ayant une distribution exclusivement nationale. Je n'ai pas trouvé de moyen facile d'examiner le contenu d'un numéro typique, mais apparemment les articles anti-juifs des deux premières années avaient été rassemblés et publiés sous forme de livres courts, constituant ensemble les quatre volumes de *The International Jew : The World's Foremost Problem*, un travail notoirement antisémite mentionné à l'occasion dans mes manuels d'histoire. Finalement, ma curiosité a pris le dessus, j'ai alors cliqué sur quelques boutons d'Amazon.com, acheté l'ensemble et me suis demandé ce que j'y découvrirais. En me basant sur toutes mes présuppositions, je m'attendais à lire un répertoire d'inepties et je doutais pouvoir



dépasser la première douzaine de pages avant de perdre tout intérêt et de ranger les volumes afin qu'ils accumulent la poussière sur mes étagères. Mais j'ai expérimenté quelque chose de complètement différent.

Au cours des deux dernières décennies, l'énorme croissance du pouvoir et de l'influence des groupes juifs et pro-israéliens en Amérique a parfois conduit les écrivains à soulever avec prudence certains faits concernant l'influence malencontreuse de ces organisations et activistes, tout en soulignant toujours soigneusement que la grande majorité des juifs ordinaires ne bénéficient pas de ces politiques et pourraient même en subir les conséquences, à cause du risque éventuel de provoquer un contrecoup anti-juif. À ma grande surprise, j'ai découvert que la grande majorité des documents de la série de 300 000 mots de Ford semblaient suivre le même schéma et le même ton.

Les 80 chapitres des volumes de Ford traitent généralement de questions et d'événements particuliers, dont certains m'étaient bien connus, mais dont la grande majorité était totalement obscurcie par les près de cent ans passés. Mais d'après ce que j'ai pu constater, presque toutes les discussions semblent tout à fait plausibles et axées sur les faits, même parfois trop prudentes dans leur présentation et, à une exception près, je nede rien qui puisse sembler fantaisiste ou déraisonnable. Par exemple, il ne prétendait pas que Schiff ou ses collègues banquiers juifs avaient financé la Révolution bolchévique puisque ces faits particuliers n'avaient pas encore été révélés, mais seulement qu'il avait semblé fortement soutenir le renversement du tsarisme et avait travaillé dans ce sens pendant de nombreuses années, motivé par ce qu'il considérait comme l'hostilité de l'Empire russe à l'égard de ses sujets juifs. Ce genre de discussion n'est pas si différent de ce que l'on pourrait trouver dans une biographie moderne de Schiff ou dans son article sur Wikipedia, bien que de nombreux détails importants présentés dans les livres de Ford aient disparu des archives historiques.

Même si j'ai réussi à parcourir les quatre volumes de *The In-*

ternational Jew, le rythme implacable de l'intrigue et du mauvais comportement des juifs est devenu quelque peu soporifique après un certain temps, d'autant plus qu'un grand nombre des exemples fournis ont pu se passer en 1920 ou 1921, mais sont presque totalement oubliés aujourd'hui. La plus grande partie du contenu est un recueil de plaintes plutôt monotones concernant la malfaisance, les scandales ou le clanisme juif, le genre de choses banales qui auraient pu normalement apparaître dans les pages d'un journal ou d'un magazine ordinaire de l'époque.

Cependant, je ne peux pas reprocher à cette publication d'avoir un point de vue aussi étroit. Un thème récurrent était qu'en raison de la peur intimidante des activistes et de l'influence juive, pratiquement tous les médias américains classiques évitaient de discuter de ces questions importantes et, puisque cette nouvelle publication était destinée à remédier à ce manque, elle exigeait nécessairement une couverture largement biaisée en faveur de ce sujet particulier. Les articles visaient également à élargir progressivement la fenêtre du débat public et à faire honte à d'autres périodiques pour qu'ils discutent du mauvais comportement des juifs. Lorsque des magazines de premier plan comme *The Atlantic Monthly* et *Century Magazine* ont commencé à publier de tels articles, ce résultat a été cité comme un succès majeur.

Un autre objectif important était de rendre les juifs ordinaires plus conscients du comportement très problématique d'un grand nombre de leurs dirigeants communautaires. À l'occasion, la publication reçut une lettre d'éloge d'un « *fier juif américain* » auto-proclamé, qui félicitait la revue et envoyait parfois un chèque pour acheter des abonnements à d'autres membres de sa communauté, ce résultat pouvant faire l'objet d'un long article.

Et bien que les détails de ces histoires individuelles diffèrent considérablement de ceux d'aujourd'hui, le modèle de comportement critiqué semble remarquablement similaire. Changeons quelques faits, ajustons la société à un siècle de changement, et beaucoup d'histoires pourraient être exactement les mêmes que celles dont les

gens bien intentionnés qui s'inquiètent de l'avenir de notre pays discutent tranquillement aujourd'hui. Le plus remarquable, il y avait même quelques colonnes sur les relations troublées entre les premiers colons sionistes en Palestine et les Palestiniens autochtones environnants, et de profondes plaintes selon lesquelles, sous la pression juive, les médias ont souvent mal rapporté ou caché certains des outrages subis par ce dernier groupe.

Je ne peux certainement pas gaglobale du contenu de ces volumes, mais à tout le moins, ils constitueraient une source extrêmement précieuse de « *matière première* » pour des recherches historiques plus approfondies. Tant d'événements et d'incidents qu'ils racontent semblent avoir été entièrement omis des principales publications médiatiques de l'époque, et n'ont certainement jamais été inclus dans les récits historiques ultérieurs, étant donné que même des histoires aussi largement connues que le soutien financier majeur de Schiff aux bolcheviques ont été complètement jetées dans le « *trou de mémoire* » de George Orwell.

Comme ces livres n'ont pas de droits d'auteur, j'ai ajouté l'ensemble à ma collection de livres HTML et ceux qui s'y intéressent [peuvent lire le texte](#) et décider par eux-mêmes.

Comme nous l'avons déjà dit, la plus grande partie de *The International Jew* semble une récitation plutôt monotone de plaintes concernant le mauvais comportement des juifs. Mais il y a une exception majeure, qui a un impact très différent sur notre esprit moderne, à savoir que l'écrivain a pris très au sérieux *Les Protocoles des Sages de Sion*. Probablement aucune « *théorie du complot* » des temps modernes n'a été soumise à un anathème et à un ridicule aussi important que *Les Protocoles*, mais un voyage de découverte acquiert souvent une dynamique qui lui est propre et je suis devenu curieux de la nature de ce document infâme.

Apparemment, *les Protocoles* sont apparus pour la première fois au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, et le *British Museum* en a conservé une copie en 1906, mais ils ont attiré relativement peu d'attention à l'époque. Tout cela a changé après

la Révolution bolchévique et le renversement de nombreux autres anciens gouvernements à la fin de la Première Guerre mondiale a conduit de nombreuses personnes à chercher une cause commune derrière tant d'énormes bouleversements politiques. De ma distance de plusieurs décennies, le texte des *Protocoles* m'a semblé plutôt fade et même ennuyeux, décrivant de façon assez longue un plan de subversion secrète visant à affaiblir les liens du tissu social, à monter les groupes les uns contre les autres, à prendre le contrôle des dirigeants politiques par la corruption et le chantage et, finalement, à restaurer la société selon des lignes hiérarchiques rigides avec un tout nouveau groupe en contrôle. Certes, on y trouve beaucoup de perspicacité politique ou psychologique, notamment l'énorme pouvoir des médias et les avantages de mettre en avant des hommes de paille politiques – des hommes de paille profondément compromis ou incompétents et donc facilement contrôlables. Mais rien d'autre ne m'a vraiment sauté aux yeux.

Peut-être une des raisons pour lesquelles j'ai trouvé le texte des *Protocoles* si peu inspirant est qu'au cours du siècle qui a suivi sa publication, ces notions d'intrigues diaboliques par des groupes cachés sont devenues un thème si commun dans nos médias de divertissement, avec des milliers de romans d'espionnage et d'histoires de science-fiction présentant quelque chose de similaire, bien que ceux-ci impliquent généralement des moyens beaucoup plus excitants, comme une super-arme ou une drogue puissante. Si un méchant d'un film de James Bond proclamait son intee monde simplement par une simple subversion politique, je pense qu'un tel film disparaîtrait immédiatement du box-office.

Mais il y a cent ans, ces notions étaient apparemment passionnantes et nouvelles, et j'ai trouvé la discussion des *Protocoles* dans de nombreux chapitres *The International Jew* beaucoup plus intéressante et informative que la lecture du livre lui-même. L'auteur des livres de Ford semble le traiter comme n'importe quel autre document historique, en disséquant son contenu, en spéculant sur sa provenance et en se demandant s'il s'agissait ou non de ce qu'il

prétendait être, à savoir un compte rendu approximatif des déclarations d'un groupe de conspirateurs poursuivant la maîtrise du monde, ces conspirateurs étant largement considérés comme une fraternité d'élite de juifs du monde entier.

D'autres contemporains semblent avoir pris les *Protocoles* très au sérieux. L'auguste *Times of London* l'a pleinement approuvé, avant de se rétracter plus tard sous une forte pression, et j'ai lu que plus d'exemplaires ont été publiés et vendus dans l'Europe de l'époque que tout autre livre, à l'exception de la Bible. Le gouvernement bolchévique de Russie a considéré le volume à sa manière puisque la simple possession des *Protocoles* justifiait l'exécution immédiate.

Bien que *The International Jew* conclue que les *Protocoles* sont probablement authentiques, le style et la présentation du livre me font douter de cette probabilité. En naviguant sur Internet il y a une douzaine d'années, j'ai découvert une grande variété d'opinions différentes, même dans l'enceinte de l'extrême-droite, où l'on discute librement de ces questions. Je me souviens qu'un auteur de forum a quelque part qualifié les *Protocoles* de « *basés sur une histoire vraie* », suggérant que quelqu'un qui était familier avec les machinations secrètes de l'élite juive internationale contre les gouvernements existants de la Russie tsariste et d'autres pays avait rédigé le document pour exposer son point de vue sur leurs plans stratégiques, et une telle interprétation semble parfaitement plausible.

Un autre lecteur prétendait que *Les Protocoles* n'étaient que de la pure fiction, mais qu'ils n'en étaient pas moins importants. Il a fait valoir que la perspicacité des méthodes par lesquelles un petit groupe de complotiers peut tranquillement corrompre et renverser de puissants régimes place ce livre aux côtés de la *République* de Platon et du *Prince* de Machiavel comme l'un des trois grands classiques de la philosophie politique occidentale, et lui vaudrait une place sur la liste de lecture obligatoire de tous les cours de sciences politiques pour débutants. En effet, l'auteur des livres de Ford sou-

ligne qu'il y a très peu de mentions des juifs dans les *Protocoles*, et tous les liens implicites avec les conspirateurs juifs pourraient être complètement rayés du texte sans affecter son contenu.

Quoi qu'il en soit, ce court ouvrage est [maintenant disponible](#) sous la forme d'un de mes livres HTML, ce qui le rend très pratique pour la lecture et la recherche de texte.

Certaines idées ont des conséquences et d'autres pas. Bien que mes manuels d'introduction à l'histoire mentionnaient souvent les activités antisémites d'Henry Ford, sa publication de *The Intew* et la popularité simultanée des *Protocoles*, ils ne mettaient jamais l'accent sur leur héritage politique durable, ou du moins je ne me souviens d'aucun. Cependant, une fois que j'ai lu le contenu et découvert l'énorme popularité contemporaine de ces écrits et l'énorme circulation nationale de *The Dearborn Independent*, j'en suis rapidement arrivé à une conclusion très différente.

Pendant des décennies, les libéraux pro-immigration, dont beaucoup de juifs, ont suggéré que l'antisémitisme était un facteur majeur à l'origine de la loi sur l'immigration de 1924 qui réduisait considérablement l'immigration européenne pour les quarante années suivantes, alors que les activistes anti-immigration l'ont toujours nié catégoriquement. La preuve documentaire de cette époque favorise certainement la position de cette dernière, mais je me demande vraiment quelles discussions privées importantes n'ont peut-être pas été consignées dans les archives du Congrès. Le soutien populaire écrasant à la restriction de l'immigration a été bloqué avec succès pendant des décennies par de puissants intérêts commerciaux, qui ont grandement bénéficié de la réduction des salaires due à la concurrence du travail, mais les choses ont soudainement changé, et la révolution bolchévique en Russie a dû avoir une influence puissante.

La Russie, majoritairement peuplée de Russes, a été gouvernée pendant des siècles par une élite dirigeante russe. Ensuite, un groupe révolutionnaire en grande partie constitué de juifs, qui ne constituent que 4 % de la population, a profité d'une défaite mili-

taire et de conditions politiques instables pour prendre le contrôle du pays, massacrant les élites précédentes ou les forçant à fuir à l'étranger et devenir des réfugiés sans le sou.

Trotsky et une grande partie des principaux révolutionnaires juifs avaient vécu en exil à New York, et alors beaucoup de leurs cousins juifs résidant encore en Amérique ont commencé à proclamer haut et fort qu'une révolution similaire suivrait bientôt ici aussi. D'énormes vagues d'immigration récente, principalement en provenance de Russie, ont fait passer la fraction juive de la population nationale à 3%, à peine inférieur au chiffre de la Russie elle-même à la veille de sa révolution. Si les élites russes qui gouvernaient la Russie ont été subitement renversées par les révolutionnaires juifs, n'est-il pas évident que les élites anglo-saxonnes qui gouvernaient l'Amérique anglo-saxonne craignaient de subir le même sort ?

La « *Red Scare* » de 1919 fut la réponse, avec de nombreux immigrés radicaux, comme Emma Goldman, qui furent arrêtés et rapidement déportés, tandis que le procès pour meurtre de Sacco et Vanzetti en 1921 à Boston captait l'attention de la nation tout en suggérant que d'autres groupes d'immigrés pouvaient être également violents et radicaux et pourraient s'allier avec les juifs pour former un mouvement révolutionnaire, tout comme les Lettons et d'autres minorités russes mécontentes l'avaient fait pendant la Révolution bolchevique. Il était donc absolument essentiel de réduire drastiquement l'afflux de ces étrangers dangereux, sinon leur nombre pourrait facilement augmenter par centaines de milliers chaque année, augmentant ainsi leur présence déjà énorme dans nos plus grandes villes de la côte Est.

Une forte réduction de l'immigration entraînerait certainement une hausse des salaires des travailleurs et entreprises. Mais les considérations de profits sont secondaires si vous craignez que vous et votre famille finissent par faire face à un peloton d'exécution bolchévique ou par fuir à Buenos Aires avec juste quelques valises emballées à la hâte et vos vêtements sur le dos.

Un élément de preuve supportant cette analyse est le fait que le Congrès n'ait pas adopté par la suite une loi restrictive semblable pour restreindre l'immigration en provenance du Mexique ou du reste de l'Amérique latine. Les intérêts commerciaux du Texas et du Sud-Ouest soutenaient que le maintien d'une immigration mexicaine sans restriction était important pour leur succès économique, les Mexicains étant de bonnes personnes, des travailleurs politiquement dociles et n'étaient pas une menace pour la stabilité du pays. Ce qui était bien différent avec les juifs et d'autres groupes d'immigrants européens.

La bataille beaucoup moins connue, datant du début des années 1920, pour la restriction de l'inscription des juifs dans la [Ivy League](#) en a peut-être été une autre conséquence. Dans son magistral livre de 2005, *The Chosen*, Jerome Karabel documente comment la croissance très rapide du nombre de juifs à Harvard, Yale, Princeton et d'autres collèges de la Ivy League au début des années 1920 est devenue une énorme préoccupation pour les élites anglo-saxonnes qui avaient monté ces institutions et représentaient encore la majorité des étudiants.

En conséquence, une guerre silencieuse sur les admissions a éclaté, impliquant à la fois une influence politique et médiatique, les WASP régnants cherchant à réduire et à restreindre le nombre de juifs, et les juifs luttant pour le maintenir ou l'étendre. Bien qu'il ne semble y avoir aucune trace écrite de références directes au journal national extrêmement populaire et aux livres publiés par Henry Ford ou tout autre matériel similaire, il est difficile de croire que ces combattants universitaires n'étaient pas au moins quelque peu au courant des théories d'une attaque juive contre la société païenne qui était alors si largement promue. Il est facile d'imaginer qu'un brahmane respectable de Boston, tel que le président de Harvard, A. Lawrence Lowell, considérait son propre « *antisémitisme* » modéré comme un compromis très raisonnable entre les effrayantes revendications promues par Ford et d'autres et les demandes pour que les inscriptions juives soient non limitées par ses

opposants. En effet, Karabel lui-même souligne l'impact social des publications de Ford comme un facteur d'arrière-plan significatif de ce conflit académique.

À cette époque, les élites anglo-saxonnes détenaient encore le haut du pavé dans les médias. L'industrie cinématographique très fortement juive n'en était qu'à ses débuts et il en était de même pour la radio, alors que la grande majorité des principaux médias imprimés étaient encore entre les mains des Gentils, de sorte que les descendants des premiers colons américains ont gagné la première bataille de cette guerre des admissions. Mais lorsque la bataille a recommencé quelques décennies plus tard, le paysage politique et médiatique stratégique avait complètement changé, les juifs ayant atteint une quasi-parité dans l'influence de la presse écrite et une domination écrasante dans les médias électroniques plus puissants comme le cinéma, la radio et la télévision naissante, et cette fois ils éliminent l'emprise de leurs rivaux ethniques de longue date, et parvenant finalement à [une domination presque complète](#) sur ces institutions d'élite.

Et, ironiquement, l'héritage culturel le plus durable de l'agitation anti-juive généralisée des années 1920 est peut-être le moins reconnu. Comme mentionné plus haut, les lecteurs modernes pourraient trouver le texte des *Protocoles* plutôt ennuyeux et fade, presque comme s'ils avaient été tirés du monologue extrêmement long d'un des méchants diaboliques d'un film de James Bond. Mais je ne serais pas surpris que ce soit l'inverse. Ian Fleming a créé ce genre au début des années 1950 avec sa série de best-sellers internationaux, et il serait intéressant de spéculer sur la source de ses idées.

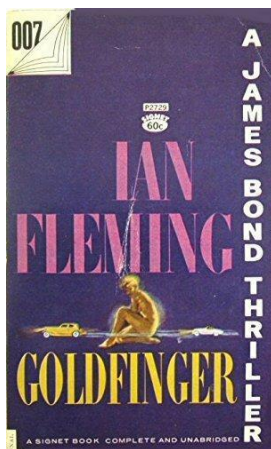
Flemming a passé sa jeunesse dans les années 1920 et 1930, lorsque *Les Protocoles* étaient parmi les livres les plus lus dans une grande partie de l'Europe et que les principaux journaux britanniques racontaient les complots réussis de Schiff et d'autres banquiers juifs internationaux pour renverser le gouvernement de l'allié tsariste de la Grande-Bretagne et le remplacer par la domination

bolchevique juive. De plus, son service ultérieur dans un service de renseignement britannique lui aurait certainement permis d'avoir accès à des détails de cette histoire qui allaient bien au-delà des manchettes publiques. Je pense que c'est plus qu'une pure coïncidence que deux de ses méchants les plus mémorables, [Goldfinger](#) et [Blofeld](#), aient des noms à consonance juive, et que tant d'intrigues impliquent des plans de conquête du monde par le [SPECTRE](#), une organisation internationale secrète et mystérieuse hostile à tous les gouvernements existants. *Les Protocoles* eux-mêmes sont peut-être à moitié oubliés aujourd'hui, mais leur influence culturelle survit probablement dans les films de James Bond, dont les 7 milliards de dollars de recettes brutes les classent comme la série de films la plus réussie de l'histoire, lorsqu'on ajuste les calculs pour tenir compte de l'inflation.

La mesure dans laquelle des faits historiques établis peuvent apparaître ou disparaître de la mémoire mondiale devrait certainement nous obliger tous à être très prudents lorsqu'il s'agit de croire tout ce que nous lisons dans nos manuels scolaires standard, sans parler de ce que nous absorbons dans nos médias électroniques encore plus éphémères.

Dans les premières années de la Révolution bolchévique, presque personne ne remettait en question le rôle écrasant des juifs dans cet événement, ni leur prépondérance dans les prises de pouvoir bolchéviques en Hongrie et dans certaines parties de l'Allemagne.

Par exemple, l'ancien ministre britannique Winston Churchill [dénonçait](#) en 1920 les « *juifs terroristes* » qui avaient pris le contrôle de la Russie et d'autres parties de l'Europe, notant que « *la ma-*



porité des personnalités sont juives » et déclarant que « *dans les institutions soviétiques, la prédominance des Juifs est encore plus étonnante* », tout en déplorant les horreurs que ces juifs avaient infligées aux Allemands et aux Hongrois qui souffraient.

De même, le journaliste Robert Wilton, ancien correspondant russe du *Times of London*, a fourni un résumé très détaillé de l'énorme rôle juif dans son livre *Russia's Agony* de 1918 et *The Last Days of the Romanovs* de 1920, bien que l'un des chapitres les plus explicites de ce dernier ait été apparemment [exclu de l'édition anglaise](#). Peu de temps après, les faits concernant l'énorme soutien financier fourni aux bolcheviks par des banquiers juifs internationaux tels que Schiff et Aschberg ont été largement rapportés dans les médias grand public.

Les juifs et le communisme étaient tout aussi fortement liés en Amérique, et pendant des années, le journal communiste le plus diffusé dans notre pays a été [publié en yiddish](#). Lorsqu'ils furent finalement rendus publics, les *Venona Decrypts* ont démontré que, jusque dans les années 1930 et 1940, une fraction remarquable des espions communistes américains provenait de cette origine ethnique.

Une anecdote personnelle tend à confirmer ces documents historiques arides. Au début des années 2000, je déjeunais avec un informaticien âgé et très éminent. En parlant de ceci et de cela, il en vint à mentionner que ses deux parents avaient été des communistes zélés et, étant donné son nom irlandais évident, j'ai exprimé ma surprise en disant que je pensais que presque tous les communistes de cette époque étaient juifs. Il a dit que c'était effectivement le cas mais, bien que sa mère ait une telle origine ethnique, ce n'était pas le cas de son père, ce qui faisait de lui une exception très rare dans leurs cercles politiques. En conséquence, le Parti avait toujours cherché à le placer dans un rôle public aussi important que possible, uniquement pour prouver que tous les communistes n'étaient pas juifs et, bien qu'il ait obéi à la discipline du Parti, il était toujours irrité d'être utilisé comme un tel « *symbole* ».

Cependant, une fois que le communisme est tombé en disgrâce

en Amérique dans les années 1950, presque tous les « *Red Baiters* » comme le sénateur Joseph McCarthy ont fait d'énormes efforts pour obscurcir la dimension ethnique du mouvement qu'ils combattaient. En effet, de nombreuses années plus tard, Richard Nixon [parlait en privé](#) de la difficulté qu'il avait rencontrée, ainsi que les autres enquêteurs anticomunistes, à essayer de se concentrer sur des cibles non juives puisque presque tous les espions soviétiques présumés étaient juifs, et lorsque un enregistrement de cette conversation est devenu public, son antisémitisme présumé a provoqué une tempête médiatique, même si ses remarques impliquaient manifestement le contraire.

Ce dernier point est important, car une fois que le dossier historique a été suffisamment blanchi ou réécrit, tout fil conducteur de la réalité originale qui pourrait survivre est souvent perçu comme une étrange illusion ou dénoncé comme une « *théorie du complot* ». En effet, même aujourd'hui, les pages toujours aussi étonnantes de Wikipedia fournissent un article entier de 3500 mots attaquant la notion de « *bolchevisme juif* » comme étant un « *mensonge antisémite* ».

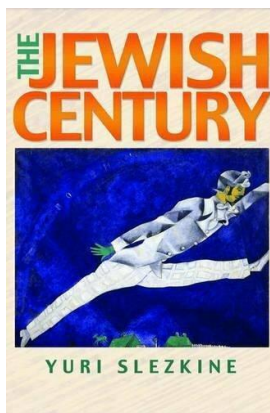
Je me souviens que, dans les années 1970, les énormes rafales de louanges américaines pour les trois volumes de *L'archipel du Goulag* de Soljenitsyne ont soudainement rencontré un vent de contestation temporaire lorsque quelqu'un a remarqué que l'on trouvait au milieu de ses 2 000 pages une seule photographie représentant plusieurs des principaux administrateurs du Goulag ainsi qu'une légende révélant leurs noms juifs sans équivoque. Ce détail a été traité comme une preuve sérieuse de l'antisémitisme possible du grand auteur puisque la réalité du rôle extrêmement important des juifs dans le NKVD et le système du goulag avait depuis longtemps disparu de tous les livres d'histoire standard.

Autre exemple, le Révérend Pat Robertson, un télévangéliste chrétien de premier plan, a publié *The New World Order* en 1991, une attaque enflammée contre les « *mondialistes impies* », qu'il considérait comme ses plus grands ennemis, rapidement devenu un

best-seller national massif. Il s'est avéré qu'il avait inclus quelques brèves mentions un peu vagues des 20 millions de dollars que le banquier de Wall Street, Jacob Schiff, avait fourni aux communistes, en évitant soigneusement toute suggestion d'un angle juif et en ne fournissant aucune référence pour cette affirmation. Son livre a rapidement provoqué une vaste vague de dénonciation et de ridicule dans les médias d'élite, l'histoire de Schiff étant considérée **comme une preuve** de son antisémitisme délirant. Je ne peux pas vraiment blâmer ces critiques puisqu'à l'époque pré-Internet, ils ne pouvaient consulter que les histoires standards concernant la Révolution bolchévique, et ne trouvant aucune mention de Schiff ou de son argent, ils supposaient naturellement que Robertson ou sa source avait simplement inventé cette histoire bizarre. J'avais moi-même eu exactement la même réaction à l'époque.

progressivement restauré la véritable image de cette époque passée. À bien des égards, un ouvrage largement salué comme *The Jewish Century* de Yuri Slezkine, publié en 2004 par Princeton University Press, fournit un récit assez cohérent avec les œuvres longtemps oubliées de Robert Wilton, et marque un écart très net par rapport aux histoires en grande partie obscures des quelque quatre-vingts années précédentes. Jusqu'à il y a une douzaine d'années, j'avais toujours vaguement supposé que *The International Jew* d'Henry Ford était

une œuvre de folie politique et que *Les Protocoles* n'étaient qu'un célèbre canular. Pourtant, aujourd'hui, je considérerais probablement le premier comme une source potentiellement utile d'événements historiques mais exclu de la plupart des récits standards et je comprends au moins la raison pour laquelle le second pourrait



*LA REVOLUTION BOLCHEVIQUE ET SES
CONSÉQUENCES*

49

mériter une place aux côtés de Platon et Machiavel, comme un classique de la pensée politique occidentale.

Chapitre 4

Comment la CIA a créé le concept de théorie du complot

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Comment la CIA a créé le concept de théorie du complot](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 5 septembre 2017 – Source [Unz Review](#)

Il y a un ou deux ans, j'ai vu le film de science-fiction Interstellar et, bien que l'intrigue ne fût pas terrible, une première scène s'avérait quand même amusante. Pour diverses raisons, un gouvernement américain du futur a prétendu que nos alunissages de la fin des années 1960 avaient en fait été montés de toute pièce, une manipulation visant à gagner la guerre froide. Cette inversion de la réalité historique a été acceptée comme une vérité par presque tout le monde, et les quelques personnes affirmant que Neil Armstrong avait vraiment mis les pieds sur la Lune étaient universellement ridiculisées comme des « théoriciens du complot un peu dingues. » Cela me paraît une représentation réaliste de la nature humaine.

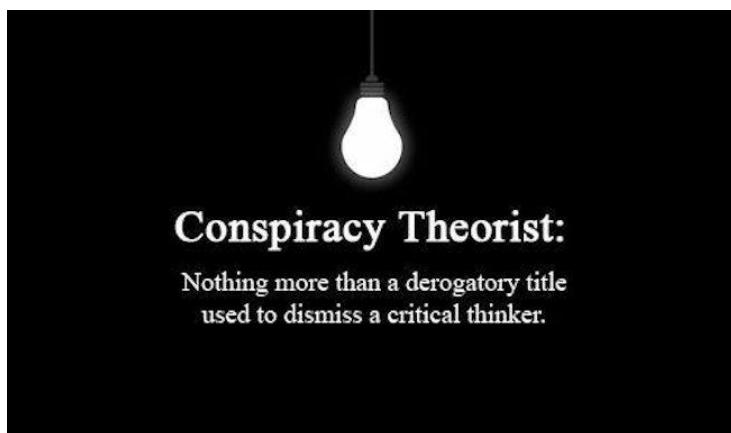


FIGURE 4.1 – Rien d’autre qu’une étiquette diffamatoire utilisée pour repousser un esprit critique

De toute évidence, une grande partie de tout ce qui a été décrit par nos dirigeants gouvernementaux ou présentés dans les pages de nos journaux les plus respectables – des attentats du 11 septembre au cas local le plus insignifiant de petite corruption urbaine – pourrait être objectivement classée dans la catégorie « *théorie du complot* », mais ces mots ne seront jamais utilisés pour ce cas-là. L’utilisation de cette expression fortement chargée est plutôt réservée à ces théories, qu’elles soient plausibles ou fantaisistes, qui ne possèdent pas le cachet d’approbation de l’establishment.

Autrement dit, il existe de bonnes « *théories du complot* » et de mauvaises « *théories du complot* », les premières étant celles promues par les experts des émissions de télévision traditionnelles et n’étant donc jamais définies comme telles. Je plaisante parfois sur l’hypothèse que si la propriété et le contrôle de nos stations de télévision et d’autres grands médias changeaient soudainement, le nouveau régime d’information ne nécessiterait que quelques se-

maines d'efforts concertés pour que le crédule public américain change complètement d'avis sur toutes nos « *théories du complot* » les plus célèbres. La notion selon laquelle dix-neuf Arabes armés de cutters auraient détourné plusieurs avions de ligne, évité facilement les défenses aériennes du NORAD et réduit plusieurs bâtiments célèbres en poussière serait vite ridiculisée universellement comme une « *théorie du complot* » des plus absurdes, sortant directement d'une bande dessinée et ayant contaminé des esprits malades, surpassant aisément l'absurde théorie du « *loup solitaire* » dans l'assassinat de JFK.

Même sans de tels changements dans le contrôle des médias, on a déjà assisté à des changements radicaux dans les croyances publiques américaines, simplement sur la base d'une association implicite. Dans les premières semaines et mois suivant les attentats de 2001, tous les organes médiatiques américains ont été enrôlés pour dénoncer et vilipender Oussama Ben Laden, le prétendu cerveau de l'islamisme, comme étant notre plus grand ennemi national, avec son visage barbu apparaissant sans fin à la télévision et dans les journaux, devenant bientôt l'un des visages les plus reconnaissables au monde. Mais alors que l'administration Bush et ses principaux alliés médiatiques préparaient une guerre contre l'Irak, les images des tours brûlantes ont alors été plutôt juxtaposées avec des photos du dictateur moustachu, Saddam Hussein, pourtant un ennemi de Ben Laden. En conséquence, au moment où nous attaquions l'Irak en 2003, les sondages révélaient que 70% des citoyens américains croyaient que Saddam était personnellement impliqué dans la destruction de notre World Trade Center. À cette date, je ne doute pas que de nombreux millions d'Américains, patriotes mais faiblement informés, auraient dénoncé et vilipendé avec colère comme un « *théoricien du complot un peu dingue* », quiconque aurait la témérité de suggérer que Saddam n'était pas impliqué dans le 11 septembre, alors même qu'aucun dirigeant n'a jamais osé explicitement proférer une affirmation aussi fausse.

Ces manipulations médiatiques occupaient beaucoup mon es-

prit, il y a quelques années de cela, lorsque je suis tombé sur un livre, court mais fascinant, publié par la presse académique de l'Université du Texas, « *Conspiracy Theory in America* » dont l'auteur est le Prof. Lance deHaven-Smith, ancien président de la *Florida Political Science Association*.

Basé sur une importante révélation dévoilée grâce la FOIA [*Freedom of Information Act, Loi pour la liberté d'information. NdT*], le livre expliquait que la CIA était très probablement responsable de l'introduction généralisée du concept de « *théorie du complot*, » utilisé comme moyen de manipulation politique, après avoir orchestré le développement de son utilisation comme moyen délibéré d'influencer l'opinion publique.

Dans les années 1960, on assista au scepticisme croissant du public étasunien face aux résultats de la Commission Warren prétendant qu'un homme armé solitaire, Lee Harvey Oswald, était le seul responsable de l'assassinat du président Kennedy alors que de nombreuses personnes soupçonnaient une implication de dirigeants étasuniens de haut niveau. Pour tenter de contrôler les dégâts, la CIA a distribué un *mémo secret* à tous ses bureaux extérieurs, leur demandant d'envoyer des messages aux médias pour ridiculiser et attaquer ces critiques et les faire passer pour des partisans irrationnels de la « *théorie du complot* ». Peu de temps après, des messages de même type apparaissaient dans les médias, avec un certain nombre de mots, d'arguments et de modèles d'utilisation correspondant étroitement aux lignes directrices de la CIA. Le résultat en a été un énorme pic dans l'utilisation péjorative de la phrase, qui s'est répandue dans tous les médias américains, dont l'impact résiduel s'étend jusqu'à nos jours. Ainsi, il existe des preuves considérables à l'appui de cette « *théorie du complot* » particulière qui explique les nombreuses attaques contre les « *théories du complot* » dans les médias publics.

Mais bien que la CIA semble avoir effectivement manipulé l'opinion publique afin de transformer l'expression « *théorie du complot* » en une puissante arme de combat idéologique, l'auteur dé-

crit également comment le terrain philosophique nécessaire avait effectivement été préparé quelques décennies plus tôt. À l'époque de la Seconde Guerre mondiale, un changement important dans la théorie politique a entraîné une énorme baisse de respectabilité de toute explication « *complotiste* » des événements historiques.

Pendant les décennies précédant ce conflit, l'un de nos savants et intellectuels publics les plus importants fut l'historien Charles Beard, dont les écrits influents mettaient fortement l'accent sur le rôle néfaste de diverses conspirations menées par l'élite dans l'élaboration de la politique américaine, au profit de quelques-uns et aux dépens du plus grand nombre, avec des exemples allant de l'histoire des États-Unis la plus ancienne jusqu'à l'entrée de la nation dans la Première Guerre mondiale. De toute évidence, les chercheurs n'ont jamais prétendu que tous les événements historiques majeurs avaient des causes cachées, mais il était largement admis que c'était le cas pour certains d'entre eux et tenter d'enquêter sur ces possibilités était considéré comme une entreprise académique parfaitement honorable.

Mais Beard était un adversaire important de l'entrée américaine dans la Seconde Guerre mondiale et a donc été marginalisé dans les années qui ont suivi, jusqu'à sa mort en 1948. De nombreux jeunes intellectuels publics d'une tendance similaire ont également subi le même sort, ont été discriminés et se sont vus refuser tout accès aux médias traditionnels. Parallèlement, les perspectives totalement opposées de deux philosophes politiques européens, Karl Popper et Leo Strauss, progressaient dans les milieux intellectuels américains et leurs idées sont devenues dominantes dans la vie publique.

Popper, le plus influent, a présenté des objections vastes et très théoriques à la possibilité même que des conspirations de haut niveau puissent exister, affirmant qu'elles seraient difficiles à mettre en œuvre compte tenu de la faillibilité des agents humains ; ce qui pourrait apparaître comme un complot serait en réalité dû à des acteurs individuels poursuivant leurs objectifs personnels. Plus im-

portant encore, il considérait les « *croyances complotistes* » comme une maladie sociale extrêmement dangereuse, facteur majeur de la montée du nazisme et d'autres idéologies totalitaires mortelles. Sa propre histoire, d'origine juive et ayant fui l'Autriche en 1937, a sûrement contribué à la force de ses sentiments sur ces questions philosophiques.

Strauss, une figure fondatrice de la pensée néo-conservatrice moderne, était tout aussi sévère dans ses attaques contre l'analyse complotiste, mais pour des raisons opposées. Dans son esprit, les conspirations menées par l'élite étaient absolument nécessaires et bénéfiques, une défense sociale cruciale contre l'anarchie ou le totalitarisme, mais leur efficacité dépendait évidemment du fait que les regards indiscrets des masses ignorantes ne s'y fixent pas. Son principal problème avec les « *théories du complot* » n'était pas qu'elles étaient toujours fausses mais qu'elles pouvaient souvent être vraies et, par conséquent, leur propagation était potentiellement perturbatrice pour le bon fonctionnement de la société. Donc, par légitime défense, les élites ont besoin de supprimer activement ou, au moins, de gêner les recherches non autorisées sur les conspirations présumées.

Pour la plupart des Américains, même éduqués, des théoriciens comme Beard, Popper et Strauss ne sont probablement que de vagues noms mentionnés dans les manuels, et c'était certainement vrai dans mon cas. Popper est probablement l'un des fondateurs de la pensée libérale moderne, avec un individu aussi influent politiquement que le financier libéral de gauche George Soros qui prétend être son disciple intellectuel. Les penseurs néo-conservateurs qui ont dominé totalement le Parti républicain et le mouvement conservateur au cours des dernières décennies empruntent aussi souvent leurs idées à Strauss.

Ainsi, grâce à un mélange de pensée poppérienne et straussienne, la tendance américaine traditionnelle à considérer les conspirations menées par l'élite comme un aspect réel mais néfaste de notre société a été progressivement stigmatisée comme étant para-

noïaque ou politiquement dangereuse, posant les conditions de son exclusion du discours respectable.

En 1964, cette révolution intellectuelle était en grande partie achevée, comme en témoigne la réaction extrêmement positive à l'article célèbre du politologue Richard Hofstadter qui critiquait le soi-disant « *style paranoïaque* » dans la politique américaine, qu'il dénonçait comme la cause sous-jacente de cette grande croyance populaire en des théories du complot peu plausibles. Dans une large mesure, il s'attaquait à des hommes de paille, racontait et ridiculisait les croyances en des complots les plus extrêmes, tout en ignorant ceux qui avaient été prouvés comme réels. Par exemple, il a décrit comment certains des anti-communistes les plus hystériques affirmait que des dizaines de milliers de troupes communistes chinoises étaient cachées au Mexique, préparant une attaque contre San Diego, alors même qu'il n'admettait pas que, pendant des années, des espions communistes avaient effectivement servi à proximité du plus haut niveau gouvernemental étasunien. Même les individus les plus portés sur la théorie du complot ne prétendent pas que tous les présumés complots soient vrais, simplement que certains d'entre eux peuvent l'être.

La plupart de ces changements dans le sentiment public se sont produits avant ma naissance ou lorsque j'étais un très jeune enfant, et mes propres idées ont été façonnées par les récits médiatiques plutôt conventionnels que j'ai absorbés. Par conséquent, pour presque toute ma vie, j'ai automatiquement rejeté toutes les « *théories du complot* » comme étant ridicules, et je n'envisageais même pas que certaines puissent être vraies.

Les quelques fois où je pensais à ce sujet, mon raisonnement était simple et fondé sur ce qui semblait être un solide bon sens. Tout complot à la base d'un événement public important doit certainement avoir de nombreux « *agents* » différents y participant, qu'il s'agisse de personnes impliquées ou de décisions prises, pouvant aller jusqu'à 100 ou plus. Maintenant, compte tenu de la nature imparfaite de toute tentative de dissimulation, il serait certai-

nement impossible que tout cela puisse rester caché. Donc, même si un complot a initialement une chance de 95% de ne pas être détecté, cinq indices majeurs resteraient à la vue des enquêteurs. Et une fois que le nuage bourdonnant des journalistes les aurait remarqués, des preuves si flagrantes de complot attireraient certainement un essaim supplémentaire d'enquêteurs motivés, remontant la piste jusqu'à son origine, avec de plus en plus d'éléments progressivement découverts jusqu'à ce que le montage tout entier s'effondre. Et même si tous les faits cruciaux ne sont pas mis à jour, la simple conclusion selon laquelle il y a effectivement eu complot serait au moins rapidement établie.

Cependant, il y avait une hypothèse tacite dans mon raisonnement que j'ai réalisé depuis lors comme étant tout à fait fausse. De toute évidence, de nombreuses conspirations potentielles impliquent des fonctionnaires gouvernementaux puissants ou des situations dans lesquelles leur divulgation représenterait une source d'embarras considérable pour ces personnes. Mais j'avais toujours supposé que même si le gouvernement échouait dans son rôle d'enquêteur, les chiens de guerre dévoués du Quatrième pouvoir allaient toujours et sans relâche chercher la vérité, la gloire et les prix Pulitzer. Cependant, une fois que j'ai progressivement commencé à me rendre compte que les médias n'étaient en réalité que « *notre Pravda américaine* » et cela peut-être depuis des décennies, j'ai soudain réalisé le défaut dans ma logique. Si ces cinq ou dix ou vingt ou cinquante indices initiaux étaient simplement ignorés par les médias, que ce soit par paresse, incompetence ou quelles qu'en soient les raisons, absolument plus rien ne pouvait empêcher que des complots réussis ne se produisent et restent insoupçonnés, même les plus mal conçus et évidents.

Je vais faire de ce constat un principe général. Un contrôle substantiel des médias est presque toujours une condition préalable absolue à toute conspiration réussie. Plus le degré de contrôle des médias est fort plus les complots peuvent être visibles. Donc pour évaluer la plausibilité d'une conspiration, la première question à

examiner est : qui contrôle les médias locaux et jusqu'à quel point.

Considérons une simple expérience par la pensée. Pour diverses raisons, ces jours-ci, l'ensemble des médias américains est extraordinairement hostile à la Russie, certainement beaucoup plus qu'ils ne l'étaient vis-à-vis de l'Union soviétique communiste pendant les années 1970 et 1980. Par conséquent, je dirais que la probabilité d'une conspiration russe à grande échelle se déroulant dans la zone opérationnelle de ces organes médiatiques est pratiquement nulle. En effet, nous sommes constamment bombardés d'histoires de présumées conspirations russes qui semblent être des « *faux positifs* », des accusations fortes reposant pourtant apparemment sur une faible base factuelle ou étant même totalement ridicules. Alors même que le pire genre de complot antirusse se déroule ouvertement sans déclencher le moindre commentaire ou enquête médiatique importante.

Cet argument est plus que purement hypothétique. Un tournant crucial dans la nouvelle guerre froide étasunienne contre la Russie a été le vote de la loi Magnitsky, en 2012, par le Congrès, visant spécifiquement divers fonctionnaires russes, supposés corrompus, pour leur prétendue implication dans la persécution illégale et le décès d'un employé de Bill Browder, gestionnaire de fonds ayant de gros investissements en Russie. Cependant, il y a de nombreuses preuves montrant que c'était Browder lui-même qui était le vrai cerveau et le bénéficiaire de ce gigantesque plan de corruption, alors que son employé prévoyait de témoigner contre lui et, du coup, craignait pour sa vie. Naturellement, les médias étasuniens n'ont guère mentionné ces révélations remarquables concernant ce qui pourrait constituer une gigantesque arnaque Magnitsky, de portée géopolitique.

Dans une certaine mesure, la création d'Internet et la vaste prolifération de médias alternatifs, y compris mon propre petit site, ont quelque peu modifié cette image déprimante. Il n'est donc pas surprenant qu'une fraction très importante de la discussion qui domine ces sites concerne exactement ces sujets régulièrement condamnés

comme des « *théories du complot un peu dingues* » par nos principaux organes médiatiques. De telles analyses non censurées doivent sûrement être une source d'irritation et d'inquiétude considérables pour les fonctionnaires du gouvernement qui ont longtemps compté sur la complicité des médias pour permettre à leurs graves méfaits de passer inaperçus et rester impunis. En effet, il y a plusieurs années, un haut responsable de l'administration Obama a soutenu que la libre discussion que l'on peut avoir sur Internet au sujet des diverses « *théories du complot* » était tellement dangereuse que des agents du gouvernement devraient être recrutés pour « *s'infiltrer cognitivement* » et les perturber, une version high-tech des opérations hautement controversées de contre renseignement entreprises par le FBI de J. Edgar Hoover.

Il y a encore quelques années de cela, je n'avais jamais entendu parler de Charles Beard, pourtant autrefois classé parmi les figures imposantes de la vie intellectuelle américaine du XX^e siècle. Mais plus je découvre le nombre de crimes graves et de catastrophes ayant complètement échappés à un examen substantiel des médias, plus je me demande quelles autres histoires restent encore cachées. Donc, peut-être Beard avait-il raison de respecter les « *théories du complot* », et nous devrions revenir à sa manière traditionnelle de pensée, si américaine, malgré les campagnes complotistes de propagande sans fin menées par la CIA et d'autres personnes pour nous persuader qu'il faut rejeter ces notions et ne pas les considérer sérieusement.

Chapitre 5

Les Juifs et les nazis

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [les juifs et les nazis](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 6 août 2018 – [Unz Review](#)

Il y a 35 ans environ, j'étais assis dans ma chambre universitaire et je lisais le New York Times comme chaque matin, lorsqu'un article étonnant sur le nouveau Premier ministre israélien controversé, Yitzhak Shamir, a tout particulièrement attiré mon attention. En ces temps anciens, la Grey Lady [surnom du New York Times] était une publication entièrement imprimée en noir et blanc, dépourvue des grandes photographies en couleurs de stars du rap et de longs récits sur les différents régimes diététiques qui occupent tant de place dans



FIGURE 5.1 – Ron Unz

les médias actuels, et elle semblait également être beaucoup plus incisive dans ses reportages sur le Moyen-Orient. Environ un an plus tôt, le prédécesseur de Shamir, Menachem Begin, avait autorisé son ministre de la Défense Ariel Sharon à envahir le Liban et à assiéger Beyrouth, et le massacre de femmes et d'enfants palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila qui s'ensuivit avait indigné le monde entier et suscité la colère du gouvernement américain. Cela a finalement conduit à la démission de Begin, Shamir, son ministre des Affaires étrangères, prenant sa place.

Avant sa surprenante victoire électorale de 1977, Begin avait passé des décennies dans le désert politique, étant considéré comme un homme inacceptable de la droite dure, et Shamir avait un passé encore plus extrême, les médias dominants américains rapportant librement sa longue implication dans toutes sortes d'assassinats de grande envergure et dans des attaques terroristes dans les années 1940, le décrivant en effet comme un individu très peu recommandable.

Compte tenu des activités notoires de Shamir, peu de révélations auraient pu me choquer, mais ce fut le cas de celle-ci. Apparemment, à la fin des années 1930, Shamir et sa petite faction sioniste étaient devenus de grands admirateurs des fascistes italiens et des nazis allemands, et après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ils avaient tenté à plusieurs reprises de contacter Mussolini et les dirigeants allemands en 1940 et 1941, espérant s'enrôler dans les puissances de l'Axe en tant que leur affilié palestinien, et entreprendre une campagne d'attaques et d'espionnage contre les forces britanniques locales, puis partager le butin politique après le triomphe inévitable d'Hitler.

De fait, le *New York Times* considérait clairement Shamir sous un jour très négatif, mais il me semblait extrêmement improbable qu'il ait pu publier une histoire aussi remarquable sans être absolument certain de la réalité des faits. Entre autres, il publiait de longs extraits des lettres officielles envoyées à Mussolini dans lesquelles Shamir dénonçait férocelement les systèmes démocratiques

« *décadents* » de Grande-Bretagne et de France auxquels il s'opposait, et assurant Il Duce que de telles notions politiques ridicules n'auraient aucune place dans le futur État client totalitaire qu'il espérait établir sous ses auspices en Palestine.

En l'occurrence, l'Allemagne et l'Italie étaient alors préoccupées par des problèmes géopolitiques de plus grande ampleur, et compte tenu de la petite taille de la faction sioniste de Shamir, il semble que ces efforts n'aient jamais abouti à grand-chose. Mais l'idée que le Premier ministre actuel de l'État juif ait passé ses premières années de guerre en aspirant vainement à être l'allié des nazis était certainement un fait marquant, pas tout à fait conforme au récit traditionnel de l'époque que j'avais jusque-là accepté.

Plus remarquable encore, la révélation du passé pro-Axe de Shamir semble n'avoir eu qu'un impact relativement mineur sur sa position politique au sein de la société israélienne. Je pense que toute personnalité politique américaine dont on découvrirait qu'elle avait soutenu une alliance militaire avec l'Allemagne nazie pendant la Seconde guerre mondiale aurait les plus grandes difficultés à survivre au scandale politique qui en résulterait, et il en irait de même pour les politiciens britanniques, français, ou la plupart des autres pays occidentaux. Mais bien qu'il y ait certainement eu de l'embarras exprimé dans la presse israélienne, en particulier après que cette histoire choquante ait fait les gros titres de la presse internationale, la plupart des Israéliens semblent avoir considéré toute l'affaire sans broncher, et Shamir est resté au pouvoir durant une autre année, puis a exercé un second mandat, beaucoup plus long, en tant que Premier ministre de 1986 à 1992. Les juifs d'Israël semblaient considérer l'Allemagne nazie très différemment de la plupart des Américains, sans même parler de la plupart des juifs américains.

À la même époque, un deuxième exemple intrigant de cette perspective israélienne très différente à l'égard des Nazis a également été portée à mon attention. En 1983, Amos Oz, souvent décrit comme le plus grand romancier d'Israël, avait publié *Dans la Terre*

d'Israël, recevant des critiques élogieuses. Ce livre était un recueil de longues interviews de diverses personnalités représentatives de la société israélienne, à la fois modérées et extrêmes, ainsi que de reportages sur les Palestiniens qui vivaient également parmi eux.

Parmi ces profils idéologiques, l'un des plus brefs mais celui dont on parla le plus était une personnalité politique particulièrement intransigeante, anonyme mais presque universellement identifiée comme Ariel Sharon, une conclusion clairement étayée par les détails personnels et la description physique qui étaient fournis. Au tout début, cette figure mentionnait que des personnalités de son parti idéologique avaient récemment été dénoncées comme des « *judéo-nazis* » par un éminent universitaire libéral israélien, mais plutôt que de rejeter cette étiquette, il s'en félicitait pleinement. Cet homme fut donc généralement évoqué dans les discussions publiques comme le « *judéo-nazi* ».

Qu'il se décrive en ces termes n'était guère une exagération, puisqu'il préconisait avec allégresse le massacre de millions d'ennemis d'Israël et la vaste expansion du territoire israélien par la conquête des territoires voisins et l'expulsion de leurs populations, ainsi que la libre utilisation d'armes nucléaires si celles-ci ou quiconque s'opposaient trop fermement à de tels efforts. Selon son opinion audacieuse, les Israéliens et les Juifs en général étaient tout simplement trop doux et trop humbles et devaient retrouver leur place dans le monde en redevenant un peuple conquérant, probablement détesté mais certainement craint. Pour lui, le massacre récent de femmes et d'enfants palestiniens à Sabra et à Chatila n'avait absolument aucune importance, et l'aspect le plus regrettable de l'incident était que les meurtriers soient des phalangistes chrétiens alliés d'Israël plutôt que des soldats israéliens eux-mêmes.

Certes, l'excès rhétorique est assez répandu parmi les politiciens, et de toute évidence, un voile d'anonymat garanti déliera de nombreuses langues. Mais est-ce que quelqu'un peut imaginer une personnalité américaine ou occidentale s'exprimer en ces termes, à plus forte raison de quelqu'un qui évolue dans les plus hautes

sphères politiques ? Ces jours-ci, Donald Trump tweete parfois à deux heures du matin une insulte grossière mal orthographiée, et les médias américains sont saisis d'horreur. Mais étant donné que son administration fuit comme une passoire, s'il se vantait régulièrement auprès de ses confidents de vouloir massacrer des millions de personnes, nous en aurions sûrement entendu parler. D'ailleurs, il ne semble pas y avoir la moindre preuve que les premiers nazis allemands aient jamais parlé de cette manière en privé, et encore moins pendant qu'un journaliste prenait soigneusement des notes. Mais en ce qui concerne les « *judéo-nazis* » d'Israël, c'est une toute autre histoire.

Si je me souviens bien, la dernière figure de la vie publique américaine d'une certaine prééminence à se déclarer « *nazi* » fut George Lincoln Rockwell dans les années 1960, et il était beaucoup plus un artiste politique qu'un véritable leader politique. Même un personnage aussi marginalisé que David Duke a toujours démenti une telle accusation avec véhémence. Mais apparemment, les règles de la vie politique en Israël sont différentes.

En tout état de cause, les déclarations alléguées de Sharon semblent avoir eu peu d'impact négatif sur sa carrière politique ultérieure, et après avoir passé quelque temps dans le désert politique suite au désastre du Liban, il a finalement servi cinq ans en tant que Premier ministre de 2001 à 2006, bien qu'à la fin de cette période, ses opinions aient été régulièrement dénoncées comme trop souples et trop portées sur le compromis en raison de la dérive régulière du spectre politique israélien vers la droite la plus dure.

Au fil des ans, j'ai parfois tenté, sans conviction, de retrouver l'article du *New York Times* sur Shamir qui était resté longtemps dans ma mémoire, mais en vain, soit parce qu'il a été retiré des archives du *Times*, soit plus probablement parce que mes compétences de recherche médiocres se sont avérées inadéquates. Mais je suis presque certain que cet article avait été inspiré par la publication en 1983 de l'ouvrage *Le sionisme à l'époque des dictateurs*

par Lenni Brenner¹, un antisioniste de la persuasion trotskiste et d'origine juive. Je n'ai découvert ce livre que très récemment, et il raconte une histoire extrêmement intéressante.

Brenner, né en 1937, a été toute sa vie un intransigeant gauchiste de la vieille école, son enthousiasme allant de la révolution marxiste aux *Black Panthers*, et il est bien sûr prisonnier de ses idées et de ses vues. Parfois, ce contexte entrave le déroulement de son texte, et les allusions périodiques aux « prolétaires », à la « bourgeoisie » et aux « classes capitalistes » deviennent parfois lassantes, de même que son acceptation inconsidérée de toutes les croyances communes de son cercle politique. Mais il est probable que seule une personne ayant un engagement idéologique aussi fervent pouvait être prête à consacrer autant de temps et d'efforts à enquêter sur ce sujet controversé et à ignorer les dénunciations interminables qui en ont résulté, y compris des agressions physiques de militants sionistes.

Quoi qu'il en soit, sa documentation semble absolument irréfutable, et quelques années après la parution originale de son livre, il publia un volume complémentaire intitulé *51 Documents : la collaboration sioniste avec les nazis*, qui fournit simplement des traductions en anglais de toutes les données brutes soutenant son cadre analytique, permettant aux parties intéressées de lire les documents et de tirer leurs propres conclusions.

Entre autres choses, Brenner fournit des preuves considérables que la faction sioniste de droite, plus importante et prédominante, dirigée plus tard par le Premier ministre israélien Menachem Begin, était presque invariablement considérée comme un mouvement fasciste dans les années 1930, même au-delà de son admiration pour le régime italien de Mussolini. Ce n'était guère un secret à l'époque, étant donné que son principal journal palestinien publiait régulièrement la chronique d'un haut responsable idéologique intitulée « *Journal d'un fasciste* ». Lors de l'une des principales conférences

1. Cet ouvrage est désormais [disponible en français](#), NdT

sionistes internationales, le chef de faction Vladimir Jabotinsky entra dans la salle avec ses partisans en chemise brune et en formation militaire, ce qui conduisit le Président à interdire le port d'uniformes afin d'éviter des rixes, et sa faction fut bientôt vaincue politiquement et finalement expulsée de l'organisation sioniste qui chapeautait toutes les autres. Ce revers majeur était dû en grande partie à l'hostilité généralisée que le groupe avait suscitée après l'arrestation de deux de ses membres par la police britannique pour le récent assassinat de Chaïm Arlosoroff, l'un des plus hauts responsables sionistes basés en Palestine.

En effet, l'inclination des factions sionistes les plus à droite pour l'assassinat, le terrorisme et d'autres formes de comportement essentiellement criminel était vraiment remarquable. Par exemple, en 1943, Shamir [organisa l'assassinat de son rival](#), un an après que les deux hommes se furent échappés de prison pour un braquage de banque au cours duquel des passants avaient été tués, et il a affirmé qu'il avait agi pour empêcher l'assassinat prévu de David Ben Gourion, le principal dirigeant sioniste et futur Premier ministre fondateur d'Israël. Shamir et sa faction ont certainement maintenu ce comportement criminel durant les années 1940, assassinant avec succès Lord Moyne, le ministre britannique pour le Moyen-Orient, et le comte Folke Bernadotte, négociateur de paix des Nations unies, bien qu'ils aient échoué dans leurs autres tentatives de [tuer le président américain Harry Truman](#) et le [ministre britannique des Affaires étrangères Ernest Bevin](#) ; quant à leur [projet d'assassiner Winston Churchill](#), il n'a apparemment jamais dépassé l'étape de la discussion. Son groupe a également été [le premier à utiliser des voitures piégées terroristes et d'autres attaques explosives contre des cibles civiles innocentes](#), bien avant qu'aucun Arabe ou musulman n'ait jamais [envisagé d'utiliser des tactiques similaires](#) ; et la faction sioniste plus grande et plus « *modérée* » de Begin a fait de même. Compte tenu de ces antécédents, il n'était guère surprenant que Shamir devienne plus tard directeur des assassinats au Mossad israélien en 1955-1965, et [si le Mossad a effectivement joué](#)

un rôle majeur dans l'assassinat du président John F. Kennedy, il fut très probablement impliqué.

Sur la couverture de l'édition de poche 2014 du livre de Brenner, on peut voir la médaille commémorative frappée par l'Allemagne nazie pour marquer son alliance sioniste, avec une étoile de David sur une face et une croix gammée sur l'autre. Mais curieusement, ce médaillon symbolique n'avait en fait aucun lien avec les tentatives infructueuses de la petite faction de Shamir d'organiser une alliance militaire avec les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale.

Bien que les Allemands aient accordé peu d'attention aux instances de cette organisation mineure, le mouvement sioniste dominant de Chaïm Weizmann et David Ben-Gourion, beaucoup plus important et influent, était tout à fait autre chose. Et pendant la majeure partie des années 1930, ces autres sionistes ont formé un partenariat économique important avec l'Allemagne nazie, fondé sur une communauté d'intérêts évidente. Après tout, Hitler considérait les 1% de population juive allemande comme un élément perturbateur et potentiellement dangereux dont il voulait se débarrasser, et le Moyen-Orient semblait une destination aussi favorable qu'une autre. Pendant ce temps, les sionistes avaient des objectifs très similaires, et la création de leur nouvelle patrie nationale en Palestine nécessitait évidemment à la fois des immigrants juifs et des investissements financiers juifs.

Après que Hitler eut été nommé chancelier en 1933, des Juifs indignés du monde entier avaient rapidement lancé un boycott économique, espérant mettre l'Allemagne à genoux, avec le quotidien britannique londonien publiant fameusement en première page la bannière « *La Judée déclare la guerre à l'Allemagne* ». L'influence politique et économique des Juifs était alors, tout comme maintenant, tout à fait considérable, et dans les affres de la Grande Dépression, l'Allemagne appauvrie devait exporter ou mourir, si bien qu'un boycott à grande échelle contre les principaux marchés allemands constituait une menace potentiellement grave. Mais cette situation apportait précisément aux groupes sionistes une excel-

lente occasion d'offrir aux Allemands un moyen de briser cet embargo commercial, et ils exigèrent des conditions favorables pour l'exportation de produits manufacturés allemands de haute qualité en Palestine, accompagnés de Juifs allemands. Lorsque le mot « *Ha'avara* » ou « *Accord de transfert* » avec les nazis a été prononcé lors d'une convention sioniste de 1933, de nombreux Juifs et sionistes ont été scandalisés, et cela a conduit à diverses scissions et controverses. Mais l'accord économique était trop beau pour être rejeté, et il s'est poursuivi et a progressé rapidement. L'importance du pacte nazi-sioniste pour l'établissement d'Israël est difficile à surestimer. Selon une analyse de 1974 de *Jewish Frontier* citée par Brenner, entre 1933 et 1939, plus de 60% de l'investissement en Palestine juive provenait de l'Allemagne nazie. L'appauvrissement mondial de la Grande Dépression avait considérablement réduit le soutien financier juif de toutes les autres sources, et Brenner suggère raisonnablement que sans le soutien financier d'Hitler, la colonie juive naissante, si petite et si fragile, aurait pu facilement se dessécher et mourir pendant cette période difficile.

Une telle conclusion conduit à des hypothèses fascinantes. Lorsque j'ai découvert pour la première fois des références à l'accord *Ha'avara* sur des sites internet ici et là, l'un des commentateurs mentionnant cette question en plaisantant suggérait que si Hitler avait gagné la guerre, des statues lui auraient sûrement été érigées en Israël, et il serait aujourd'hui reconnu par les juifs du monde entier comme le chef héroïque des Gentils qui avait joué un rôle central dans le rétablissement d'une patrie nationale pour le peuple juif en Palestine après presque 2000 ans d'exil amer.

Cette possibilité étonnante et contre-factuelle n'est pas aussi absurde qu'elle pourrait le paraître à nos oreilles d'aujourd'hui. Nous devons prendre conscience du fait que notre compréhension historique de la réalité est façonnée par les médias, et que les organes médiatiques sont contrôlés par les gagnants des grandes guerres et leurs alliés, les détails dérangeants étant souvent exclus pour éviter de troubler le public. Il est indéniablement vrai que dans son livre

de 1924, *Mein Kampf*, Hitler avait écrit toutes sortes de choses hostiles et haineuses sur les Juifs, en particulier les immigrants récents venus d'Europe de l'Est. Mais lorsque j'ai lu l'ouvrage au lycée, j'ai été surpris de découvrir que ces sentiments anti-juifs ne semblaient aucunement centraux dans son texte. En outre, quelques années auparavant, une personnalité publique beaucoup plus importante, le ministre britannique Winston Churchill, avait publié des [sentiments presque aussi hostiles et haineux](#), se concentrant sur les crimes monstrueux commis par les Juifs bolcheviks. Dans *Les larmes d'Isaïe* d'Albert Lindemann, j'ai été surpris de découvrir que l'auteur de la célèbre *Déclaration Balfour*, au fondement du projet sioniste, était apparemment tout aussi hostile aux Juifs, sa motivation étant probablement en partie son désir de les exclure de la Grande-Bretagne.

Une fois qu'Hitler a consolidé son pouvoir en Allemagne, il a rapidement interdit toutes les autres organisations politiques pour le peuple allemand, seul le Parti nazi et les symboles politiques des nazis étant autorisés par la loi. Mais une exception spéciale a été faite pour les Juifs allemands, et le parti sioniste local allemand a obtenu un statut juridique parfaitement légal, les marches sionistes, les uniformes sionistes et les drapeaux sionistes étant tout à fait autorisés. Sous Hitler, il y avait une censure stricte de toutes les publications allemandes, mais le journal hebdomadaire sioniste était vendu librement dans tous les kiosques et coins de rue. L'idée claire semblait être qu'un parti national-socialiste allemand était le foyer politique approprié pour les 99% d'Allemands majoritaires du pays, tandis que le national-socialisme sioniste remplirait le même rôle pour la minuscule minorité juive.

En 1934, les dirigeants sionistes invitèrent un important officiel SS à passer six mois dans les colonies juives en Palestine et, à son retour, ses impressions très favorables sur l'entreprise sioniste en pleine expansion furent publiées en une série massive de douze parties dans le *Der Angriff* de Joseph Goebbels, l'organe médiatique phare du parti nazi, sous le titre descriptif « *Un Nazi*

se rend en Palestine ». Dans sa critique très véhémement de 1920 contre l'activité bolchevique juive, Churchill avait soutenu que le sionisme était engagé dans une bataille acharnée contre le bolchevisme pour gagner l'âme de la communauté juive européenne, et que seule sa victoire pourrait assurer de futures relations amicales entre les Juifs et les Gentils. Sur la base des preuves disponibles, Hitler et plusieurs autres dirigeants nazis semblaient avoir atteint une conclusion similaire au milieu des années 1930.

Au cours de cette période, des sentiments extrêmement durs à l'égard de la diaspora juive se sont parfois manifestés dans des milieux plutôt surprenants. Après la controverse autour des liens de Shamir avec les nazis, les documents de Brenner sont devenus le point de départ d'un article important d'Edward Mortimer, expert du Moyen-Orient de l'auguste *Times of London*, et l'édition 2014 du livre de Brenner comprend des extraits choisis de l'article de Mortimer paru le 11 février 1984 dans le *Times of London* :

Qui a dit à un auditoire de Berlin en mars 1912 que « Chaque pays ne peut absorber qu'un nombre limité de Juifs, s'il ne veut pas de maux d'estomac. L'Allemagne a déjà trop de Juifs » ? Non, ce n'est pas Adolf Hitler, mais Chaïm Weizmann, qui deviendra le Président de l'Organisation sioniste mondiale et plus tard encore le premier Président de l'État d'Israël. Et où pourriez-vous trouver l'affirmation suivante, à l'origine rédigée en 1917, mais encore republiée en 1936 : « Le Juif est la caricature d'un être humain normal et naturel, à la fois physiquement et spirituellement. En tant qu'individu dans la société, il se révolte et se débarrasse du harnais de l'obligation sociale, et ne connaît ni l'ordre ni la discipline » ? Pas dans Der Stürmer [hebdomadaire nazi] mais dans l'organe de l'organisation de la jeunesse sioniste, Hashomer Hatzair. Comme l'indiquent les déclarations citées ci-dessus, le sionisme lui-même a

encouragé et exploité la haine de soi dans la diaspora. Il partait du principe que l'antisémitisme était inévitable et même justifié dans un certains sens tant que les Juifs se trouvaient en dehors de la terre d'Israël. Il est vrai que seule une frange extrémiste lunatique du sionisme est allée jusqu'à proposer de participer à la guerre du côté allemand en 1941, dans l'espoir d'établir « L'État juif historique sur une base nationale et totalitaire, et lié par un traité avec le Reich allemand. Malheureusement, c'est le groupe que l'actuel Premier ministre d'Israël avait choisi de rejoindre. »

La vérité très dérangeante est que les caractérisations sévères des juifs de la diaspora trouvées dans les pages de *Mein Kampf* n'étaient pas si différentes de celles exprimées par les pères fondateurs du sionisme et ses dirigeants subséquents. La coopération de ces deux mouvements idéologiques n'était donc pas tellement surprenante.

Cependant, les vérités dérangeantes restent dérangeantes. Mortimer avait passé dix-neuf ans au *Times of London*, les dernières douze années en tant que spécialiste étranger et rédacteur en chef sur les affaires du Moyen-Orient. Mais un an après avoir écrit cet article comportant ces citations controversées, [sa carrière dans ce journal a pris fin](#), entraînant un vide inhabituel dans son CV, et ce développement peut ne pas être une pure coïncidence.

Le rôle d'Adolf Eichmann, dont le nom figure probablement aujourd'hui parmi les six nazis les plus célèbres de l'histoire – du fait de son kidnapping après-guerre en 1960 par des agents israéliens suivi de son procès public et de son exécution en tant que criminel de guerre – fut également assez ironique. En l'occurrence, Eichmann avait été une figure nazie centrale dans l'alliance sioniste, étudiant même l'hébreu et devenant apparemment une sorte de philosémitisme au cours des années de sa collaboration étroite avec les principaux dirigeants sionistes.

Brenner était prisonnier de son idéologie et de ses croyances, acceptant sans conteste le récit historique dans lequel il avait été élevé. Il semblait ne rien trouver d'étrange au fait qu'Eichmann ait été un partenaire philosémite des sionistes juifs à la fin des années 1930 et se soit soudainement transformé en un assassin de masse des juifs européens au début des années 1940, commettant volontairement les crimes monstrueux pour lesquels les Israéliens l'ont ensuite mis à mort à juste titre.

Un tel bouleversement est certainement possible, mais je suis vraiment sceptique. Un observateur plus cynique pourrait considérer comme une très étrange coïncidence le fait que le premier éminent nazi pour la traque et l'exécution duquel les Israéliens ont déployé tant d'efforts ait été leur ancien allié et collaborateur politique le plus proche. Après la défaite de l'Allemagne, Eichmann avait fui en Argentine et y avait vécu tranquillement pendant plusieurs années, jusqu'à ce que son nom refasse surface dans une controverse du milieu des années 1950 entourant l'un de ses principaux partenaires sionistes, un haut fonctionnaire respecté d'Israël qui fut alors dénoncé comme un collaborateur des nazis ; il a finalement été jugé innocent après un procès célèbre, mais fut plus tard assassiné par d'anciens membres de la faction de Shamir.

À la suite de cette controverse en Israël, Eichmann aurait donné une longue interview personnelle à un journaliste nazi hollandais, et bien qu'elle n'ait pas été publiée à l'époque, le fait qu'elle se soit tenue a pu circuler et parvenir à certaines oreilles concernées. Le nouvel État d'Israël n'avait que quelques années à l'époque et était très fragile politiquement et économiquement, dépendant désespérément de la bonne volonté et du soutien des États-Unis et de donateurs juifs du monde entier. Leur ancienne alliance nazie, tout à fait remarquable, était un secret profondément enfoui, dont la diffusion publique aurait pu avoir des conséquences absolument désastreuses.

Selon la version de l'interview publiée plus tard en deux parties dans *Life Magazine*, les déclarations d'Eichmann ne semblaient pas avoir trait au sujet mortel du partenariat nazi-sioniste des années

1930. Mais les dirigeants israéliens ont sûrement dû être terrifiés à l'idée de ne pas être aussi chanceux la prochaine fois. Nous pouvons donc supposer que l'élimination d'Eichmann est devenue une priorité nationale et qu'il a été retrouvé et capturé en 1960. Des moyens sévères ont probablement été utilisés pour le persuader de ne révéler aucun de ces dangereux secrets d'avant-guerre lors de son procès à Jérusalem, et on peut se demander si la raison pour laquelle il a été fameusement maintenu dans une cabine de verre était de pouvoir couper rapidement le son s'il commençait à dévier du script convenu. Toute cette analyse est totalement spéculative, mais le rôle d'Eichmann en tant que figure centrale dans le partenariat nazi-sioniste des années 1930 est un fait historique indéniable.

Comme on peut l'imaginer, l'industrie de l'édition américaine, largement pro-israélienne, n'était guère désireuse de servir de canal public aux révélations choquantes de Brenner quant à l'étroit partenariat économique nazi-sioniste, et il mentionne que son agent littéraire avait été systématiquement rejeté par chaque maison d'édition qu'il avait approchée, sur la base d'une grande variété de prétextes. Cependant, il parvint finalement à localiser un éditeur extrêmement obscur en Grande-Bretagne qui était prêt à accepter le projet, et son livre fut publié en 1983, ne recevant initialement comme critiques qu'une ou deux dénonciations sévères et superficielles, bien que l'*Izvestia* soviétique se soit intéressée à son projet avant de découvrir qu'il était un trotskiste abhorré.

Sa notoriété est survenue lorsque Shamir est soudainement devenu le Premier ministre d'Israël, et que Brenner a fourni les preuves de ses anciens liens avec les nazis à la presse palestinienne de langue anglaise, qui les a largement publiés. Plusieurs marxistes britanniques, dont le tristement célèbre « *Red Ken* » Livingstone de Londres, lui ont organisé une tournée de conférences, et lorsqu'un groupe de militants sionistes de droite a attaqué l'un des événements et causé des blessures, l'histoire de la rixe a attiré l'attention des journaux grand public. Peu après, la discussion des découvertes étonnantes de Brenner parut dans le *Times of London*

et parvint aux médias internationaux. Vraisemblablement, l'article du *New York Times* qui avait attiré mon attention à l'origine parut au cours de cette période.

Les professionnels des relations publiques sont très compétents pour minimiser l'impact des révélations préjudiciables, et les organisations pro-israéliennes ne manquent pas de telles personnes. Juste avant la publication de son livre remarquable en 1983, Brenner a soudain découvert qu'un jeune auteur pro-sioniste, Edwin Black, travaillait avec acharnement sur un projet similaire, apparemment soutenu par des ressources financières suffisantes pour employer une armée de cinquante chercheurs afin de lui permettre de terminer son projet en un temps record.

Étant donné que le sujet embarrassant du partenariat nazi-sioniste avait été tenu à l'écart du public pendant près de cinq décennies, ce timing semble certainement plus qu'une simple coïncidence. On peut supposer que les nombreux efforts infructueux de Brenner pour trouver un éditeur grand public en 1982 ont été connus, de même que son succès final à trouver un éditeur marginal en Grande-Bretagne. N'ayant pas réussi à empêcher la publication d'un document aussi explosif, des groupes pro-israéliens ont discrètement décidé que leur meilleure option était maintenant d'essayer de s'emparer eux-mêmes du sujet, permettant la divulgation des parties de l'histoire qui ne pouvaient plus être dissimulées, mais excluant les éléments plus dangereux, tout en présentant cette histoire sordide sous le meilleur jour possible. Le livre de Black, *The Transfer Agreement*, a peut-être paru un an plus tard que celui de Brenner, mais il a clairement été soutenu par une publicité et des ressources beaucoup plus importantes. Il a été publié par Macmillan, un éditeur de premier plan, était presque deux fois plus long que le court ouvrage de Brenner, et a été fortement soutenu par des personnalités de premier plan du firmament du militantisme juif, dont le Centre Simon Weisenthal, le Mémorial israélien de l'Holocauste et les Archives juives américaines. En conséquence, il a reçu des critiques longues, pas forcément favorables, dans des publica-

tions influentes telles que *The New Republic* et *Commentary*. En toute justice, je devrais mentionner que dans l'avant-propos de son livre, Black affirme que ses efforts de recherche ont été totalement découragés par presque toutes les personnes qu'il a approchées, et que par conséquent, il avait travaillé sur le projet seul et intensément depuis de nombreuses années. Cela impliquerait que la sortie quasi simultanée des deux livres soit uniquement due au hasard. Mais une telle image ne concorde guère avec les témoignages élogieux de tant de dirigeants juifs éminents, et personnellement, je trouve que l'affirmation de Brenner selon laquelle Black fut assisté de cinquante chercheurs est beaucoup plus convaincante.

Puisque Black et Brenner décrivaient tous deux la même réalité fondamentale et s'appuyaient sur beaucoup de documents identiques, à bien des égards, les histoires qu'ils racontent sont généralement similaires. Mais Black exclut soigneusement toute mention d'offres de coopération militaire sioniste avec les nazis, sans parler des tentatives répétées de la faction sioniste de Shamir pour rejoindre officiellement les puissances de l'Axe après le déclenchement de la guerre, ainsi que de nombreux autres détails particulièrement embarrassants.

En considérant que le livre de Black a été publié pour les raisons que j'ai suggérées, je pense que la stratégie des groupes pro-Israéliens a largement réussi, sa version de l'histoire semblant avoir rapidement supplanté celle de Brenner, sauf peut-être dans les milieux fortement gauchistes ou antisionistes. En tapant chaque combinaison du titre et de l'auteur sur Google, le livre de Black obtient huit fois plus de résultats, et ses ventes et critiques sur Amazon sont également à peu près huit fois supérieures. Plus particulièrement, à la date de publication de cet article, ni l'article de Wikipédia sur [L'accord de transfert](#) ni celui sur [L'accord Ha'avara](#) ne comportent la moindre référence aux recherches de Brenner, bien que son livre ait été publié le premier, soit beaucoup plus large et qu'il ait été le seul à fournir des preuves documentaires. En guise d'exemple personnel de la situation actuelle, j'ignorais complètement l'histoire

de la *Ha'avara* jusqu'à il y a quelques années, quand j'ai trouvé des commentaires sur certains sites internet mentionnant le livre de Black, ce qui m'a amené à l'acheter et à le lire. Mais même alors, le volume beaucoup plus vaste et explosif de Brenner m'est resté totalement inconnu, jusqu'à tout récemment.

Une fois que la Seconde Guerre mondiale a commencé, ce partenariat nazi-sioniste s'est rapidement évanoui pour des raisons évidentes. L'Allemagne était maintenant en guerre avec l'Empire britannique, et les transferts financiers vers la Palestine sous contrôle britannique n'étaient plus possibles. En outre, les Palestiniens arabes étaient devenus très hostiles aux immigrants juifs, craignant légitimement de se voir expulsés et remplacés, et une fois que les Allemands ont été forcés de choisir entre maintenir leur relation avec un mouvement sioniste relativement marginal ou gagner la sympathie politique d'une vaste mer d'Arabes et de musulmans du Moyen-Orient, leur décision fut naturelle. Les sionistes faisaient face à un choix similaire, et en particulier une fois que la propagande de guerre commença à noircir les gouvernements allemand et italien, leur long partenariat précédent n'était pas quelque chose qu'ils souhaitaient que le public connaisse.

Cependant, exactement à ce même moment, une connexion quelque peu différente et également oubliée depuis longtemps entre les Juifs et l'Allemagne nazie est soudainement apparue.

Comme la plupart des gens partout dans le monde, l'Allemand moyen, qu'il soit juif ou Gentil, n'était probablement pas très politisé, et même si le sionisme occupait depuis des années une place privilégiée dans la société allemande, le nombre de Juifs allemands ordinaires qui y ont accordé beaucoup d'attention n'est pas entièrement clair. Les dizaines de milliers de personnes qui ont émigré en Palestine pendant cette période étaient probablement motivées autant par les pressions économiques que par l'engagement idéologique. Mais la guerre a changé les choses de plusieurs autres manières.

C'était encore plus vrai pour le gouvernement allemand. Le

déclenchement d'une guerre mondiale contre une coalition puissante des empires britannique et français, renforcée par la suite par la Russie soviétique et les États-Unis, imposait le genre de pressions énormes qui pouvaient souvent surmonter les scrupules idéologiques. Il y a quelques années, j'ai découvert un livre fascinant de Bryan Mark Rigg publié en 2002, *Les soldats juifs d'Hitler*, une étude universitaire rigoureuse sur ce que le titre suggère. La qualité de cette analyse historique controversée est illustrée par les commentaires élogieux de nombreux experts universitaires en quatrième de couverture, et un traitement extrêmement favorable par un éminent spécialiste de l'*American Historical Review*.

De toute évidence, l'idéologie nazie était essentiellement centrée sur la race et considérait la pureté raciale comme un facteur crucial de la cohésion nationale. Les individus possédant une ascendance non allemande substantielle étaient considérés avec beaucoup de suspicion, et cette préoccupation était grandement amplifiée si ce métissage était juif. Mais dans une lutte militaire contre une coalition adverse possédant de nombreuses fois la population et les ressources industrielles de l'Allemagne, de tels facteurs idéologiques pouvaient être surmontés par des considérations pratiques, et Rigg soutient de manière convaincante que quelque 150 000 demi-juifs ou quarts-juifs ont servi dans les forces armées du Troisième Reich, un pourcentage probablement pas très différent de leur proportion dans la population générale en âge de servir dans l'armée.

La population juive allemande, intégrée et assimilée depuis longtemps, a toujours été disproportionnellement urbaine, riche et bien éduquée. En conséquence, il n'est pas étonnant qu'une grande partie de ces soldats partiellement juifs qui ont servi Hitler aient été des officiers de combat plutôt que des simples conscrits, et ils comprenaient au moins 15 généraux et amiraux à moitié juifs, et une autre douzaine de quart-juifs occupant les mêmes hauts rangs. L'exemple le plus notable est celui du maréchal Erhard Milch, puissant commandant en second d'Hermann Goering, qui a joué un rôle opérationnel si important dans la création de la Luftwaffe. Il est certain

que Milch avait un père juif et, selon certaines affirmations beaucoup moins fondées, peut-être même une mère juive, alors que sa sœur était mariée à un général SS.

Certes, l'élite raciale des SS avait généralement des normes d'ascendance beaucoup plus strictes, et même une trace de filiation non aryenne était normalement considérée comme éliminatoire. Mais même dans ce cas, la situation était parfois complexe, étant donné qu'il existait de nombreuses rumeurs selon lesquelles Reinhard Heydrich, le numéro deux de cette organisation très puissante, avait en fait des origines juives considérables. Rigg enquête sur cette affirmation sans en arriver à des conclusions claires, bien qu'il semble croire que les preuves indirectes impliquées pourraient avoir été utilisées par d'autres personnalités nazies comme moyen de pression ou de chantage sur Heydrich, qui était l'un des plus influents et importants personnages du Troisième Reich.

Autre ironie du sort, la plupart de ces personnes avaient leur ascendance juive par l'intermédiaire de leur père et non de leur mère. Donc bien que n'étant pas juifs selon la loi rabbinique, leurs noms de famille reflétaient souvent en partie leurs origines sémitiques, bien que dans de nombreux cas, les autorités nazies se soient efforcées de fermer les yeux sur cette situation outrageusement flagrante. En guise d'exemple extrême cité par un critique académique du livre, un demi-juif portant le nom distinctement non-aryen de Werner Goldberg a effectivement eu sa photo en évidence dans un journal de propagande nazie de 1939, avec la légende le décrivant comme « *Le soldat allemand idéal !* »

L'auteur a mené plus de 400 entretiens individuels avec des semi-juifs et des membres de leur famille encore en vie. Ceux-ci ont brossé un tableau très contrasté des difficultés rencontrées sous le régime nazi, qui varient énormément en fonction des circonstances et de la personnalité de leur supérieurs. Une cause importante de plainte était qu'en raison de leur statut, les semi-juifs se voyaient souvent refuser les honneurs militaires ou les promotions qu'ils avaient légitimement gagnés. Toutefois, dans des conditions

particulièrement favorables, ils pouvaient également être reclassés juridiquement dans la catégorie « *de sang allemand* », ce qui éliminait officiellement toute atteinte à leur statut.

Même la politique officielle semble avoir été assez contradictoire et vacillante. Par exemple, lorsque les humiliations civiles parfois infligées à des membres entièrement juifs de la famille de demi-juifs servant dans l'armée ont été portées à l'attention de Hitler, il a estimé que cette situation était intolérable, déclarant que soit ces parents devaient être totalement protégés face à de telles humiliations, soit tous les demi-juifs devaient être renvoyés de l'armée, et finalement, en avril 1940, il a publié un décret exigeant l'application de la deuxième option. Cependant, cet ordre a été largement ignoré par de nombreux commandants, ou mis en œuvre par un système de déclaration sur l'honneur qui équivalait presque à un « *Ne posez aucune question, ne donnez aucune réponse* », si bien qu'une fraction considérable de demi-juifs purent rester dans l'armée s'ils le souhaitaient. Puis en juillet 1941, Hitler a fait marche arrière, promulguant un nouveau décret autorisant les demi-juifs « *méritants* » qui avaient été exclus à retourner dans l'armée en tant qu'officiers, tout en annonçant qu'après la guerre, tous les quart-juifs seraient reclassés en tant que citoyens aryens « *De sang allemand* ».

Il a été rapporté qu'après que des questions ont été soulevées sur l'ascendance juive de certains de ses subordonnés, Goering aurait répondu avec colère : « *C'est moi qui décide qui est juif !* » Cette attitude semble capturer raisonnablement une partie de la complexité et de la nature subjective de la situation sociale d'alors.

Il est intéressant de noter que beaucoup de semi-juifs interrogés par Rigg ont rappelé qu'avant l'arrivée au pouvoir de Hitler, les mariages mixtes de leurs parents avaient souvent suscité une hostilité beaucoup plus grande de la part des juifs que des Gentils, suggérant que même en Allemagne où ils étaient très assimilés, la tendance juive traditionnelle à l'exclusivité ethnique était demeurée un facteur puissant.

Bien que les semi-juifs dans le service militaire allemand aient

certainement été soumis à diverses formes de mauvais traitements et de discrimination, nous devrions peut-être comparer cette situation à la situation analogue dans notre propre armée durant ces mêmes années au sujet des minorités américaines noires ou japonaises. À cette époque, les mariages interracialisés étaient légalement interdits dans une grande partie des États-Unis, de sorte que la population métisse de ces groupes était presque inexistante ou d'origine très différente. Mais lorsque les Américains d'origine japonaise furent autorisés à quitter leurs camps de concentration de guerre et à s'enrôler dans l'armée, ils furent exclusivement confinés à des unités entièrement japonaises, dont les officiers étaient généralement blancs. Pendant ce temps, les Noirs étaient presque entièrement exclus du service de combat, même s'ils pouvaient parfois avoir des rôles de soutien strictement réservés aux Noirs. L'idée qu'un Américain ayant une trace notable d'ascendance africaine, japonaise ou même chinoise puisse servir comme général ou même officier dans l'armée américaine et exercer ainsi une autorité de commandement sur les troupes américaines blanches aurait été presque impensable. Le contraste avec la pratique dans la propre armée d'Hitler est très différent de ce que les Américains pourraient naïvement supposer.

Ce paradoxe est loin d'être aussi surprenant qu'on pourrait le supposer. Les divisions non économiques dans les sociétés européennes avaient presque toujours suivi des lignes de démarcation religieuses, linguistiques et culturelles plutôt que tenant à l'ascendance raciale, et la tradition sociale de plus d'un millénaire ne pouvait être facilement balayée par une demi-douzaine d'années d'idéologie national-socialiste. Au cours de ces premiers siècles, un juif sincèrement baptisé, que ce soit en Allemagne ou ailleurs, était généralement considéré comme aussi chrétien qu'un autre. Par exemple, Tomás de Torquemada, la figure la plus effrayante de la redoutable Inquisition espagnole, est issu d'une famille de juifs convertis.

Même des différences raciales plus importantes n'étaient guère considérées comme d'une importance cruciale. Certains des plus

grands héros de cultures nationales particulières, comme le Russe Alexandre Pouchkine et le Français Alexandre Dumas, avaient une ascendance africaine noire importante, ce qui n'était certainement pas considéré comme une caractéristique éliminatoire.

En revanche, la société américaine, depuis sa création, a toujours été nettement divisée par la race, d'autres différences constituant généralement des obstacles beaucoup moins importants aux mariages mixtes et au mélange. J'ai lu des affirmations très répandues selon lesquelles, lorsque le Troisième Reich a élaboré ses lois de Nuremberg de 1935 restreignant le mariage et les autres arrangements sociaux entre aryens, non-aryens et semi-aryens, ses experts auraient puisé dans la longue expérience juridique américaine, ce qui semble tout à fait plausible. En vertu de cette nouvelle loi nazie, les mariages mixtes préexistants bénéficiaient d'une certaine protection juridique, mais dorénavant, les juifs et les demi-juifs ne pouvaient se marier qu'entre eux, tandis que les quart-juifs ne pouvaient épouser que des aryens normaux. L'intention évidente était d'absorber ce dernier groupe dans la société allemande dominante, tout en isolant la population plus fortement juive.

Ironie du sort, Israël est aujourd'hui l'un des rares pays à avoir un type similaire de critères strictement raciaux pour le statut de citoyen et d'autres privilèges, [la politique d'immigration exclusivement juive étant désormais souvent déterminée par des tests ADN](#), et les mariages entre juifs et non-juifs légalement interdits. Il y a quelques années, les médias du monde entier ont rapporté [l'histoire remarquable](#) d'un Arabe palestinien condamné à une peine de prison pour viol parce qu'il avait eu des relations sexuelles consenties avec une femme juive en se faisant passer pour un Juif.

Puisque le judaïsme orthodoxe est strictement matrilineaire et contrôle la loi israélienne, même les Juifs d'autres branches peuvent éprouver des difficultés inattendues en raison de conflits entre leur identité ethnique personnelle et leur statut juridique officiel. La grande majorité des familles juives les plus riches et les plus influentes du monde ne suivent pas les traditions religieuses ortho-

doxes et, au fil des générations, elles ont souvent épousé des femmes païennes. Cependant, même si ces dernières se sont converties au judaïsme, leurs conversions sont considérées comme invalides par le rabbinat orthodoxe et aucun de leurs descendants ne sont considérés comme Juifs. Donc si certains membres de ces familles développent plus tard un engagement profond envers leur héritage juif et immigreront en Israël, ils sont parfois scandalisés de découvrir qu'ils sont officiellement classés comme « *goyim* » en vertu de la loi orthodoxe et que la loi leur interdit d'épouser des Juifs. Ces controverses politiques majeures éclatent périodiquement et [atteignent parfois les médias internationaux](#).

Il me semble évident que tout fonctionnaire américain qui proposerait des tests d'ADN raciaux pour décider de l'admission ou de l'exclusion d'immigrants potentiels aurait beaucoup de mal à rester en poste, et les activistes juifs d'organisations comme l'Anti-Defamation League (ADL) seraient probablement les premiers à le dénoncer. Et il en irait de même pour tout procureur ou juge qui enverrait des non-Blancs en prison pour le crime de « *s'être fait passer* » pour un Blanc et d'être parvenu à séduire des femmes de ce groupe. Un destin similaire frapperait les partisans de telles politiques en Grande-Bretagne, en France ou dans la plupart des autres pays occidentaux, avec les organisations locales de type ADL jouant certainement un rôle important dans les campagnes de dénonciation de ces politiques racistes. Pourtant, en ce qui concerne Israël, l'existence de telles lois ne fait qu'engendrer un petit embarras temporaire lorsqu'elles sont couvertes par les médias internationaux, et elles restent invariablement en place après la disparition de l'agitation et son oubli. Ce genre de problèmes est considéré comme étant aussi négligeable que l'étaient les relations nazies du Premier ministre israélien pendant la majeure partie des années 1980.

Mais peut-être que la solution à cette différence déconcertante dans la réaction du public réside dans une vieille blague. Un homme de gauche plein d'esprit a un jour affirmé que la raison pour laquelle l'Amérique n'avait jamais connu de coup d'État militaire est que

c'est le seul pays au monde qui n'a pas d'ambassade américaine pour l'organiser. Et contrairement aux États-Unis, à la Grande-Bretagne, à la France et à de nombreux autres pays majoritairement blancs, Israël n'a pas d'organisation militante juive nationale qui remplisse le rôle puissant de l'ADL.

Au cours des dernières années, de nombreux observateurs extérieurs ont noté une situation politique apparemment tout aussi étrange en Ukraine. Ce pays infortuné possède de puissants groupes militants, dont les symboles publics, l'idéologie déclarée et l'ascendance politique les identifient clairement comme des néo-nazis. Pourtant, ces **éléments néo-nazis violents sont tous financés et contrôlés** par un **oligarque juif** qui possède la double citoyenneté israélienne. En outre, cette alliance particulière avait été médiatisée et bénie par certaines des américaines telles que Victoria Nuland, qui ont utilisé leur influence médiatique avec succès pour maintenir ces faits explosifs méconnus du public américain.

À première vue, **une relation étroite entre des juifs israéliens et des néo-nazis européens** semble une mésalliance aussi grotesque et bizarre qu'on peut l'imaginer, mais après avoir récemment lu le fascinant ouvrage de Brenner, mon point de vue a rapidement changé. En effet, la principale différence entre l'époque et l'heure actuelle est que dans les années 1930, les factions sionistes représentaient le partenaire minoritaire très insignifiant d'un puissant Troisième Reich, alors qu'aujourd'hui, ce sont les nazis qui occupent le rôle de fervents suppliants de la puissance formidable du sionisme international, qui domine tant le système politique américain et, à travers lui, une grande partie du monde.

Chapitre 6

L'assassinat de JFK - Que s'est-il passé ?

Ce chapitre constitue une retranscription des articles [l'assassinat de JFK - que s'est-il passé?](#) et [l'assassinat de JFK - 2ème partie](#)

« Ron Unz explique les assassinats de John et Robert Kennedy. Si l'un d'entre vous croit encore à la théorie du tireur isolé, institutionnalisée par le rapport de la Commission Warren, il doit lire Ron Unz. J'attends impatiemment qu'il s'occupe du rapport de la commission sur le 9/11 »

Paul Craig Roberts

Première partie

Par Ron Unz – Le 18 juin 2018 – Sources [L'assassinat de JFK - que s'est-il passé?](#) et [Qui en fut l'auteur?](#) Il y a une dizaine d'années, j'avais un abonnement Netflix et j'étais étonné qu'Internet



FIGURE 6.1 – Un timbre à l'effigie de JFK

fournisse maintenant un accès immédiat à tant de milliers de films sur mon propre écran d'ordinateur. Mais après une semaine ou deux d'utilisation intensive et la création d'une longue liste de films que j'ai toujours voulu voir, ma charge de travail a pris le dessus, et j'ai abandonné le système.

À l'époque, presque tous les contenus Netflix étaient sous licence des grands studios et, en fonction des négociations contractuelles, ils disparaissaient chaque année. Lorsque j'ai consulté mon compte en décembre, j'ai remarqué que quelques films sur ma liste de sélection ne seraient plus disponibles le 1^{er} janvier. L'un d'entre eux était le fameux film *JFK* de Oliver Stone, sorti en 1991, qui avait

provoqué beaucoup de remous à l'époque. En pensant maintenant ou jamais, j'ai visionné le film, et j'ai passé trois heures ce soir là à regarder l'Oscar de 1992.

La plupart des intrigues me semblaient bizarres autant qu'étranges, le meurtre du président à Dallas étant supposé être organisé par une cabale d'homosexuels militants anticomunistes, liés, en quelque sorte, à la fois à la CIA et à la mafia, mais basés à la Nouvelle-Orléans. Kevin Costner a joué le rôle d'un procureur de district en croisade appelé Jim Garrison – vraisemblablement fictif – dont l'enquête a largement ouvert la conspiration d'assassinat avant que les tentacules subtiles de l'État profond ne réussissent finalement à étouffer ses poursuites. Du moins c'est ce dont je me souviens vaguement après avoir vu le film. Avec tant d'éléments invraisemblables, le film a confirmé ma croyance dans l'imagination débridée des scénaristes de Hollywood et a également démontré pourquoi toute personne de bon sens n'a jamais pris au sérieux ces ridicules « *théories du complot de JFK*. »



En dépit de ses issues dramatiques, les circonstances réelles de la mort du président John F. Kennedy ont semblé un îlot de santé mentale en comparaison du reste. Lee Harvey Oswald, un jeune marin mécontent, avait fait défection en 1959 en allant se réfugier en URSS, et avait trouvé la vie derrière le rideau de fer tout aussi insatisfaisante. Il est retourné en Amérique quelques années plus tard. Ayant encore des sympathies marxistes confuses, il s'était joint aux protestations publiques soutenant le régime cubain de Fidel Castro et, se tournant progressivement vers la violence, il acheta un fusil par correspondance. Au cours de la visite présidentielle, il avait tiré trois coups de feu depuis le *Dallas School Book*

Depository, tuant JFK, et fut rapidement appréhendé par la police locale. Rapidement, lui aussi mourait, abattu par un partisan de Kennedy indigné nommé Jack Ruby. Tous ces tristes faits ont été confirmés plus tard par la Commission Warren à Washington DC, présidée par le juge en chef des États-Unis avec certaines des figures publiques les plus respectées de l'Amérique, et leur rapport volumineux occupait près de neuf cent pages.

Pourtant, bien que le film semble avoir accumulé une énorme quantité de folie incohérente à l'origine de cette histoire fondamentale – pourquoi un complot d'assassinat à Dallas aurait-il été organisé à New-Orleans, distante de 500 kilomètres ? Un détail particulier me troublait. Garrison – le procureur chargé de l'affaire – est accusé d'avoir dénoncé la « *théorie du tireur isolé* » qui prétendait qu'une seule balle était responsable de sept blessures distinctes chez le président Kennedy et le gouverneur du Texas, John Connolly, assis à côté de lui dans la limousine. Maintenant, inventer des assassins homosexuels de la CIA, semble être un classique à Hollywood, mais j'ai trouvé improbable que quelqu'un puisse jamais insérer un détail fictif aussi invraisemblable que la trajectoire de cette balle. Environ une semaine plus tard, le souvenir m'est revenu et j'ai fait quelques recherches, découvrant à mon grand étonnement que l'affirmation de sept blessures d'une seule balle était totalement factuelle et constituait en fait un élément absolument essentiel du cadre d'explication orthodoxe « *à un seul tireur* » étant donné que Oswald avait tiré au plus trois coups. Donc c'était ce que l'on appelait le « *Magic Bullet*. » J'ai parfois vu des conspirations à la noix, délirantes et emphatiques, mais pour la première fois de ma vie, j'ai commencé à me demander si, peut-être, je dis bien peut-être, il y avait une sorte de conspiration derrière l'assassinat le plus célèbre de l'histoire du monde moderne.

Tous les conspirateurs étaient sûrement morts de vieillesse depuis de nombreuses années ou même des décennies et j'étais complètement préoccupé par mon propre travail, alors enquêter sur les circonstances étranges de la mort de JFK n'était pas une haute

priorité personnelle. Mais les soupçons sont restés dans mon esprit alors que je lisais avec diligence mon *New York Times* et mon *Wall Street Journal* chaque matin, tout en parcourant périodiquement des sites moins réputés pendant l'après-midi et le soir. Et par conséquent, je commençais maintenant à remarquer des petits objets enterrés ici et là que j'aurais ignorés auparavant ou immédiatement rejetés, et ceux-ci ont renforcé ma curiosité naissante.

Entre autres choses, des références occasionnelles m'ont rappelé que j'avais déjà vu mes journaux discuter de quelques livres sur JFK récemment publiés en termes plutôt respectueux, ce qui m'avait surpris un peu à l'époque. L'un d'entre eux, toujours controversé, était *JFK and the unspeakable* publié en 2008 par James W. Douglass, dont le nom ne signifiait rien pour moi. Et l'autre livre dont l'auteur David Talbot – pour lequel je n'avais pas réalisé à l'origine qu'il traficotait dans des complots d'assassinats – était intitulé *Brothers : The Hidden History of the Kennedy Years, 2007*, centré sur la relation entre John F. Kennedy et son frère cadet Robert. Le nom de Talbot m'était aussi un peu familier en tant que fondateur de *Salon.com* et journaliste bien connu quoique de tendance libérale.

Aucun d'entre nous n'a d'expertise dans tous les domaines, donc les gens sensés doivent régulièrement déléguer leur jugement à des tiers crédibles, en se fiant à d'autres pour distinguer le sens du non-sens. Comme ma connaissance de l'assassinat de JFK était nulle, j'ai décidé que ces deux livres récents, attirant la couverture des journaux, pourraient être un bon point de départ. Alors, peut-être quelques années après avoir regardé ce film d'Oliver Stone, j'ai ménagé une place dans mon emploi du temps, et passé quelques jours à lire attentivement les mille pages combinées des deux livres.

J'ai été stupéfait de ce que j'ai immédiatement découvert. Non seulement la preuve d'une « *conspiration* » était absolument accablante, mais alors que j'avais toujours supposé que seuls les dingues doutaient de l'histoire officielle, je découvrais plutôt une longue liste des personnes les plus puissantes au sommet du gouvernement amé-

ricain, et les mieux placées pour connaître les faits, qui étaient intimement convaincues d'une telle *conspiration* et, en général, depuis le début de l'affaire.

Le livre de Talbot m'a particulièrement impressionné, étant basé sur plus de cent cinquante interviews personnelles et publié par *The Free Press*, un éditeur très réputé. Bien qu'il ait appliqué un lustre hagiographique considérable aux Kennedy, son récit a été écrit de manière convaincante, avec de nombreuses scènes captivantes. Mais, bien qu'un tel emballage ait sûrement contribué à expliquer certains des traitements favorables de la critique et la réussite d'un best-seller national dans un domaine longuement défriché, pour moi l'emballage était beaucoup moins important que le produit lui-même.

Dans la mesure où les notions de conspiration sur JFK m'avaient déjà traversé l'esprit, j'avais considéré l'argument du silence (de son frère Robert) comme absolument concluant. En effet, s'il y avait eu le moindre doute sur la conclusion du « *tireur isolé* » entérinée par la Commission Warren, le procureur général Robert Kennedy aurait ouvert une enquête complète pour venger son frère assassiné.

Mais comme le démontre si bien Talbot, la réalité politique de la situation était entièrement différente. Robert Kennedy a peut-être commencé, après cette matinée fatale, à être considéré comme le deuxième homme le plus puissant du pays, mais après que son frère est mort et que son amer ennemi personnel, Lyndon Johnson, a été assermenté comme nouveau président, son autorité gouvernementale a presque immédiatement disparu. Le directeur de longue date du FBI, J. Edgar Hoover, qui avait été son subordonné hostile et qui devait probablement être révoqué pour le deuxième mandat de JFK, est immédiatement devenu méprisant et sourd à ses demandes. Ayant perdu tout contrôle sur les leviers du pouvoir, Robert Kennedy n'avait aucune possibilité de mener une enquête sérieuse.

Selon de nombreux entretiens personnels, il avait presque immédiatement conclu que son frère avait été frappé par un groupe

organisé, y compris, très probablement, des éléments provenant du gouvernement américain lui-même, mais il ne pouvait rien faire à propos de la situation. Comme il le confiait régulièrement à des proches, son espoir à l'âge de 38 ans était de parvenir à la Maison Blanche lui-même à une date ultérieure, et une fois le pouvoir en main, découvrir les assassins de son frère et les traduire en justice. Mais jusque là, il ne pouvait rien faire, et toutes les accusations non fondées qu'il aurait faites seraient totalement désastreuses pour l'unité nationale et pour sa crédibilité personnelle. Ainsi, pendant des années, il fut contraint de hocher la tête et d'acquiescer publiquement à l'histoire officielle de l'assassinat inexplicable de son frère aux mains d'un cinglé isolé, un conte de fées publiquement approuvé par presque tout l'*establishment* politique, et cette situation le minait profondément. De plus, son acceptation apparente de cette histoire a souvent été interprétée par d'autres, notamment dans les médias, comme son soutien sans réserve à l'histoire officielle.

Bien que la découverte de la véritable opinion de Robert Kennedy ait été une révélation cruciale dans le livre de Talbot, il y en avait beaucoup d'autres. Au moins trois coups provenaient apparemment du fusil d'Oswald, mais Roy Kellerman, l'agent des services secrets dans le siège passager de la limousine de JFK, était sûr qu'il y en avait eu plus, et à la fin de sa vie croyait toujours qu'il y avait eu d'autres tireurs. Le gouverneur Connolly, assis à côté de JFK et grièvement blessé dans l'attaque, avait exactement la même opinion. Le directeur de la CIA, John McCone, était également convaincu qu'il y avait eu plusieurs tireurs. Dans les pages du livre de Talbot, j'ai appris que des douzaines de personnalités éminentes et bien informées exprimaient en privé un scepticisme extrême à l'égard de la « *théorie du tireur isolé* » de la Commission Warren, bien que de tels doutes aient rarement été exprimés en public ou sur les ondes.

Pour un nombre de raisons complexes, les principaux organes médiatiques nationaux – les hauts dirigeants de notre « *Pravda*

américaine » – approuvèrent presque immédiatement la « *théorie du tireur isolé* » et, à quelques exceptions près, maintinrent cette position au cours du prochain demi-siècle. Avec quelques critiques éminents désireux de contester publiquement cette idée et avec une forte tendance des médias à ignorer ou à minimiser ces exceptions, des observateurs occasionnels comme moi-même avaient généralement reçu une vision très déformée de la situation.

Si les deux premières douzaines de pages du livre de Talbot ont complètement renversé ma compréhension de l'assassinat de JFK, j'ai trouvé la partie finale presque aussi choquante. Avec la guerre du Vietnam comme fardeau politique sur les épaules, le président Johnson décida de ne pas se représenter en 1968, ouvrant la porte à une entrée de dernière minute de Robert Kennedy dans la course aux primaires du parti Démocrate où il a surmonté des obstacles considérables pour remporter quelques primaires importantes. Puis, le 4 juin 1968, il a gagné la primaire en Californie, État dans lequel *le vainqueur prend tout*, le plaçant sur un chemin royal vers la nomination et la présidence elle-même, moment où il serait enfin en mesure d'enquêter sur l'assassinat de son frère. Mais quelques minutes après son discours de victoire, il a été abattu et mortellement blessé, prétendument par un autre homme armé, cette fois un immigrant palestinien désorienté nommé Sirhan Sirhan, soi-disant indigné par les positions publiques pro-israéliennes de Kennedy, même si celles-ci n'étaient pas différentes de celles des autres candidats politiques en Amérique.

Tout cela m'était bien connu. Cependant, je ne savais pas que les traces de poudre brûlée prouveraient plus tard que la balle fatale avait été tirée directement derrière la tête de Kennedy à une distance de 8 centimètres, ou moins, alors que Sirhan (le tireur), se tenait à plusieurs pieds devant lui. En outre, des témoignages oculaires et des preuves acoustiques indiquant qu'au moins douze balles avaient été tirées, bien que le revolver de Sirhan ne puisse en contenir que huit, et une combinaison de ces facteurs a conduit le médecin légiste expérimenté de Los Angeles, le Dr Naguchi, qui

a conduit l'autopsie, à la conclusion, dans son mémoire de 1983, qu'il y avait probablement un deuxième tireur. Pendant ce temps, des témoins oculaires ont également rapporté avoir vu un garde de sécurité avec son arme au poing juste derrière Kennedy pendant l'attaque, et cette personne avait une profonde haine politique pour les Kennedy. Les enquêteurs de la police ne semblaient pas intéressés par ces éléments hautement suspects, dont aucun n'a été révélé pendant le procès. Avec la mort des deux frères Kennedy, aucun des membres survivants de la famille, ni la plupart de leurs alliés et fidèles ne désiraient enquêter sur les détails de ce dernier assassinat et, dans un certain nombre de cas, ils quittèrent rapidement le pays. La veuve de JFK, Jackie, a confié à ses amis qu'elle était terrifiée pour la vie de ses enfants, et a rapidement épousé Aristotle Onassis, un milliardaire grecque qu'elle croyait capable de les protéger.

Talbot consacre également un chapitre sur les efforts poursuivis à la fin des années 1960 par le procureur de New Orleans, Jim Garrison, qui ont nourri l'intrigue centrale du film *JFK*. J'ai été stupéfait de découvrir que le scénario était presque entièrement basé sur des événements de la vie réelle plutôt que sur des fantaisies hollywoodiennes. Cela c'est même étendu au casting bizarre des suspects de la conspiration d'assassinat, la plupart du temps des fanatiques anti-communistes haïssant Kennedy, ayant des liens avec la CIA et le crime organisé, dont certains étaient en effet des membres éminents du demi-monde gay de New Orleans. Parfois, la vie réelle est bien plus étrange que la fiction.

Dans l'ensemble, j'ai trouvé le récit de Talbot assez convaincant, au moins pour démontrer l'existence d'une conspiration substantielle derrière l'événement fatal.

D'autres ont certainement eu la même réaction, avec les pages augustes de la *Sunday Book Review* dans le *New York Times* endossant la réaction fortement favorable (à la thèse de la conspiration) de l'historien présidentiel Alan Brinkley. En tant que professeur d'histoire d'Allan Nevins et doyen de l'université de Co-

lumbia, Brinkley est un chercheur académique aussi reconnu que respectable et il a vu en Talbot « *le dernier des nombreux critiques intelligents qui ont entrepris de démolir la crédibilité chancelante de la Commission Warren, et d'attirer l'attention sur les preuves d'une vaste et terrible conspiration derrière l'assassinat de John Kennedy – et peut-être aussi sur le meurtre de Robert Kennedy.* » L'autre livre de Douglass, publié un an plus tard, couvre à peu près le même sujet et arrive en gros aux mêmes conclusions, avec un chevauchement substantiel, mais aussi avec des éléments supplémentaires importants tirés de l'énorme volume de matériel extrêmement suspect, mis à jour au cours des décennies, par des chercheurs diligents, sur JFK. Une fois de plus, le conflit de l'époque de la guerre froide, souvent acerbe, entre JFK et divers éléments beaucoup plus durs de son gouvernement au sujet de Cuba, de la Russie et du Vietnam est décrit comme l'explication probable de sa mort.

Résumant un demi-siècle de conspiration, les livres de Talbot et de Douglass fournissent ensemble une mine de preuves convaincantes que des éléments du crime organisé, des individus ayant des liens avec la CIA et des Cubains anti-Castro, ont probablement participé au complot d'assassinat. Oswald semble avoir travaillé avec divers groupes anticommunistes et avait également des liens significatifs avec les renseignements américains, alors que son prétendu marxisme n'était qu'un mince déguisement. En ce qui concerne l'assassinat lui-même, il était exactement le « *pigeon* » qu'il prétendait publiquement être, et très probablement, il n'a jamais tiré un seul coup de feu. En même temps, Jack Ruby avait une longue histoire de liens avec le crime organisé, et a sûrement tué Oswald pour le faire taire définitivement.

Beaucoup d'autres ont peut-être subi le même sort. Les conspirateurs assez audacieux pour frapper le président des États-Unis ne rechigneraient pas à utiliser des moyens létaux pour se protéger des conséquences de leur action, et au fil des ans, un nombre considérable de personnes associées à l'affaire ont, d'une manière

ou d'une autre, connu une mort prématurée.

Moins d'un an après l'assassinat, la maîtresse de JFK, Mary Meyer, l'ex-épouse du haut fonctionnaire de la CIA, Cord Meyer, a été retrouvée abattue dans une rue de Washington DC sans aucune tentative de vol ou de viol, et l'affaire n'a jamais été résolue. Immédiatement après, le chef du contre-espionnage de la CIA, James Jesus Angleton, a été surpris en train de pénétrer par effraction dans la maison de la victime à la recherche de son journal intime qu'il a, plus tard, déclaré avoir détruit.

Dorothy Kilgallen était une journaliste syndiquée et une personnalité de la télévision. Elle batailla pour avoir une entrevue exclusive avec Jack Ruby, se vantant plus tard auprès de ses amis qu'elle allait dévoiler l'affaire de l'assassinat de JFK dans son nouveau livre, produisant le plus grand scoop de sa carrière. Au lieu de cela, elle a été retrouvée morte dans sa maison de ville de l'Upper East Side, ayant apparemment succombé à une overdose d'alcool et de somnifères. Le texte de l'ébauche et les notes de son chapitre sur Jack Ruby avaient disparu.

Le suspect David Ferrie a été retrouvé mort à l'âge de 48 ans, peut-être par des causes naturelles, mais le procureur soupçonnait un acte criminel.

Au milieu des années 1970, le Commission spéciale de la Chambre des représentants sur les assassinats a tenu une série d'audiences très médiatisées, et deux des témoins appelés étaient des figures mafieuses de haut rang, Sam Giancana et Johnny Rosselli, largement soupçonnés d'avoir été liés à l'assassinat. Le premier a été abattu dans le sous-sol de sa maison une semaine avant son témoignage, et le corps du second a été retrouvé dans un baril flottant dans les eaux au large de Miami après avoir été assigné à comparaître pour un complément d'information.

Ce ne sont que quelques-unes des personnes les plus en vue ayant un lien avec l'assassinat de Dallas dont les vies ont été interrompues dans les années qui ont suivi, et bien que les décès aient pu être purement accidentels, la liste complète est plutôt longue.

Ayant lu quelques livres qui ont complètement renversé mes convictions établies au sujet de cet événement central de l'Amérique du vingtième siècle, je ne savais tout simplement plus quoi penser. Au fil des années, mes propres écrits m'avaient mis en relation amicale avec un individu bien connecté que je considérais comme un membre d'élite de l'establishment, et dont l'intelligence et le jugement avaient toujours semblé extrêmement solides. J'ai donc décidé de soulever le sujet avec précaution, et de voir s'il avait jamais douté de l'orthodoxie de la thèse du « *tireur isolé* ». À mon grand étonnement, il m'a expliqué qu'au début des années 1990, il était devenu absolument convaincu de la réalité d'une « *conspiration contre JFK* » et avait, au fil des années, dévoré tranquillement un grand nombre de livres dans ce domaine, mais n'avait jamais prononcé un mot en public de peur que sa crédibilité ne soit ruinée et que son efficacité politique ne soit détruite.

Un deuxième ami, un journaliste chevronné connu pour ses positions remarquablement courageuses sur certains sujets controversés, a fourni presque exactement la même réponse à mon enquête. Pendant des décennies, il avait été presque sûr à 100% que JFK était mort dans une conspiration, mais encore une fois n'avait jamais écrit un mot sur le sujet de peur que son influence ne s'effondre immédiatement.

Voyant cela, et même si ces deux individus n'étaient que vaguement représentatifs, j'ai commencé à me demander si une fraction considérable, peut-être même une majorité, de l'*establishment* respectable avait longtemps nourri des opinions personnelles au sujet de l'assassinat de JFK qui étaient absolument contraires au verdict apparemment uniforme présenté dans les médias. Mais avec toutes ces voix respectables qui gardaient le silence, je n'avais jamais soupçonné quoi que ce soit.

Quelques autres révélations de ces dernières années ont aussi bouleversé ma compréhension de la rédeux plus tard, je trouvais toujours très difficile de comprendre le concept, comme je l'ai décrit dans une autre note à mon ami bien renseigné :

À propos, je déteste continuer à le faire, mais chaque fois que je considère les implications de la question JFK, je suis de plus en plus étonné. Il est président des États-Unis, héritier de l'une des familles les plus riches et les plus puissantes d'Amérique, son frère est le magistrat le plus important du pays. Ben Bradlee, un de ses amis les plus proches, est l'éditeur activiste de l'un des médias les plus influents de la nation. En tant que premier président catholique américain, il est l'icône sacrée de plusieurs millions de familles irlandaises, italiennes et hispaniques. Son assassinat est considéré comme l'un des événements les plus choquants et dramatiques du XX^e siècle, inspirant des centaines de livres et des dizaines de milliers de nouvelles et d'articles, examinant tous les détails imaginables. L'argument du silence des grands médias m'a toujours semblé absolument concluant. Depuis l'enfance, il a toujours été évident pour moi que la presse grand public est complètement malhonnête sur certaines choses et depuis une douzaine d'années je suis devenu extrêmement méfiant à propos de toute une série d'autres problèmes. Mais si vous m'aviez demandé il y a quelques années si JFK avait été tué par une conspiration, j'aurais dit « eh bien, tout est possible, mais je suis sûr à 99% qu'il n'y a absolument aucune preuve substantielle dans cette direction, sinon la presse l'aurait titré des millions de fois ». Y avait-il vraiment une Première Guerre mondiale ? Eh bien, j'ai toujours supposé que oui, mais qui sait vraiment ? ...

Notre réalité est façonnée par les médias, mais ce que les médias présentent est souvent déterminé par des forces complexes plutôt que par les preuves factuelles qu'ils ont sous les yeux. Et les leçons de l'assassinat de JFK peuvent fournir quelques explications importantes de cette situation. Un président était mort, et peu après,

son supposé assassin isolé a subi le même destin, c'est une histoire claire avec une issue commode. Susciter des doutes ou se concentrer sur des preuves contraires pourrait ouvrir des portes qu'il est préférable de garder fermées, car elles risqueraient de compromettre peut-être l'unité nationale ou même provoquer une guerre nucléaire si la piste semblait mener à l'étranger. Le plus haut responsable de la magistrature du pays était le propre frère du président assassiné, et comme il semblait endosser pleinement cette histoire simple, quel journaliste ou éditeur responsable serait prêt à aller à l'encontre de ce récit ? Quel centre de pouvoir ou d'influence américain avait-il un intérêt important à s'opposer à ce récit officiel ?

Certainement, il y avait un scepticisme immédiat et total à l'étranger, avec peu de leaders étrangers croyant à l'histoire officielle, et des personnalités comme Nikita Khrouchtchev, Charles De Gaulle et Fidel Castro ont conclu qu'un complot politique était à l'origine de l'élimination de Kennedy. Les médias dominants en France et dans le reste de l'Europe occidentale étaient tout aussi sceptiques face à la « *théorie du tireur isolé* » et certaines des premières critiques les plus importantes de vernement américain ont été produites par Thomas Burnett, un écrivain expatrié américain, écrivant pour l'un des magazines hebdomadaires français les plus importants. Mais à l'époque précédant Internet, seul un petit groupe du public américain avait un accès régulier à ces publications étrangères, et leur impact sur l'opinion nationale était nul.

Peut-être qu'au lieu de nous demander pourquoi l'histoire du « *tireur isolé* » était acceptée, il faudrait plutôt se demander pourquoi elle n'a jamais été vigoureusement contestée, à une époque où le contrôle des médias était extrêmement centralisé dans les mains de *l'establishment*.

Assez bizarrement, la réponse réside peut-être dans la détermination d'un seul individu nommé Mark Lane, avocat à New York et activiste du Parti démocrate. Bien que les livres sur l'assassinat de JFK se soient finalement comptés en milliers et que les théories du complot aient ébranlé la vie publique américaine dans les années

1960 et 1970, sans son implication initiale, les choses auraient pu suivre une trajectoire radicalement différente.

Au départ, Lane était sceptique concernant le récit officiel, et moins d'un mois après l'assassinat, *The National Guardian*, un petit journal national de gauche, a publié sa critique en dix mille mots, soulignant les failles majeures de la « *théorie du tireur isolé* ». Bien que son article ait été rejeté par tous les autres périodiques nationaux, l'intérêt du public était énorme et, une fois le tirage initial épuisé, des milliers d'exemplaires supplémentaires ont été imprimés sous forme de brochure. Lane a même loué un théâtre à New York, et pendant plusieurs mois a donné des conférences publiques à des auditoires nombreux.

Après que la Commission Warren a publié son verdict officiel complètement contraire à son analyse, Lane a commencé à travailler sur un manuscrit, bien qu'il rencontre d'énormes obstacles pour trouver un éditeur américain. Après que son livre, *Rush to Judgment*, a été publié, il a passé deux années remarquables, en première place, sur la liste des best-sellers nationaux. Un tel succès économique a naturellement persuadé une foule d'autres auteurs à suivre, et un genre, en lui-même, a été bientôt établi. Lane a publié plus tard *A Citizens Dissent* racontant ses premières luttes pour briser le « *black-out médiatique* » américain total contre quiconque contredisant la conclusion officielle. Contre toute attente, il avait réussi à déclencher un soulèvement populaire massif contestant fortement le récit de *l'establishment*.

Selon Talbot, « *vers la fin de 1966, il devenait impossible pour les médias de l'establishment de s'en tenir à l'histoire officielle* » et le 25 novembre 1966, l'édition du magazine *Life*, alors à l'apogée de son influence nationale, a remarquablement titré en couverture « *Oswald a-t-il agi seul ?* », avec la conclusion que ce n'était probablement pas le cas. Le mois suivant, le *New York Times* annonçait qu'il formait un groupe de travail spécial pour enquêter sur l'assassinat. Ces éléments ont fusionné avec la fureur médiatique qui a rapidement entouré l'enquête de Garrison qui a commencé l'année

suivante, et qui a enrôlé Lane en tant que participant actif. Cependant, dans les coulisses, une puissante contre-attaque médiatique a également été lan

En 2013, le professeur Lance deHaven-Smith, ancien président de la *Florida Political Science Association*, a publié *Conspiracy Theory in America*, une fascinante exploration de l'histoire du concept et des origines probables du terme lui-même. Il a noté qu'en 1966 la CIA avait été alarmée par le scepticisme national grandissant à propos des conclusions de la Commission Warren, particulièrement quand le public a commencé à tourner ses regards suspects vers l'agence de renseignement elle-même. Par conséquent, en janvier 1967, les hauts responsables de la CIA distribuèrent un mémo à toutes leurs agences locales, leur demandant d'utiliser leurs médias, et leurs contacts avec l'élite, pour réfuter ces critiques par divers arguments, notamment en insistant sur l'approbation supposée de Robert Kennedy de la conclusion de la commission Warren.

Ce mémo, obtenu suite à une demande ultérieure formulée au nom du *Freedom of Information Act*, a utilisé à plusieurs reprises le terme « *conspiracy* » dans un sens hautement négatif, suggérant que les « *théories de la conspiration* » et les « *théoriciens du complot* » soient présentés comme irresponsables et irrationnels. Et comme je l'ai écrit en 2016 :

Peu de temps après, il y eut soudainement des déclarations dans les médias évoquant ces points précis, avec certains des mots, des arguments et des contextes d'utilisation qui correspondent étroitement aux lignes directrices de la CIA. Le résultat a été une énorme utilisation péjorative du concept de conspiration, qui s'est répandue dans tous les médias américains, avec un impact résiduel jusqu'à ce jour.

Cette relation de cause à effet possible est soutenue par d'autres preuves. Peu de temps après avoir quitté le *Washington Post* en 1977, Carl Bernstein, célèbre journaliste du Watergate, a publié

un article vedette de 25 000 mots dans *Rolling Stone* intitulé « *La CIA et les médias* » révélant que plus de 400 journalistes américains avaient effectué secrètement des missions pour la CIA, selon des documents archivés au siège de cette organisation. Ce projet d'influence, connu sous le nom de « *Opération Mockingbird* », aurait été lancé vers la fin des années 1940 par un haut responsable de la CIA, Frank Wisner, et incluait des éditeurs et des publicistes situés au sommet de la hiérarchie des médias traditionnels.

Pour quelque raison que ce soit, quand je suis devenu adulte et que j'ai commencé à suivre les médias nationaux, à la fin des années 1970, l'histoire de JFK était devenue très ancienne et tous les journaux et magazines que j'ai lus donnaient l'impression que les « *théories du complot* » entourant l'assassinat étaient des absurdités totales, depuis longtemps démythifiées, et intéressant seulement des extrémistes idéologiques cinglés. J'étais certainement conscient de l'énorme profusion de livres populaires sur les conspirations, mais je n'ai jamais eu le moindre intérêt pour eux. L'*establishment* politique américain et ses proches alliés des médias avaient survécu à la rébellion populaire, et le nom *Mark Lane* ne signifiait presque rien pour moi, sauf vaguement comme une sorte de marginal à la noix, qui était très rarement mentionné dans mes journaux grandement réservé aux fanatiques de scientologie ou d'extra-terrestres.

Assez étrangement, le sort réservé à Lane par Talbot était plutôt dédaigneux, reconnaissant son rôle primordial pour empêcher le récit officiel de se concrétiser rapidement, mais soulignant aussi sa personnalité rugueuse, et ignorant presque entièrement ses importants travaux ultérieurs sur la question, peut-être parce qu'une grande partie de ce travail avait été menée aux marges de la politique. Robert Kennedy et ses proches alliés avaient pareillement boycotté le travail de Lane dès le début, le considérant comme un enquiquineur indiscret, mais peut-être aussi honteux de voir qu'il posait les questions et faisait le travail qu'ils étaient eux-mêmes si peu disposés à entreprendre à ce moment-là. Le livre de 500 pages de Douglass mentionne à peine Lane.

En parcourant quelques livres de Lane, j'ai été impressionné par le rôle énorme qu'il avait apparemment joué dans l'histoire de l'assassinat de JFK, mais je me demandais aussi quelle part de mon impression pouvait être due aux exagérations d'un possible autopromoteur. Puis, le 13 mai 2016, j'ai ouvert mon *New York Times* et [trouvé](#) une notice nécrologique presque pleine page consacrée à la mort de Lane à l'âge de 89 ans, un genre de traitement réservé seulement aux Sénateurs américains ou aux stars du rap. Et les 1 500 mots étaient absolument éclatants, dépeignant Lane comme une figure solitaire et héroïque luttant pendant des décennies pour révéler la vérité de la conspiration dans l'assassinat de JFK contre tout l'*establishment* politique et médiatique qui cherchait à le supprimer.

Voici ce que je lis comme un *mea culpa* profond du journal national américain de référence : « *Le président John F. Kennedy a en effet été tué par une conspiration, et nous sommes désolés d'avoir passé plus d'un demi-siècle à réprimer cette vérité et à ridiculiser ceux qui l'ont découverte.* »

Deuxième partie

Un puissant barrage peut retenir une immense quantité d'eau, mais une fois brisé, l'inondation qui en résulte peut balayer tout ce qui se trouve sur son passage. J'ai passé presque toute ma vie à ne jamais mettre en doute le fait qu'un tireur solitaire nommé Lee Harvey Oswald avait tué le président John F. Kennedy, ni qu'un autre tireur solitaire avait pris la vie de son frère cadet, Robert, quelques années plus tard. Puis, quand j'en suis arrivé à [accepter](#) que ces contes de fées n'étaient que des contes de fées, fait reconnu par nombre d'élites politiques disant pourtant publiquement le contraire, j'ai commencé à considérer d'autres aspects de cette importante histoire, le plus évident étant de savoir qui était derrière cette conspiration et quels en étaient les motifs.

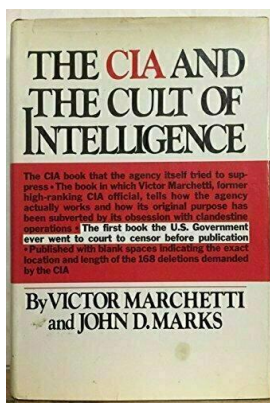
Mais le passage d'un demi-siècle et la mort, naturelle ou non, de presque tous les témoins de cette époque réduit drastiquement tout espoir de parvenir à une conclusion définitive. Au mieux, nous pouvons évaluer des possibilités et des plausibilités plutôt que des probabilités élevées et encore moins des certitudes. Et étant donné l'absence totale de preuves tangibles, notre exploration des origines de l'assassinat doit nécessairement reposer sur une prudente spéculation.

Avec un tel éloignement temporel, une vue de hauteur peut être un point de départ raisonnable qui nous permettra de nous concentrer sur les quelques éléments mettant en lumière une plausible conspiration, éléments qui semblent raisonnablement bien établis. Les récents livres de David Talbot et James W. Douglass sont un bon résumé de l'ensemble des preuves accumulées au fil des décennies par une armée de chercheurs diligents intéressés par cet assassinat. La plupart des instigateurs les plus visibles de ce crime semblent avoir eu des liens étroits avec le crime organisé, la CIA ou divers groupes d'activistes anti-Castro, avec un chevauchement considérable entre ces catégories. Oswald lui-même correspondait certainement à ce profil, bien qu'il était très probablement le simple « *homme de paille* » qu'il prétendait être, tout comme Jack Ruby, l'homme qui l'a rapidement réduit au silence et dont les liens avec le milieu criminel étaient profonds et dataient depuis longtemps.

Un enchaînement inhabituel d'événements a fourni certaines des preuves les plus solides de l'implication de la CIA. Victor Marchetti, un agent de carrière de la CIA, s'est élevé dans la hiérarchie pour devenir l'adjoint spécial du directeur adjoint, un poste d'une certaine importance, avant de démissionner en 1969 à cause de divergences politiques. Bien qu'il ait mené une longue bataille avec les censeurs du gouvernement à propos de son livre intitulé *La CIA et le Culte du renseignement*, il a gardé des liens étroits avec de nombreux anciens collègues de l'agence. Au cours des années 1970, les révélations du Comité sénatorial de l'Église et du Comité spécial de la Chambre sur les assassinats avaient commencé à casser l'image

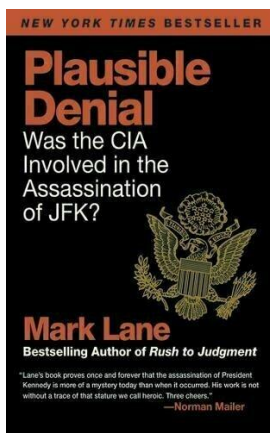
de la CIA auprès du public, et les soupçons quant aux liens possibles entre celle-ci et l'assassinat de JFK augmentaient d'autant. En 1978, le chef du contre-espionnage de la CIA, James Angleton, et un collègue ont fourni à Marchetti un renseignement explosif, déclarant que l'agence pourrait avoir l'intention d'admettre un lien avec l'assassinat, qui avait impliqué trois tireurs, mais ferait porter la faute à E. Howard Hunt, un ancien officier de la CIA qui était devenu célèbre pendant le Watergate, en le faisant passer pour un agent voyou, ainsi que quelques autres collègues tout aussi discrédités. Marchetti a publié l'article dans *The Spotlight*, un tabloïd national dirigé par *Liberty Lobby*, une organisation populiste de droite basée à Washington. Bien que le sujet ait été presque totalement ignoré par les médias grand public, *The Spotlight* était alors au sommet de son influence, avec près de 400 000 abonnés, soit un lectorat aussi important que le total combiné de *The New Republic*, *The Nation* et *National Review*.

L'article de Marchetti suggérait que Hunt était effectivement à Dallas pendant l'assassinat, ce qui a donné lieu à une poursuite en diffamation avec des dommages-intérêts potentiels assez importants pour mettre la publication en faillite. Mark Lane, chercheur de longue date sur l'assassinat de JFK, a pris conscience de la situation et a offert ses services à *Liberty Lobby*, espérant utiliser les procédures judiciaires, y compris le processus de découverte et le pouvoir d'assignation à comparaître, comme moyen d'obtenir des preuves supplémentaires sur l'assassinat, et après diverses décisions de justice et appels, l'affaire n'a finalement été jugée qu'en 1985.



Comme Lane le raconte dans son best-seller de 1991, *Plausible Denial*, sa stratégie s'est généralement révélée très efficace, lui permettant non seulement de remporter le verdict du jury contre Hunt, mais aussi d'obtenir le témoignage sous serment d'un ancien agent de la CIA sur son implication personnelle dans le complot ainsi que les noms de plusieurs autres participants, bien qu'ils aient prétendu que leur rôle avait été strictement périphérique. Et même si Hunt a continué, pendant des décennies, à nier totalement tout lien avec l'assassinat, vers la fin de sa vie, il a réalisé une série d'interviews enregistrées sur bande vidéo dans lesquelles il a admis avoir effectivement été impliqué dans l'assassinat de JFK et nommé plusieurs autres conspirateurs, tout en affirmant que son propre rôle n'avait été que périphérique. Les aveux explosifs de Hunt sur son lit de mort ont été relatés dans un [important article](#) de *Rolling Stone*, en 2007, et ont également fait l'objet d'une analyse approfondie dans les livres de Talbot, en particulier le deuxième, mais ont encore été largement ignorés par les médias.

Beaucoup de ces mêmes conspirateurs apparents, issus de la même alliance de groupes, avaient déjà été impliqués dans les diverses tentatives du gouvernement américain pour assassiner Castro ou renverser son gouvernement communiste, et ils avaient développé une hostilité amère envers le président Kennedy pour ce qu'ils considéraient comme sa trahison pendant le fiasco de la Baie des Cochons et par la suite. Par conséquent, il y a une tendance naturelle à considérer cette animosité comme le facteur central derrière l'assassinat, une perspective généralement suivie par Talbot, Douglass et de nombreux autres écrivains. Ils en concluent que



Kennedy est mort aux mains des anticommunistes de la ligne dure, outragés par sa faiblesse à l'égard de Cuba, de la Russie et du Vietnam, sentiments qui étaient certainement répandus dans les cercles politiques de droite au plus fort de la guerre froide.

Si cette explication de l'assassinat est certainement possible, elle est loin d'être certaine. On peut facilement imaginer que la plupart des participants de niveau inférieur aux événements de Dallas étaient motivés par de telles considérations, mais que les figures centrales qui ont organisé l'intrigue et mis les choses en mouvement avaient des motivations différentes. Tant que tous les conspirateurs étaient d'accord sur l'élimination de Kennedy, il n'y avait pas besoin d'un accord absolu sur le motif. En effet, les hommes qui ont longtemps été impliqués dans le crime organisé ou dans des opérations clandestines de renseignement ont certainement l'expérience du secret opérationnel, et beaucoup d'entre eux ne s'attendent pas à connaître l'identité, et encore moins les motifs précis, des hommes se tenant au sommet de l'opération qu'ils sont en train d'exécuter.

Nous devons également faire une distinction nette entre l'implication d'individus particuliers et l'implication d'une organisation en tant qu'organisation. Par exemple, le directeur de la CIA, John McCone, était loyal à Kennedy, avait été nommé pour faire le ménage quelques années avant l'assassinat et était sûrement innocent de la mort de son patron. D'autre part, les preuves considérables montrant que de nombreux agents de la CIA ont participé à l'action ont naturellement éveillé les soupçons envers certains de leurs supérieurs les plus haut placés, peut-être même en tant qu'organisateur principaux de cette conspiration.

Ces raisonnables spéculations peuvent avoir été amplifiées par des éléments de partialité personnelle. Beaucoup des auteurs éminents qui ont enquêté sur l'assassinat de JFK au cours des dernières années sont de fervents libéraux et ont peut-être laissé leur idéologie obscurcir leur jugement. Ils cherchent souvent à localiser les organisateurs de l'élimination de Kennedy parmi les figures de droite qu'ils n'aiment pas, même lorsque l'affaire est loin d'être vraiment

plausible.

Mais considérez les motifs supposés des anticommunistes purs et durs, près du sommet de la hiérarchie de la sécurité nationale, qui auraient pu organiser l'élimination de Kennedy parce qu'il s'est écarté d'une solution militaire complète dans l'affaire de la Baie des cochons et les incidents de la crise des missiles cubains. Étaient-ils si absolument sûrs qu'un président Johnson aurait une politique si différente au point de risquer leur vie ou leur position publique pour organiser une conspiration en vue d'assassiner un président américain ?

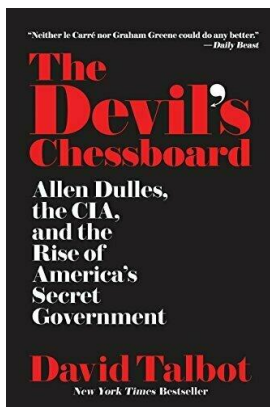
La future élection présidentielle était prévue dans moins d'un an, et le changement de position de Kennedy sur les droits civils lui aurait probablement coûté la quasi-totalité des États du Sud, ceux-là même qui lui avaient fourni sa marge de victoire électorale en 1960. Une série de déclarations publiques ou de fuites embarrassantes auraient pu suffire à le démettre de ses fonctions par des moyens politiques traditionnels, peut-être en le remplaçant par un dur de la guerre froide comme Barry Goldwater ou un autre Républicain. Les militaristes ou les hommes d'affaires, ceux impliqués par les recherches des libéraux sur JFK, auraient-ils été si désespérés qu'ils n'auraient pas attendu ces quelques mois supplémentaires pour voir ce qui se passerait ?

Basé sur des preuves extrêmement circonstanciées, le livre de Talbot, *The Devil's Chessboard*, publié en 2015, une sorte de suite à *Brothers*, suggère que l'ancien directeur de la CIA, Allan Dulles, pouvait être le probable cerveau de la conspiration, son motif étant un mélange entre ses opinions extrêmes vis-à-vis de la guerre froide et sa colère personnelle à cause de son renvoi de la CIA en 1961. Bien que son implication soit certainement possible, des questions évidentes se posent pourtant. Dulles était un retraité de soixantedix ans, avec une très longue et distinguée carrière dans la fonction publique, ainsi qu'un frère ayant servi comme secrétaire d'État d'Eisenhower. Il venait de publier *The Craft of Intelligence*, qui bénéficiait d'un traitement très favorable dans les médias de l'établis-

sement, et il était lancé dans une grande tournée promotionnelle pour ses livres. Aurait-il vraiment tout risqué – y compris la réputation de sa famille dans les livres d'histoire – pour organiser le meurtre d'un président élu des États-Unis, un acte sans précédent, d'une nature totalement différente de celle d'essayer de destituer un dirigeant guatémaltèque au nom de supposés intérêts nationaux américains ? Il est certain qu'utiliser ses nombreux contacts avec les médias et les services de renseignements pour divulguer des informations embarrassantes sur les escapades sexuelles notoires de JFK au cours de la prochaine campagne présidentielle aurait été un moyen beaucoup plus sûr de tenter d'obtenir un résultat équivalent. Et il en va de même pour J. Edgar Hoover et beaucoup d'autres puissants personnages de Washington qui haïssaient Kennedy pour des raisons similaires.

Par contre, il est plus facile d'imaginer que ces personnes aient eu une certaine connaissance de la conspiration ou qu'elles l'ont peut-être même facilitée ou y ont participé dans une mesure limitée. Et une fois qu'elle a réussi, et que leur ennemi personnel a été remplacé, ils auraient certainement été extrêmement disposés à aider à camoufler et à protéger la réputation du nouveau régime, un rôle que Dulles a pu jouer en tant que membre le plus influent de la Commission Warren. Mais ces activités sont différentes d'être l'organisateur clé de l'assassinat d'un président.

Tout comme dans le milieu de la sécurité nationale, de nombreux dirigeants du crime organisé étaient indignés des actions entreprises par l'administration Kennedy. À la fin des années 1950, Robert Kennedy ciblait particulièrement la mafia lorsqu'il était



conseiller juridique en chef du Comité sénatorial sur le racisme dans le monde du travail. Mais pour l'élection de 1960, le patriarche de la famille, Joseph Kennedy, avait utilisé ses propres liens de longue date avec la mafia pour obtenir son soutien à la campagne présidentielle de son fils aîné et, de l'avis général, les votes volés par les machines politiques corrompues, à Chicago et ailleurs, ont contribué à placer JFK à la Maison-Blanche, et Robert Kennedy comme procureur général. Frank Sinatra, un partisan enthousiaste de Kennedy, avait également aidé à faciliter cet arrangement en utilisant son influence auprès des dirigeants sceptiques de la mafia.

Pendant, au lieu de rembourser ce soutien électoral crucial par des faveurs politiques, le procureur général Robert Kennedy, ignorant peut-être toute négociation, a rapidement déclenché une guerre totale contre le crime organisé, beaucoup plus sérieuse que tout ce qui avait été fait auparavant au niveau fédéral, et les chefs du crime ont considéré cela comme un coup de poignard dans le dos de la part de la nouvelle administration. Quand Joseph Kennedy est mort d'un accident vasculaire cérébral incapacitant, fin 1961, ils ont également perdu tout espoir qu'il puisse utiliser son influence pour faire respecter les accords qu'il avait conclu l'année précédente. Les écoutes du FBI révélèrent que le chef de la mafia, Sam Giancana, avait décidé de faire tuer Sinatra pour son rôle dans cette affaire ratée, n'épargnant la vie du chanteur que parce qu'il aimait particulièrement la voix de l'un des Italo-Américains les plus célèbres du XX^e siècle.

Ces chefs du crime organisé et certains de leurs proches associés, comme le patron des Teamsters, Jimmy Hoffa, ont certainement développé une forte haine envers les Kennedy, ce qui a naturellement amené certains auteurs à désigner la mafia comme les organisateurs probables de l'assassinat, mais je trouve personnellement cela peu probable. Pendant de nombreuses décennies, les patrons américains du crime entretenaient des relations complexes et variées avec des personnalités politiques, qui étaient parfois leurs alliés et parfois leurs persécuteurs, et il y a sûrement eu beaucoup de trahisons au

fil des années. Cependant, je ne connais pas un seul cas où une personnalité politique, même modérément connue sur la scène nationale, ait été la cible d'un assassinat par la mafia, et il semble peu probable que la seule exception puisse être un président populaire, acte qu'ils auraient probablement considéré comme étant complètement hors de leur domaine d'activité. Par contre, si des individus bien placés dans la sphère politique de Kennedy ont mis en branle un complot pour l'éliminer, ils auraient peut-être trouvé facile de s'assurer la coopération enthousiaste de divers dirigeants de la mafia.

En outre, les preuves solides selon lesquelles de nombreux agents de la CIA ont été impliqués dans le complot donnent à penser qu'ils ont été recrutés et organisés par une personne haut placée dans leur propre hiérarchie du renseignement ou du monde politique plutôt que par la possibilité moins probable qu'ils aient été recrutés uniquement par des dirigeants du monde parallèle du crime organisé. Et bien que les patrons du crime aient pu organiser l'assassinat eux-mêmes, ils n'avaient certainement pas les moyens d'orchestrer le camouflage ultérieur opéré par la Commission Warren, et les dirigeants politiques américains n'auraient pas été disposés à protéger les chefs de la mafia des enquêtes et des sanctions appropriées pour un tel acte odieux.

Si un mari ou une femme est retrouvé assassiné, sans suspect ou mobile évident à portée de main, l'attitude normale de la police est d'enquêter soigneusement sur le conjoint survivant, et bien souvent cette suspicion s'avère correcte. De même, si vous lisez dans vos journaux que dans un obscur pays du Tiers Monde deux dirigeants farouchement hostiles, tous deux avec des noms imprononçables, partageaient le pouvoir politique suprême jusqu'à ce que l'un d'entre eux soit soudainement frappé dans un mystérieux assassinat par des conspirateurs inconnus, vos pensées prendraient certainement une direction évidente. Au début des années 1960, la plupart des Américains ne percevaient pas la politique de leur propre pays sous un tel jour, mais ils se trompaient peut-être. En

tant que nouveau venu dans le monde énorme et souterrain de l'analyse du complot contre JFK, mon attention a immédiatement été retenue par l'évidente suspicion à l'égard du vice-président Lyndon B. Johnson (LBJ), le successeur immédiat du dirigeant assassiné et le plus évident bénéficiaire du crime.

Les deux livres de Talbot et celui de Douglass, totalisant quelque 1500 pages, ne consacrent que quelques paragraphes au soupçon d'implication de Johnson. Le premier livre de Talbot rapporte qu'immédiatement après l'assassinat, le vice-président avait exprimé une inquiétude frénétique à ses assistants personnels qu'un coup d'État militaire pourrait être en cours ou qu'une guerre mondiale pourrait éclater, et suggère que ces quelques mots occasionnels démontrent son innocence évidente, bien qu'un observateur plus cynique puisse se demander si ces remarques n'ont pas justement été prononcées dans cette intention. Le deuxième livre de Talbot cite un conspirateur de bas étage affirmant que Johnson avait personnellement organisé le complot et admet que Hunt pensait la même chose, mais traite de telles accusations avec un scepticisme considérable, avant d'ajouter une seule phrase reconnaissant que Johnson pourrait avoir été un partisan passif ou même un complice. Douglass et Peter Dale Scott, auteur de l'influent livre *Deep Politics and the Death of JFK*, publié en 1993, ne semblent même pas avoir envisagé cette possibilité.

Des considérations idéologiques sont probablement la raison principale de cette remarquable réticence. Bien que les libéraux aient fini par détester LBJ vers la fin des années 1960 à cause son escalade dans l'impopulaire guerre du Vietnam, au fil des décennies ces sentiments se sont estompés tandis que les doux souvenirs de son adoption de la législation historique sur les droits civils et de sa création des programmes dits de la « *Grande Société* » ont élevé sa stature dans ce camp idéologique. En outre, cette législation a longtemps été bloquée au Congrès et n'est devenue loi qu'à cause du raz-de-marée démocrate au Congrès en 1964, à la suite du martyre de JFK, et il pourrait être difficile pour les libéraux d'admettre

que leurs rêves les plus chers n'ont été réalisés que grâce à un acte de parricide politique.

Kennedy et Johnson étaient peut-être des rivaux personnels intensément hostiles, mais il semble qu'il y ait eu peu de divergences idéologiques vraiment profondes entre les deux hommes, et la plupart des figures de proue du gouvernement de JFK ont continué à servir sous son successeur, une autre source d'énorme embarras pour tout libéral qui en serait venu à soupçonner que le premier ait été assassiné par une conspiration impliquant le second. Talbot, Douglass, et beaucoup d'autres partisans de gauche préfèrent pointer du doigt des méchants beaucoup plus dignes de l'être tels que des extrémistes, des combattants anticommunistes de la guerre froide et des éléments de droite, notamment les hauts responsables de la CIA, comme l'ancien directeur Allan Dulles.

Un facteur supplémentaire aidant à expliquer l'extrême réticence de Talbot, Douglass et d'autres à considérer Johnson comme un suspect évident peut être les réalités de l'industrie de l'édition de livres. Dans les années 2000, les différentes théories expliquant le complot contre JFK étaient devenues depuis longtemps sans intérêt et étaient traitées avec dédain dans les cercles dominants. La solide réputation de Talbot, ses 150 entrevues originales et la qualité de son manuscrit ont brisé cette barrière et ont attiré *The Free Press*, un éditeur très respectable, puis, par la suite, a engendré une critique fortement positive de la part d'un universitaire de premier plan dans le *New York Times Sunday Book Review* et un segment télévisé d'une heure diffusé sur *C-Span Booknotes*. Mais s'il avait consacré de l'espace à exprimer des soupçons disant que notre 35^e président aurait été assassiné par notre 36^e, le poids de cet élément supplémentaire de « *théorie de conspiration scandaleuse* » aurait certainement assuré que son livre ait coulé sans laisser de trace.

Cependant, si nous débarrassons de ces aveuglements idéologiques et des considérations pratiques de l'édition américaine, la preuve *prima facie* de l'implication de Johnson semble tout à fait convaincante.

Prenons un point très simple. Si un président est frappé par un groupe de conspirateurs inconnus, son successeur aurait normalement le plus grand intérêt à les retrouver, par crainte de devenir leur prochaine victime. Pourtant, Johnson n'a rien fait, à part nommer la Commission Warren qui a couvert toute l'affaire, accusé un « *tireur solitaire* » erratique, et mort, comme par hasard. Cela semble remarquablement étrange de la part d'un LBJ innocent. Cette conclusion ne dit pas que Johnson ait été le cerveau, ni même un participant actif, mais elle soulève le fort soupçon qu'il avait au moins une certaine connaissance de l'intrigue, et jouissait d'une bonne relation personnelle avec certains des maîtres d'œuvre.

Une conclusion similaire est étayée par une analyse inverse. Si le complot a réussi et Johnson est devenu président, les conspirateurs devaient sûrement avoir eu raisonnablement confiance dans le fait qu'ils seraient protégés plutôt que d'être traqués et punis comme traîtres par le nouveau président. Même un assassinat entièrement réussi comporterait d'énormes risques à moins que les organisateurs ne croient que Johnson ferait exactement ce qu'il a fait, et le seul moyen d'y parvenir serait de le sonder sur ce plan, au moins d'une manière vague, et d'obtenir son acquiescement passif.

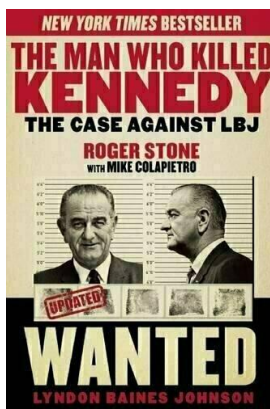
Sur la base de ces considérations, il semble extrêmement difficile de croire qu'un complot d'assassinat contre JFK ait eu lieu sans que Johnson ne le sache à l'avance, ou qu'il n'ait pas été pas une figure centrale dans le camouflage du crime qui s'en est suivi.

Et puis les détails spécifiques de la carrière de Johnson et sa situation politique à la fin de 1963 renforcent grandement ces arguments entièrement génériques. Un correctif très utile à cette approche de style « ne voyez pas le diable » envers Johnson de la part des auteurs libéraux de JFK est le livre *The Man Who Killed Kennedy : The Case Against LBJ*, de Roger Stone, publié en 2013. Stone, un agent politique républicain de longue date, qui a débuté sous la direction de Richard Nixon, présente un puissant argumentaire montrant que Johnson était le genre d'individu qui aurait pu facilement prêter sa main au meurtre politique, et aussi qu'il

avait de bonnes raisons de le faire. Entre autres choses, Stone rassemble une énorme masse d'informations convaincantes concernant les décennies de pratiques extrêmement corrompues et criminelles de Johnson au Texas, y compris des affirmations assez plausibles selon lesquelles celles-ci auraient pu inclure plusieurs meurtres. Dans un étrange incident datant de 1961 qui préfigure étrangement la conclusion de la Commission Warren, un inspecteur du gouvernement fédéral enquêtant sur un important stratagème de corruption au Texas impliquant un proche allié de LBJ a été retrouvé mort de cinq balles dans la poitrine et l'abdomen. Pourtant la mort a été officiellement déclarée « *suicide* » par les autorités locales, et cette conclusion a été rapportée sans être mise en question dans les pages du *Washington Post*.

Certes, un aspect remarquable de la carrière de Johnson est qu'il est né très pauvre, qu'il a occupé des emplois gouvernementaux mal payés tout au long de sa vie, mais qu'il a prêté serment comme le président **le plus riche de l'histoire** américaine moderne, ayant accumulé une fortune personnelle de plus de 100 millions de dollars actuels, les gains financiers de ses bienfaiteurs corporatifs ayant été blanchis par l'entremise de l'entreprise de son épouse. On se souvient si peu de cette étrange anomalie de nos jours qu'un journaliste politique de premier plan a exprimé son incrédulité totale lorsque je lui en ai parlé il y a dix ans.

Stone esquisse aussi efficacement la situation politique très difficile à laquelle Johnson devait faire face à la fin de 1963. Il était à l'origine entré dans la course à la présidence de 1960 en tant que l'un des Démocrates les plus puissants du pays et le candidat



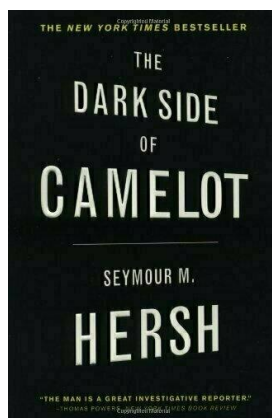
de son parti, certainement comparé à un Kennedy beaucoup plus jeune, qu'il dépassait largement en stature politique et qu'il méprisait aussi quelque peu. Sa défaite, qui impliquait de nombreuses transactions sournoises de part et d'autre, a été un énorme coup personnel. Les moyens par lesquels il a réussi à devenir vice président ne sont pas tout à fait clairs, mais Stone et Seymour Hersh dans *The Dark Side of Camelot* suggèrent fortement que le chantage personnel était un facteur plus important que l'équilibre géographique des votes. Quoi qu'il en soit, la victoire de Kennedy en 1960 aurait été beaucoup plus difficile sans que le Texas ne tombe de justesse dans la corbeille démocrate, et la fraude électorale de la puissante machine politique de Johnson semble en avoir été un facteur important. Dans de telles circonstances, Johnson s'attendait naturellement à jouer un rôle majeur dans la nouvelle administration, et il avait même demandé un important rôle politique mais, au lieu de cela, il s'est trouvé immédiatement mis à l'écart et traité avec un mépris total, devenant bientôt un personnage abandonné sans autorité ou influence. Au fil du temps, les Kennedy avaient même prévu se débarrasser de lui, et quelques jours avant l'assassinat, ils discutaient déjà de qui mettre à sa place pour la future élection. Une grande partie de la longue histoire de corruption extrême de Johnson au Texas et à Washington est apparue après la chute de Bobby Baker, son principal homme de main politique et, sous les encouragements de Kennedy, *Life Magazine* préparait un énorme exposé de ses antécédents sordides et souvent criminels, jetant les bases de sa mise en accusation et peut-être d'une longue peine de prison. À la mi-novembre 1963, Johnson semblait être une figure politique désespérée et au bout du rouleau, mais une semaine plus tard, il est devenu le président des États-Unis, et tous ces scandales tourbillonnants ont été soudainement oubliés. Stone prétend même que l'immense espace du magazine réservé à la mise en accusation de Johnson a finalement été rempli par l'histoire de l'assassinat de JFK.

En plus de documenter efficacement la sordide histoire person-

nelle de Johnson et sa destruction imminente par les Kennedy à la fin de 1963, Stone ajoute également de nombreux témoignages personnels fascinants, qui peuvent être fiables ou non. Selon lui, alors que son mentor, Nixon, regardait la scène au poste de police de Dallas où Jack Ruby a tiré sur Oswald, il est devenu blanc comme un linge et a expliqué qu'il connaissait personnellement le tireur, donc son nom de naissance, Rubenstein. Alors qu'il travaillait pour un comité de la Chambre en 1947, un proche allié et éminent avocat de la mafia lui avait conseillé d'engager Ruby comme enquêteur, et lui avait dit qu'il était « *l'un des hommes de Lyndon Johnson* ». Stone affirme également que Nixon avait un jour fait remarquer que bien qu'il ait longtemps cherché à obtenir la présidence, contrairement à Johnson « *je n'étais pas prêt à tuer pour elle* ». Il rapporte en outre que l'ambassadeur du Vietnam, Henry Cabot Lodge, et de nombreuses autres personnalités politiques de Washington étaient absolument convaincus de l'implication directe de Johnson dans l'assassinat.

Stone a passé plus d'un demi-siècle comme agent politique impitoyable, une position qui lui a fourni un accès personnel unique aux individus qui ont participé aux grands événements du passé, mais qui porte aussi la réputation de peu respecter la vérité, et l'on doit soigneusement peser ces facteurs conflictuels les uns par rapport aux autres. Personnellement, j'ai tendance à croire la plupart des histoires de témoins oculaires qu'il fournit. Mais même les lecteurs qui restent sceptiques devraient trouver utile la grande collection de détails sordides concernant l'histoire de LBJ que le livre fournit.

Pour finir, un incident historique apparemment sans rapport a,



à l'origine, soulevé mes propres soupçons quant à la participation de Johnson.

Juste avant le déclenchement de la guerre des Six jours, en 1967, Johnson avait envoyé l'U.S.S. Liberty, notre navire de collecte de renseignements le plus perfectionné, pour rester au large des côtes dans les eaux internationales et surveiller de près la situation militaire. Il a été publié des affirmations selon lesquelles il avait accordé à Israël un feu vert pour son attaque préventive, mais craignant de risquer une confrontation nucléaire avec les Soviétiques à cause de leur soutien envers la Syrie et l'Égypte, avait strictement circonscrit les limites de l'opération militaire, envoyant le Liberty pour garder un œil sur les développements et peut-être aussi pour « *montrer à Israël qui était le patron* ».

Que cette reconstruction soit correcte ou non, les Israéliens ont rapidement lancé une [attaque totale contre ce navire](#) presque sans défense malgré le grand pavillon américain qu'il déployait, ont lancé leurs avions de chasse et leurs torpilleurs pour le couler au cours d'un assaut qui a duré plusieurs heures, tout en mitraillant les canots de sauvetage pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de survivants. La première étape de l'attaque avait visé l'antenne de communication principale, et sa destruction ainsi que le brouillage israélien empêchaient toute communication avec les autres forces navales étasuniennes situées dans la région.

En dépit de ces conditions très difficiles, un membre de l'équipage a héroïquement réussi à installer une antenne de remplacement pendant l'attaque, et en essayant de nombreuses fréquences différentes, il a réussi à échapper au brouillage et à contacter la sixième flotte étasunienne, les informant de la situation désespérée. Pourtant, bien que des avions de transport aient été envoyés à deux reprises pour sauver le Liberty et chasser les attaquants, chaque fois ils ont été rappelés, apparemment sur ordre direct des plus hautes autorités du gouvernement étasunien. Une fois que les Israéliens ont appris que d'autres forces étasuniennes avaient appris la nouvelle, ils ont rapidement interrompu leur attaque, et le Li-

berty fortement endommagé a fini par se traîner jusqu'au prochain port, avec plus de 200 marins morts et blessés, ce qui représente la plus grande perte de soldats étasuniens dans un incident naval depuis la Seconde Guerre mondiale.

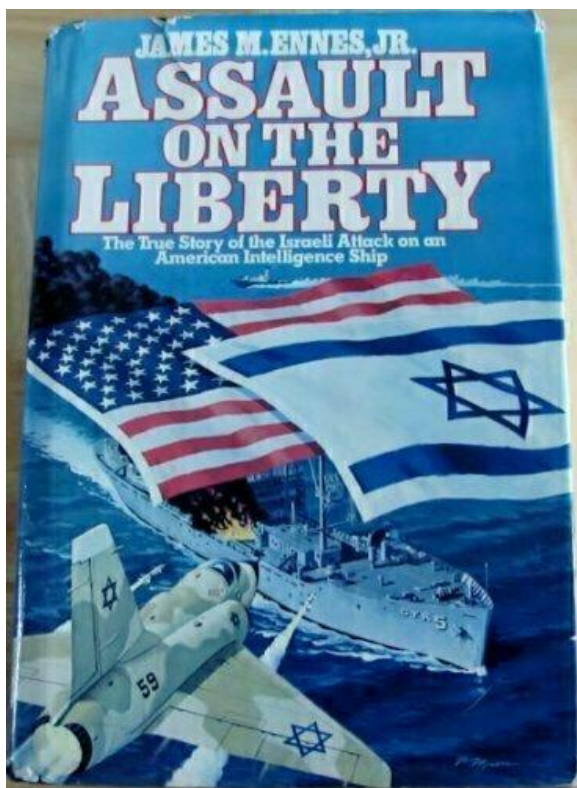


FIGURE 6.2 – La couverture du livre *Assault on the Liberty*, publié en 1979 par James M. Ennes JR, un marin survivant

Bien que de nombreuses médailles aient été remises aux sur-

vivants, la nouvelle de l'incident a été totalement recouverte par le sceau du secret et, dans un geste sans précédent, même les médailles d'honneur du Congrès n'ont été décernées qu'au cours d'une cérémonie privée. Les survivants ont également été sévèrement menacés d'une cour martiale immédiate s'ils parlaient de ce qui s'était passé, à la presse ou à qui que ce soit. Malgré la preuve accablante que l'attaque était intentionnelle, une cour d'enquête navale présidée par l'amiral John S. McCain, Jr, le père de l'actuel sénateur, a blanchi l'incident en le faisant passer pour un tragique accident, et une censure totale des médias a complètement enterré les faits. La véritable histoire n'a commencé à sortir que des années plus tard, lorsque James M. Ennes, Jr, un survivant du Liberty, a pris le risque de graves conséquences juridiques et a publié, en 1979, *Assault on the Liberty*. En l'occurrence, les interceptions par la NSA des communications israéliennes entre les avions d'attaque et Tel-Aviv, traduites de l'hébreu, ont pleinement confirmé que l'attaque avait été entièrement délibérée, et comme beaucoup de morts et de blessés étaient des employés de la NSA, la suppression de ces faits a grandement choqué leurs collègues. Mon vieil ami Bill Odom, le général trois étoiles qui dirigeait la NSA pour Ronald Reagan, a plus tard habilement contourné les restrictions de ses maîtres politiques en faisant de ces interceptions incriminantes une partie du programme standard de formation Sigint requis pour tous les agents de renseignement.

En 2007, un ensemble inhabituel de circonstances a finalement mis fin à cette censure de trente ans par les médias grand public. L'investisseur immobilier Sam Zell, un milliardaire juif extrêmement dévoué à Israël, avait orchestré un rachat par [effet de levier](#) de la *Tribune Company*, société mère du *Los Angeles Times* et du *Chicago Tribune*, n'investissant qu'une partie de son propre argent, la majeure partie du financement provenant des fonds de pension de la société qu'il était en train d'acquérir. Largement acclamé comme « *le danseur sur les tombes* » pour ses investissements financiers astucieux, Zell s'est vanté publiquement que ce genre

de transaction lui apportait tous les avantages et peu de risques. Une telle approche s'est avérée judicieuse pour lui puisque l'accord s'est rapidement effondré en faillite, et bien que Zell en soit sorti presque indemne, les rédacteurs en chef et les journalistes ont perdu des décennies de retraites accumulées, tandis que des licenciements massifs ont rapidement dévasté les salles de rédaction de ce qui avait été deux des journaux les plus importants et les plus prestigieux du pays. Peut-être par coïncidence, juste au moment de cette faillite, fin 2007, la *Tribune* publiait [un long article de 5000 mots](#) sur l'attaque du Liberty, représentant la première et seule fois où un compte rendu aussi complet des faits réels soit apparu dans un média grand public.

De l'avis général, Johnson était un individu doté d'un ego personnel très fort, et lorsque j'ai lu l'article, j'ai été frappé par l'étendue de son étonnante soumission à l'État juif. L'influence des dons de campagne et d'une couverture médiatique favorable me semble insuffisante pour expliquer sa réaction à un incident qui a coûté la vie à tant de soldats américains. J'ai commencé à me demander si Israël n'aurait pas utilisé un joker politique extraordinairement puissant pour montrer à LBJ « *qui était vraiment le patron* » et, quand j'ai découvert la réalité du complot contre JFK, un ou deux ans plus tard, j'ai cru deviner quel était ce joker. Au fil des ans, je suis devenu assez ami avec le regretté Alexander Cockburn, et une fois où nous avons déjeuné ensemble, je lui ai exposé mes idées. Bien qu'il ait toujours négligemment rejeté les théories du complot concernant JFK comme une absurdité totale, il a trouvé mon hypothèse tout à fait intrigante.

Indépendamment de ces spéculations, les circonstances étranges de l'incident du Liberty ont certainement démontré la relation exceptionnellement étroite entre le président Johnson et le gouvernement d'Israël, ainsi que la possibilité des médias grand public de passer des décennies à cacher des événements de nature remarquable si ceux-ci heurtent certaines sensibilités.

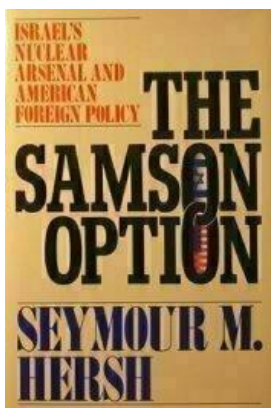
Il est important que ces considérations soient gardées à l'esprit

alors que nous allons commencer à explorer la théorie la plus explosive mais la moins envisagée de l'assassinat de JFK. Il y a près de vingt-cinq ans, le regretté Michael Collins Piper a publié un jugement définitif présentant un très grand nombre de preuves circonstanciées selon lesquelles Israël et ses services secrets du Mossad, ainsi que leurs collaborateurs américains, ont probablement joué un rôle central dans la conspiration.

Pendant les décennies qui ont suivi l'assassinat de 1963, pratiquement aucun soupçon n'a jamais été dirigé contre Israël et, par conséquent, aucun des centaines ou milliers de livres publiés au cours des années 1960, 1970 et 1980 dont le sujet portait sur les complots d'assassinats n'a jamais laissé entendre que le Mossad ait pu jouer un rôle quelconque, alors que presque tous les autres coupables possibles, du Vatican aux Illuminati, aient fait l'objet d'un examen minutieux. Plus de 80% des Juifs avaient voté pour Kennedy lors de son élection de 1960, des Juifs américains figuraient en bonne place à la Maison Blanche, et il était grandement censuré par des personnalités médiatiques, des célébrités et des intellectuels juifs, allant de New York à Hollywood en passant par l'Ivy League. De plus, des personnes d'origine juive comme Mark Lane et Edward Epstein figuraient parmi les premiers dénonciateurs d'un complot d'assassinat, leurs théories controversées étant défendues par des célébrités culturelles juives influentes comme Mort Sahl et Norman Mailer. Étant donné que l'administration Kennedy était largement perçue comme étant pro-Israël, il ne semblait y avoir aucun motif possible pour une quelconque implication du Mossad et des accusations bizarres et totalement non fondées d'une telle nature dirigées contre l'État juif n'étaient guère susceptibles de gagner beaucoup d'intérêt dans une industrie de l'édition massivement pro-Israël.

Cependant, au début des années 1990, des journalistes et des chercheurs très estimés ont commencé à exposer les circonstances entourant le développement de l'arsenal nucléaire israélien. Le livre de Seymour Hersh intitulé *The Samson Option : Israel's Nuclear Arsenal and American Foreign Policy* et publié en 1991, décrit les

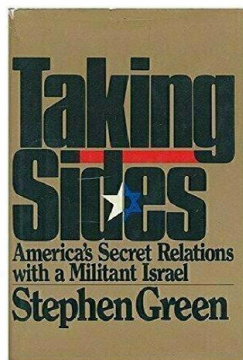
efforts extrêmes de l'administration Kennedy pour forcer Israël à autoriser des inspections internationales de son réacteur nucléaire prétendument non militaire à Dimona, et ainsi empêcher son utilisation dans la production d'armes nucléaires. *Dangerous Liaisons : The Inside Story of the U.S.-Israeli Covert Relationship*, d'Andrew et Leslie Cockburn paraissait la même année et couvrait un sujet similaire. Bien qu'entièrement caché à l'époque, ce conflit politique du début des années 1960 entre les gouvernements américain et israélien au sujet de la mise au point d'armes nucléaires représentait une priorité absolue de la politique étrangère de l'administration Kennedy, qui avait fait de la non-prolifération nucléaire l'une de ses principales initiatives internationales. Il est à noter que John McCone, le directeur de la CIA choisi par Kennedy, avait déjà siégé à la Commission de l'énergie atomique sous Eisenhower, et fut la personne qui a divulgué le fait qu'Israël construisait un réacteur nucléaire pour produire du plutonium.



Les pressions et les menaces financières secrètement appliquées contre Israël par l'administration Kennedy sont finalement devenues si sévères qu'elles ont conduit à la démission du Premier ministre fondateur d'Israël, David Ben Gourion, en juin 1963. Mais

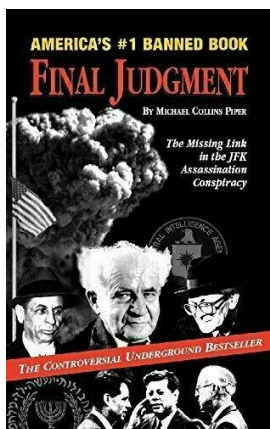
tous ces efforts ont été presque entièrement interrompus ou inversés une fois que Kennedy a été remplacé par Johnson en novembre de la même année. Piper note que le livre de Stephen Green, publié en 1984, *Taking Sides : America's Secret Relations With a Militant Israel*, montrait déjà que la politique américaine au Moyen-Orient s'était complètement inversée à la suite de l'assassinat de Kennedy, mais cette importante découverte avait attiré peu d'attention à l'époque. Les sceptiques de la théorie d'une base institutionnelle derrière l'assassinat de JFK ont souvent noté l'extrême continuité dans les politiques étrangères et nationales entre les administrations Kennedy et Johnson, arguant que cela jette un doute sérieux sur un tel possible motif. Bien que cette analyse semble largement correcte, le comportement de l'Amérique à l'égard d'Israël et de son programme d'armes nucléaires constitue une exception très notable à cette continuité.

Les efforts de l'administration Kennedy pour restreindre fortement les activités des lobbies politiques pro-Israéliens pouvaient être un autre sujet de préoccupation majeur pour les responsables Israéliens. Au cours de sa campagne présidentielle de 1960, Kennedy avait rencontré à New York un groupe de riches défenseurs d'Israël, dirigé par le financier Abraham Feinberg, et ils avaient offert un énorme soutien financier en échange d'une influence déterminante sur la politique du Moyen-Orient. Kennedy est parvenu à leur donner de vagues assurances, mais il a jugé l'incident si troublant que le lendemain matin, il a contacté le journaliste Charles Bartlett, l'un de ses amis les plus proches, et a exprimé son indignation devant le fait que la politique étrangère américaine puisse tomber sous le contrôle des



partisans d'une puissance étrangère, promettant que s'il devenait président, il rectifierait cette situation. Et en effet, une fois qu'il a installé son frère Robert comme procureur général, ce dernier a entamé un effort légal majeur pour forcer les groupes pro-israéliens à s'enregistrer comme agents étrangers, ce qui aurait considérablement réduit leur pouvoir et leur influence. Mais après la mort de JFK, ce projet a été rapidement abandonné et, dans le cadre du règlement, le principal lobby pro-israélien a simplement accepté de se reconstituer sous le nom d'AIPAC.

Le livre *Final Judgment*, a fait l'objet d'un certain nombre de réimpressions après sa parution initiale en 1994 et, à la sixième édition parue en 2004, il comptait plus de 650 pages, y compris de nombreuses longues annexes et plus de 1100 notes de bas de page, la grande majorité d'entre elles faisant référence à des sources entièrement publiques. Le corps du texte est librement utilisable, reflétant le boycott total par tous les éditeurs, grand public ou alternatifs, j'ai pourtant trouvé le contenu lui-même remarquable et généralement assez convaincant. Malgré la censure totale par tous



les médias, le livre s'est vendu à plus de 40 000 exemplaires au fil des ans, ce qui en fait un best-seller clandestin et l'a sûrement porté à l'attention de tous les membres de la communauté de recherche sur l'assassinat de JFK, bien qu'apparemment presque aucun d'entre eux n'ait voulu en mentionner l'existence. Je soupçonne ces autres écrivains de s'être rendus compte que même une simple reconnaissance de l'existence du livre, ne serait-ce que pour le ridiculiser ou le rejeter, pourrait s'avérer fatale pour leur carrière dans les médias et l'édition. Piper lui-même est mort en 2015, à l'âge de 54

ans, souffrant de problèmes de santé et d'alcoolisme souvent associés à une pauvreté sinistre, et d'autres journalistes ont peut-être hésité à s'engager vers cette triste fin. Comme exemple de cette situation étrange, la bibliographie du livre de Talbot contient près de 140 entrées, certaines plutôt obscures, mais ne fait aucune référence à *Final Judgment*, et son index très complet n'inclut aucune entrée pour *Juifs* ou *Israël*. En effet, à un moment donné, il caractérise très délicatement les cadres supérieurs entièrement juifs du sénateur Robert Kennedy en déclarant qu'il n'y avait pas un seul catholique parmi eux. La suite du livre publiée en 2015 est également circonspecte, et bien que l'index contienne de nombreuses entrées concernant les Juifs, toutes ces références concernent la Seconde Guerre mondiale et les nazis, y compris sa discussion sur les liens nazis présumés d'Allen Dulles, sa principale bête noire. Le livre de Stone, tout en condamnant sans crainte le président Lyndon Johnson pour l'assassinat de JFK, exclut étrangement *Juifs* et *Israël* du long index et du jugement final de la bibliographie, et le livre de Douglass suit le même schéma.

De plus, les inquiétudes extrêmes que l'hypothèse de Piper semble avoissant à JFK peuvent expliquer une anomalie étrange. Bien que Mark Lane fût lui-même d'origine juive et de gauche, après sa victoire pour *Liberty Lobby* dans le procès pour diffamation de Hunt, il a passé de nombreuses années associé à cette organisation et est apparemment devenu très ami avec Piper, l'un de ses principaux écrivains. D'après Piper, Lane lui a dit que *Final Judgment* avait constitué un « solide dossier » concernant le rôle majeur du Mossad dans l'assassinat, et qu'il considérait cette théorie comme pleinement complémentaire à sa propre focalisation sur l'implication de la CIA. Je soupçonne que les préoccupations au sujet de ces associations peuvent expliquer pourquoi Lane a été presque complètement éliminé des livres de Douglass et Talbot, et discuté dans le deuxième livre de Talbot seulement quand son travail était absolument essentiel à la propre analyse de ce dernier. En revanche, les rédacteurs du *New York Times* ont peu de chance

d'être aussi intéressés par les aspects moins connus de la recherche sur l'assassinat de JFK et, ignorant cette controverse cachée, ils ont offert à Lane la longue et brillante [notice nécrologique](#) que sa carrière justifiait pleinement.

Lorsqu'on évalue les suspects possibles d'un crime donné, il est souvent utile de tenir compte de leur comportement passé. Comme nous l'avons vu plus haut, je ne vois pas d'exemple historique où le crime organisé ait monté une tentative d'assassinat contre une personnalité politique américaine, même modérément en vue sur la scène nationale. Et malgré quelques soupçons ici et là, il en va de même pour la CIA.

Par contre, le Mossad israélien et les groupes sionistes qui ont précédé la création de l'État juif semblent avoir un très long historique d'assassinats, y compris ceux de personnalités politiques de haut rang qui pourraient normalement être considérés comme intouchables. Lord Moyne, le ministre d'État britannique pour le Moyen-Orient, a été assassiné en 1944 et le comte Folke Bernadotte, le négociateur de paix de l'ONU envoyé pour aider à résoudre la première guerre israélo-arabe, a subi le même sort en septembre 1948. Même un président américain n'était pas totalement à l'abri de tels risques, et Piper note que les mémoires de Margaret, la fille de Harry Truman, révèlent que des militants sionistes avaient tenté d'assassiner son père à l'aide d'une lettre contenant des produits chimiques toxiques en 1947, car ils estimaient qu'il traînait les talons pour soutenir Israël, bien que cette tentative ratée n'ait jamais été rendue publique. La faction sioniste responsable de tous ces incidents a été dirigée par Yitzhak Shamir, qui est devenu plus tard chef du Mossad et directeur de son programme d'assassinat dans les années 1960, avant de devenir Premier ministre d'Israël en 1986.

Si les révélations faites dans le best-seller publié en 1990 par un transfuge du Mossad, Victor Ostrovsky, sont exactes, Israël a même considéré l'assassinat du président George H.W. Bush, en 1992, pour ses menaces de couper l'aide financière à Israël à cause

d'un conflit sur les politiques de colonisation de la Cisjordanie, et l'on m'a dit que l'administration Bush a pris ces rapports très au sérieux. Et bien que je ne l'aie pas encore lu, le récent livre *Rise and Kill First : The Secret History of Israel's Targeted Assassinations* du journaliste Ronen Bergman suggère qu'aucun autre pays au monde n'a utilisé aussi régulièrement l'assassinat comme outil standard de politique étatique. Il y a d'autres éléments notables qui tendent à appuyer l'hypothèse de Piper. Une fois que nous avons accepté l'existence d'un complot pour l'assassinat de JFK, le seul individu dont on est certain qu'il ait participé fut Jack Ruby, et ses liens avec le crime organisé étaient presque entièrement liés à l'énorme mais rarement mentionnée aile juive de cette entreprise, présidée par Meyer Lansky, un fervent partisan d'Israël. Ruby lui-même avait des liens particulièrement forts avec le lieutenant de Lansky, Mickey Cohen, qui dominait le monde souterrain de Los Angeles et avait été personnellement impliqué dans la vente d'armes à Israël avant la guerre de 1948. En effet, [selon le rabbin](#) de Dallas, Hillel Silverman, Ruby avait justifié en privé son assassinat d'Oswald en disant « *je l'ai fait pour le peuple juif.* »

Il convient également de mentionner un aspect intrigant du film d'Oliver Stone, *JFK*. [Arnon Milchan](#), le riche producteur hollywoodien qui a soutenu le projet, n'était pas seulement un citoyen israélien, mais aurait également joué [un rôle central](#) dans l'énorme projet d'espionnage visant à détourner la technologie et les matières américaines vers le projet d'armes nucléaires d'Israël, justement l'initiative que l'administration Kennedy voulait tant bloquer. Milchan a même parfois été décrit comme « *le James Bond israélien.* » Et bien que le film dure trois heures, Stone a scrupuleusement évité de présenter les détails que Piper considérerait comme des indices initiaux d'une dimension israélienne, semblant plutôt montrer du doigt le mouvement anticomuniste fanatique américain et la direction du complexe militaro-industriel datant de la guerre froide.

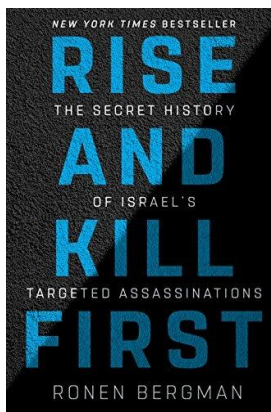
Résumer plus de 300 000 mots du récit et de l'analyse de Piper en quelques paragraphes est évidemment une entreprise impossible,

mais la discussion ci-dessus donne un avant-goût raisonnable de l'énorme masse de preuves circonstancielles rassemblées en faveur de l'hypothèse de Piper.

À bien des égards, les études portant sur l'assassinat de JFK sont devenues une discipline académique, et mes références sont assez limitées. J'ai lu peut-être une douzaine de livres sur le sujet, et j'ai aussi essayé d'aborder les problèmes avec l'absence de préjugés et les yeux neufs d'un débutant, mais n'importe quel expert sérieux aurait sûrement digéré des centaines de livres sur le sujet. Bien que l'analyse globale du jugement final m'ait semblé assez convaincante, une bonne partie des noms et des références ne m'étaient pas familiers, et je n'ai tout simplement pas les antécédents nécessaires pour évaluer leur crédibilité, ni pour déterminer si la description des documents présentés est exacte.

Dans des circonstances normales, je me tournerais vers les revues ou les critiques produites par d'autres auteurs, et je les comparerais avec les affirmations de Piper, puis je déciderais quel argument me semblerait le plus fort. Mais bien que *Final Judgement* ait été publié il y a un quart de siècle, le silence quasi absolu qui entoure l'hypothèse de Piper, surtout de la part des chercheurs les plus influents et crédibles, rend ce travail impossible.

Cependant, l'incapacité de Piper à obtenir un éditeur régulier et les efforts généralisés pour étouffer sa théorie ont eu une conséquence ironique. Puisque le livre est épuisé depuis des années, j'ai eu relativement peu de mal à obtenir le [droit de l'inclure](#) dans [ma collection de livres HTML](#) controversés, et c'est maintenant fait, permettant ainsi à tout le monde de lire le texte entier et de déci-



der par vous-mêmes, tout en vérifiant facilement la multitude des références ou en cherchant des mots ou des phrases spécifiques.

L'assassinat de Kennedy est certainement l'un des événements les plus dramatiques et les plus médiatisés du XX^e siècle, mais la preuve accablante que notre président est mort aux mains d'une conspiration plutôt que d'un « *tireur solitaire* » excentrique a été presque entièrement censurée par nos médias grand public au cours des décennies qui ont suivi, avec des moqueries et des opprobres sans fin qui se sont empilées sur beaucoup de ceux qui s'entêtent à chercher la vérité. En effet, le terme même de « *théorie du complot* » est rapidement devenu une insulte standard à l'encontre de tous ceux qui remettent en question les récits de l'establishment, et il y a de fortes preuves que cette utilisation péjorative ait été [délibérément promue](#) par les agences gouvernementales concernées par le fait qu'une si grande partie des citoyens américains était de plus en plus sceptique à l'égard de l'histoire de l'explication peu plausible présentée par la Commission Warren. Mais malgré tous ces efforts, cette période peut marquer le point d'inflexion à partir duquel la confiance du public dans nos médias nationaux a commencé son déclin précipité. Une fois qu'un individu conclut que les médias ont menti sur quelque chose d'aussi monumental que l'assassinat de JFK, il commence naturellement à se demander quels autres mensonges peuvent exister.

Bien que je considère maintenant les preuves d'un complot d'assassinat comme écrasantes, je pense que le passage de tant de décennies a éliminé tout espoir réel de parvenir à une conclusion ferme sur l'identité des principaux organisateurs ou sur leurs motivations. Ceux qui ne sont pas d'accord avec cette évaluation négative sont libres de continuer à passer au crible l'énorme montagne de preuves historiques complexes et à débattre de leurs conclusions avec d'autres personnes ayant des intérêts similaires.

Cependant, parmi les principaux suspects, je pense que le participant le plus probable était de loin Lyndon Johnson, d'après une évaluation raisonnable des moyens, du mobile et de l'opportunité,

ainsi que du rôle énorme qu'il a dû jouer pr la Commission Warren. Pourtant, bien qu'un suspect aussi évident ait sûrement été immédiatement apparent pour tout observateur, Johnson semble n'avoir reçu qu'une tranche assez mince de l'attention et les livres dirigent régulièrement l'attention vers d'autres suspects, beaucoup moins plausibles. Ainsi, la malhonnêteté évidente des médias grand public évitant toute reconnaissance d'une conspiration semble aller de pair avec une deuxième couche de malhonnêteté dans les médias alternatifs, qui ont fait de leur mieux pour éviter de reconnaître l'auteur le plus probable.

Et la troisième couche de malhonnêteté médiatique est la plus extrême de toutes. Il y a un quart de siècle, *Final judgement* fournissait une masse énorme de preuves circonstancielles suggérant un rôle majeur, voire dominant, du Mossad israélien dans l'organisation de l'élimination de notre 35^e président et de son frère cadet, un scénario qui semble être le second en termes de probabilité après celui de l'implication de Johnson. Pourtant, les centaines de milliers de mots de l'analyse de Piper ont apparemment disparu dans l'éther, et très peu de chercheurs sur cette conspiration sont même prêts à admettre ne serait ce que leur connaissance d'un livre choquant qui s'est vendu à plus de 40 000 exemplaires, presque entièrement par le bouche-à-oreille.

Ainsi, bien que les partisans engagés puissent continuer d'interminables et largement infructueux débats sur « *Qui a tué JFK* », je pense que la seule conclusion ferme que nous pouvons tirer de l'histoire remarquable de cet événement crucial du XX^e siècle est que nous avons tous vécu pendant de nombreuses décennies dans la réalité artificielle de « *notre Pravda américaine* ».

Chapitre 7

Le KKK et les meurtres raciaux de masse

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Le KKK et les meurtres raciaux de masse](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 19 septembre 2016 – Source [Unz Review](#)

Je pense qu'au cours des dernières décennies, le [Ku Klux Klan](#), ou KKK, est l'organisation politique étasunienne ayant fait l'objet de la couverture la plus négative de la part de nos médias nationaux, qu'il s'agisse des médias d'information ou de divertissement. À titre d'exemple, bien que l'activiste blanc [David Duke](#) ait quitté ce groupe il y a plus de 35 ans, les médias continuent de l'identifier comme l'un des anciens dirigeants du KKK, en conséquence de quoi le soutien de Duke à Trump lors de la campagne présidentielle de 2017 a fait l'objet des gros titres, et ce de manière répétée.

On peut facilement faire la preuve de cette couverture massive de la part des médias. Chercher « KKK » sur Google renvoie 72 millions de réponses, beaucoup plus que la somme des réponses renvoyées par « Communiste » ou « Communistes », et deux fois plus que « Communisme ». Une telle prédominante apparaît tout



à fait excessive, si l'on considère qu'au cours du XXème siècle, le communisme a contrôlé environ un tiers de la population mondiale, et que le conflit politique qui s'ensuivit a menacé plusieurs fois de déclencher une guerre thermonucléaire mondiale. De nos jours encore, le parti au pouvoir en Chine, nation de plus d'1,4 milliards de personnes ayant selon certaines métriques dépassé les USA économiquement, se nomme lui-même « *communiste* ». Et à tout bien considérer, la dernière fois que le KKK a disposé d'un pouvoir politique significatif remonte 100 ans en arrière, lors de son apogée dans les années 1920 dans la région du Middle West.

Et si nous considérons les conséquences meurtrières des deux mouvements, le déséquilibre est encore plus conséquent. Le célèbre [Livre Noir du communisme](#), publié en 1991, affirmait qu'au fil du XXème siècle, les régimes communistes auraient cumulé la somme de 100 millions de pertes humaines en temps de paix. Quant bien

même ce nombre est très contesté et souvent considéré comme fortement exagéré, l'on peut sans doute le revoir en dizaines de millions, les famines causées par la politique maoïste du Grand Bond en avant, entre 1959 et 1961, ayant à elle seule causé la mort d'au moins 35 millions de personnes. *[Pour le capitalisme certains parlent de 100 millions de morts, NdT]*

En comparaison, le décompte des victimes du tristement célèbre KKK apparaît comme assez faible. La [fiche Wikipédia](#) s'intéressant au KKK est deux fois plus longue que celle portant sur le communisme, et elle semble s'employer surtout à dépeindre poussivement les méfaits commis par cette organisation violente ; pour autant elle ne parvient à répertorier que 15 victimes de meurtres, dont les noms de chacune est listé, et issues des années 50 et 60, période d'apogée du pouvoir moderne du KKK. L'écart mesurable entre ces 15 victimes d'un côté, et quelques 70 millions de l'autre, apparaît comme plutôt considérable.

Non seulement le total établi par le KKK apparaît-il bien pâle en comparaison avec Staline et ses monceaux de cadavres, mais ce n'est pas tout : au cours des vingt dernières années, les quelques centaines ou milliers de membres armés du Klan ont fait moins de victimes que n'en enregistre la morgue de Chicago [en un week-end prolongé](#), mais l'on pourrait également compter les victimes des tueurs à la chaîne adolescents, qui font par exemple un carnage soudain dans leur école : leurs noms sont rapidement oubliés, à ceux-là. Par exemple, il y a dix ans, Seung-Hui Cho, étudiant mécontent de Virginia Tech a tué 33 personnes en 2 heures environ, et l'on se souvient à peine de son nom aujourd'hui. Rappelons que le dernier des meurtres raciaux infâmes perpétré par le Ku Klux Klan remonte à plus d'un demi-siècle.

L'existence d'une immense disproportion entre les événements et l'attention que leur accordent les médias semble avérée.

Certes, plusieurs facteurs viennent pondérer cette critique. Le communisme n'a jamais fait son chemin de manière sérieuse aux États-Unis, et les fondations idéologiques de notre culture contem-

poraine nous font considérer les crimes raciaux perpétrés par des bandes organisées comme des crimes particulièrement atroces, et ce d'autant plus qu'ils ont pour but d'instiller la terreur. En contraste, les crimes commis par des lunatiques massacrant leurs camarades d'école ou des trafiquants de drogue s'affrontant pour tenir un territoire apparaissent comme plutôt banals. Et si l'on se plie à ce standard de victimologie particulier, les 15 victimes de deux décennies de meurtre commis par le KKK à partir de 1950 justifient un peu mieux l'attention massive dont ils ont fait l'objet.

Les USA, en outre, ont toujours connu une certaine fascination pour les meurtres commis sur une période de temps se comptant en mois ou en années, surtout si ces meurtres reproduisent des schémas inhabituels, et les surnoms donnés à tel ou tel tueur en série peuvent continuer de résonner pendant des décennies. On a ainsi connu Richard Ramirez, le Harceleur de nuit [*Night Stalker*, *NdT*] de Los Angeles, un sataniste avoué, qui a massacré au moins quatorze personnes en 1985, principalement dans les environs de Los Angeles. Et qui pourrait oublier Jeffrey Dahmer, le Cannibale du Milwaukee, qui a tué et dévoré quelques 17 jeunes hommes sur une période d'une douzaine d'années ? Les circonstances inhabituelles ou les motivations sous-jacentes à de tels meurtres peuvent assez facilement compenser un nombre de victimes relativement faible, et sans doute cela contribue-t-il à expliquer l'attention immense que l'on accorde au KKK, nonobstant sa liste de victimes plutôt congrue.

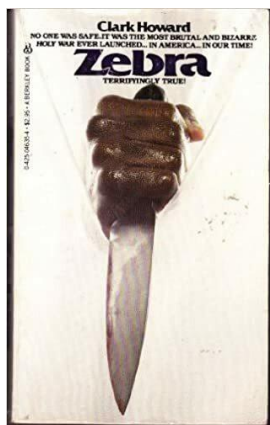
Autre exemple extrême de l'importance accordée au caractère qualitatif plutôt que quantitatif des meurtres, on peut citer le fameux [tueur du Zodiaque](#), qui sévit en Californie du Nord autour de 1970, et ne fut jamais pris. Bien que l'on ne puisse lui attribuer que cinq maigres victimes, la nature sensationnelle de cette affaire a inspiré plusieurs films et des dizaines de livres, et le scénario voyant un tueur en série envoyer des lettres pour narguer les journaux s'est sans doute vue répétée dans de très nombreux films et épisodes de séries télévisuelles. Pour avoir vécu mon enfance en Californie du

Sud, je peux affirmer que le terme « *tueur du Zodiaque* » m'est resté familier.

Mais, chose étrange, une autre longue suite de meurtres, commis dans les mêmes temps et sur les mêmes lieux, a reçu beaucoup moins d'attention. La première fois que j'ai vus mentionnés les « *meurtres du Zèbre* », il y a quelques années, je n'en avais sans doute jamais entendu parler, et du fait que le nom lui ressemble un peu, et que les lieux des meurtres soient les mêmes, j'ai même commencé par me demander s'il ne s'agissait pas là d'une autre dénomination des meurtres du Zodiaque. Mais en dépit du fait que les dates et les lieux présentent des concordances, l'affaire Zebra est bien totalement distincte, et les détails explosifs qu'elle contient rendent la quasi totale absence de couverture par les médias tout à fait étrange.

L'avantage de s'intéresser au sujet des meurtres du zèbre est qu'il n'en existe qu'un seul récit détaillé, relativement contemporain des faits. Il y a un ou deux ans, ma curiosité l'emporta, et je commandai ce livre sur Amazon. *Zebra* se vit publié en 1979 par Clark Howard, un auteur de romans noirs moult fois récompensé, qui s'est basé fortement sur les archives des journaux, les témoignages du procès, et diverses interviews des personnes concernées, et son texte court sur plus de 400 pages.

L'histoire des tueurs du Zèbre semble sortir tout droit d'un film, mais aucun film ne s'en est pourtant jamais inspiré. Pendant des décennies, la nation d'Islam – les auto-proclamés « *musulmans noirs* » – avaient répété dans leurs sermons que les blancs étaient « *des diables* », le produit d'une expérience de reproduction contrô-



lée par quelque scientifique fou, et que le meurtre de ces « *diables* » constituait un acte de foi religieuse. Et, courant 1972, certains membres de la secte décidèrent de mettre le dogme religieux en pratique, et lancèrent une campagne organisée visant à tuer autant d'hommes, de femmes et d'enfants blancs qu'ils le pouvaient. Ils sévirent un peu partout en Californie, mais avec une préférence pour la région de la Baie et de la ville de San Francisco. L'un de leurs objectifs énoncés était de terroriser les habitants blancs pour qu'ils finissent par quitter la ville, afin de permettre l'établissement d'une cité dominée par les noirs.

Les assaillants noirs sortaient le plus souvent seul ou à deux pour perpétrer leurs meurtres. Il s'en prenaient le plus souvent à une victime apparaissant comme vulnérable, dans la rue, dans l'obscurité ou la pénombre, avec diverses armes allant du pistolet, à la hache, ou à la machette. Certaines victimes étaient kidnappées et amenées dans quelque lieu isolé, où elles étaient torturées et tuées en groupes, leurs corps étaient alors ensuite démembrés et jetés.

À en croire le dernier témoignage fait à la barre du procès, les membres noirs de la secte devaient chacun démontrer l'assassinat de neuf hommes blancs pour se voir octroyer le titre d'« *Ange de la Mort* », titre qui leur octroyait le droit d'avoir leur photo dans les lieux de rencontre des Musulmans noirs. Les assassinats de femmes et d'enfants blancs comptaient peu ou prou double, ces meurtres étant considérés comme psychologiquement plus difficiles à réaliser. Sur la base des critères permettant de qualifier ces assassinats – des hommes noirs bien habillés s'en prenant au hasard à des blancs – la direction de la police établit une estimation fixant à 70 le nombre minimum de victimes de ces crimes en Californie. Mais Howard, sur la base des ses recherches fouillées, a chiffré son estimation pour l'État de Californie plus proche de 270 morts.

Ces meurtres se déroulèrent sur presque six mois, et après que les journaux et le publics prirent conscience de la situation, la ville de San Francisco se retrouva empreinte d'un sentiment de terreur, et les responsables politiques locaux désespérés d'en finir avec cette

affaire. Il arrivait même qu'une personne en lien avec les milieux politiques figurât au nombre des victimes, Art Agnos, le futur maire de la ville en personne, échappa de peu à une attaque au pistolet qui le cibra comme victime prise au hasard. De désespoir, le maire Joseph Alioto, libéral acharné, lança une campagne de patrouilles de contrôles et fouilles ciblant la majorité des hommes noirs adultes comme tueurs possibles. En fin de compte, huit suspects furent arrêtés grâce à un informateur, quatre d'entre eux se virent condamnés à la prison à vie, et les attaques cessèrent à ce moment-là. Mais il semble bien que la majorité des participants à ces crimes ne fut jamais inquiétée, et donc jamais punie.

On peut acheter le livre *Zebra* pour la modique somme de [4 dollars](#) sur Amazon, frais de port compris, et on peut en trouver une version [PDF](#) en ligne, ainsi que dans [divers autres formats](#), sur archive.org. Mais pour qui n'aurait pas le temps de lire ce livre, on peut trouver un résumé très court de l'histoire dans un article de 2001, publié par le conservateur James Lubinskas, sous le titre « *souvenons-nous des meurtres du zèbre* » [*Remembering the Zebra Killing, NdT*]. La présentation qu'il relate des événements est très proche de celle exposée par le livre, et le *San Francisco Chronicle* a également publié [une courte rétrospective](#) de ces événements en 2002, à l'époque des attaques du Sniper de DC. Il reste également quelques sites internet pour, ça et là, discuter de cette affaire et republier des articles de journaux, dont certains couvraient les événements [d'autres villes](#) de la région.

Mais les événements en soi semblent avoir totalement disparus de la mémoire commune. Quand le célèbre auteur David Talbot a publié *La saison de la sorcière* [*Season of the Witch, NdT*], couvert d'éloges, couvrant l'histoire générale de San Francisco, il y intégra une discussion des meurtres du zèbre, et divers habitants pourtant bien informés et natifs de San Francisco déclarèrent découvrir cette affaire [pour la première fois](#) à cette occasion. En fait, l'absence totale de toute couverture par les médias, ou de toute enquête ultérieure, força Talbot, libéral s'il en est, à citer un blog racaliste

obscur dédié à l'affaire Zebra, faute de disposer de meilleure source documentaire sur cette vague de meurtres.

Les meurtres du zèbre représentent non seulement la principale occurrence de meurtres raciaux dans l'histoire de l'Amérique moderne, mais le nombre de victimes qu'ils ont fait dépasse même de beaucoup le total combiné de tous les autres exemples que l'on retrouve dans les 100 dernières années de notre histoire. Quand on prend conscience de cette réalité, le trou noir quasiment absolu des médias sur cette affaire apparaît comme proprement orwellien, et il est profondément dérangeant. Avant le développement d'internet, ni moi ni quiconque n'aurait pu retomber sur cette histoire importante, et je soupçonne que quiconque nous aurait mis sous le nez les faits tels qu'ils se sont produits à l'époque aurait été vite fait catalogué comme lunatique délirant.

Notre inclinaison naturelle est de penser naïvement que nos médias présentent de manière fiable les événements actuels et passés de notre monde. Mais au lieu de cela, l'image qu'ils nous en donnent est bien souvent une suite d'images totalement distordues venant d'un miroir déformant au beau milieu d'un cirque. Les petits événements peuvent être présentés comme immenses, et de grands événements sont présentés comme insignifiants. Les contours de la réalité historique peuvent se voir entourés de formes presque impossibles à reconnaître, des éléments importants disparaissant totalement du récit, tandis que d'autres éléments venant du néant s'y voient ajoutés. J'ai souvent émis l'idée que nos médias créent notre réalité, mais au vu de telles omissions et de telles distorsions, la réalité qu'ils produisent est bien souvent très empreinte de fiction. Il est relativement commun de critiquer la propagande absurde qui sévissait au plus haut des purges de Staline ou lors de la famine en Ukraine, mais nos propres médias, à leur façon, nous servent des récits tout aussi malhonnêtes et absurdes. Et jusqu'à l'arrivée d'internet, la plupart d'entre nous ne pouvait pas même entrevoir sans difficulté l'énormité de ce problème.

Il y a une dizaine de jours à peine, j'ai découvert qu'une adoles-

cente blanche s'était [fait kidnapper](#) par une bande d'hommes noirs en Floride, qui l'avaient gardée captive pendant plusieurs jours, l'avaient pendant cet intervalle violée en groupe, et avaient fini par la tuer et se débarrasser de son corps en le jetant aux alligators. Je n'ai trouvé de mention de cette histoire grotesque dans aucun journal d'envergure nationale, alors que le *New York Times*, au moment-même, publiait tel ou tel article signalant qu'Hollywood préparait [trois films distincts](#) sur l'affaire de meurtre horrible d'Emmett Till il y a 60 ans. Notre appareil médiatique, en laissant certains événements dans l'ombre et en braquant le projecteur sur d'autres, peut faire apparaître l'image du monde comme il la souhaite. Et jusqu'il y a peu, nul d'entre nous ne pouvait même s'en rendre compte.

Le mouvement *Black Lives Matter* [*les vies des Noirs comptent, NdT*] domine notre discours politique depuis quelques années, et les manifestations qu'il a menées ont amené à des changements majeurs dans nos politiques, et certaines voix critiques affirment que ces changements sont responsables de [fortes montées de taux d'homicides](#) dans les centre-villes de certaines villes fortement peuplées par les Noirs. Mais pour autant que je puisse en juger, nombre d'événements majeurs à la source de ce mouvement étaient montés par les médias, à des degrés divers, et il est d'ailleurs assez facile à quiconque s'intéresse au sujet même occasionnellement de consulter les informations non filtrées à la source, disponibles sur Internet, pour s'en rendre compte. Ici encore, il suffit d'éviter les gardiens du temps que sont devenus les médias traditionnels.

Par exemple, Trayvon Martin semble avoir un passé de [jeune voyou violent](#), et son antagoniste, George Zimmerman, un Dudley-Do-Right [*il s'agit d'un personnage de bande dessinée qui ressemble de loin à l'Inspecteur Gadget : soucieux de bien faire, mais vraiment pas futé, NdT*], semi-hispanique, semble avoir eu pour principal tort de vouloir se défendre alors qu'il était attaqué dans son propre quartier, sans provocation de sa part, et que l'on voulait le battre à mort. De même, le célèbre Michael Brown de Ferguson était un

immense criminel, qui commettait des vols à main armée quand bon lui semblait dans les épiceries de nuit, et qui s'en prit à l'agent de police local qui voulut l'arrêter et lui poser des questions.

Ces incidents, et beaucoup d'autres derrière le mouvement *Black Lives Matter*, ne sont pas de nature à provoquer l'indignation du public que l'on a connue, parmi les populations de quelque couleur qu'elle soit, si n'était la transformation qu'en ont opérée nos médias malhonnêtes qui relatent des choses qui ne se sont pas produites, qui agitent ainsi les ignorants et les crédules ; certains pontes au sein même de ces médias en viennent d'ailleurs eux-mêmes à s'étonner de l'évitement total qui est pratiqué autour des faits tels qu'ils se sont produits. Pour ma part, je n'ai guère de doute sur le fait qu'au cours des années 1930, la Pravda soviétique ait réussi à instiller de tels sentiments de révolte au sein de la population en russe, en fabricant tous les crimes monstrueux et toutes les trahisons horribles commises par ces naufrageurs de trotskystes et divers autres déviants politiques.

En fait, les preuves suggèrent que la majorité frappante des agressions violentes sur fond de haine raciale commises aux USA chaque année est perpétrée par des Noirs, le plus souvent envers des Blancs, mais parfois envers des Asiatiques ou des Hispaniques. Mais ces attaques sont presque systématiquement ignorées par les médias, et les présentateurs et les hommes politiques semblent au contraire empressés de braquer le projecteur dès lors qu'une agression se produit dans le sens opposé, même si cela constitue la minorité des faits. En fait, j'avais déjà fait le constat il y a quelques années qu'un travail de corrélation statistique mené sur nos centres urbains établissait un lien entre la prévalence de Noirs et la prévalence de crimes graves, et que cette corrélation était l'une des plus élevées que l'on puisse mesurer dans le domaine des sciences sociales, ce qui suggère fortement que le crime urbain constituerait une phénomène principalement noir.

Un schéma reproduisant une malhonnêteté patente et répétée pendant trop longtemps finit par porter à conséquences. Les médias

étasuniens, sur toute une gamme de sujets, comprenant sans aucun doute les sujets raciaux, approchent rapidement du point où leur crédibilité devient négative, et de plus en plus de gens tendent à penser que les faits sont exactement opposés à ce que décrivent les médias.

Ce n'est en rien un phénomène nouveau. Au cours des années 70, je lisais les livres fascinants d'Edgar Snow sur la Chine maoïste, qui relataient la réplique perspicace qu'un paysan fit à l'auteur pour lui indiquer avec quelle facilité on pouvait déduire la réalité du récit officiel : si les médias lançaient une grande campagne de propagande vantant la sûreté sans égale des chemins de fer chinois, sans doute quelque terrible accident de train s'était-il produit récemment. Il est triste de réaliser que de nombreux Américains sont sans doute en train d'adopter ce type de règle de pensée.

Prenons une métaphore biologique. Quand la chair molle subit une blessure importante, la cicatrisation produit, pour se protéger, un nouveau tégument souvent plus dur et plus résistant que l'original. Et, longtemps après que les dégâts en soient réparés, reste le dessin permanent qui témoigne de la surcompensation opérée par l'organisme pour surcompenser la blessure. Les récits des médias s'employant à cacher des faits déplaisants semblent parfois suivre le même schéma de surcompensation, et produisent une réalité inversée qui peut constituer en soi un indice utile de la réalité supprimée.

L'an dernier, par exemple, j'avais publié [un article](#) s'intéressant aux preuves impressionnantes que le passé de guerre de John McCain au Vietnam aurait été celui d'un collaborateur notoire de l'ennemi, mais que les tentatives malhonnêtes d'obscurcir ou de couvrir la réalité de sa trahison avaient pris une vie propre, et, croissant avec le temps, l'avaient porté dans l'esprit du public comme l'un des héros de guerre les plus patriotes des USA.

Ou prenons l'affaire historique fascinante d'[Emmett Till](#), que nous avons déjà mentionné un peu plus haut, dans le meurtre en 1955 était devenu l'archétype d'un jeune homme noir innocent lynché par des blancs meurtriers du Sud, ayant peut-être même ins-

piré le célèbre classique de Harper Lee, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*. Le meurtre de Till avait fait l'objet d'une intense couverture de la part des médias nationaux, qui avaient tous expliqué que l'enfant noir, âgé de 14 ans, n'avait fait qu'émettre des remarques provocantes à la jeune épouse d'un propriétaire de magasin blanc – il l'aurait sifflée – et que cela avait suffi à le faire enlever et brutalement assassiner. Mais assez bizarrement, on n'apprit que bien plus tard que son père, un criminel violent, avait été exécuté pour de multiples viols et pour meurtre, et que Till lui-même, pesant 70 kg et plutôt grand et musclé pour son âge, présentait également un historique de violence. Ces éléments m'étaient restés inconnus jusqu'il y a peu.

Quand nous découvrons que les médias ont, toute honte bue, laissé dans l'ombre divers détails d'importance, nous en venons naturellement à nous demander quels autres éléments ont pu être cachés hors de notre vue pendant tous ces temps pré-internet. J'en suis venu à me demander si les actions de Till n'auraient pas pu aller significativement plus loin – et plus grièvement – qu'un simple « *sifflet* », peut-être même jusqu'à quelque agression sexuelle, auquel cas son assassinat apparaîtrait comme l'exécution d'une sorte de justice brute pas si rare dans les communautés rurales. Dans ce scénario hypothétique, sans doute le mari de la victime de Till n'aurait-il pas souhaité faire étalage de l'indignité terrible que la première agression faisait porter à son épouse. Il est très possible que tout ce scénario dérangeant ne soit qu'imagination, mais au vu des schémas de mensonge que nous connaissons, je ne pense pas qu'un tel scénario apparaisse comme délirant. Dans les temps précédents internet, Trayvon Martin et Michael Brown auraient fort bien pu le rejoindre sur la liste des jeunes martyrs tragiques.

Une longue histoire de répétitions de malhonnêtetés par les médias peut produire des conséquences importantes, que nombreux trouveront inquiétantes. Les remarques faites en public par Donald Trump apparaissent souvent comme plutôt ignorantes, voire même ridicules, et sans doute aucun candidat à la présidence n'a-t-il au

cours des cent dernières années subi une couverture aussi fortement hostile de la part des médias unanimes. Mais les membres isolés de ce quatrième pouvoir ont été ébahis de voir leurs attaques et dénonciations sans fin ne plus avoir qu'un impact marginal sur l'opinion publique, et Trump a repris du poil de la bête dans divers sondages récents. Les journalistes doivent bien comprendre à un moment que des décennies de tromperie ont fortement réduit leur crédibilité sur toute une gamme de sujets sensibles, et que de nombreux électeurs refusaient de prendre pour argent comptant ces commentaires sur Trump de la part de ce qu'ils considèrent désormais comme « *la presse menteuse* ».

Une fois que les américains ont compris que nos médias supposément objectifs ne fonctionnent guère que comme une machine de propagande corrompue, pourquoi les affirmations de pontifes ou de journalistes issus de l'establishment devraient-elles peser plus de poids que les Tweets sarcastiques de quelque blogueur anonyme et en colère ? Ceux qui ont permis le dévoiement total de toute intégrité journalistique n'ont qu'eux-mêmes à qui se plaindre que le grand public n'en veuille plus.

Chapitre 8

La destruction du vol TWA 800

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [la destruction du vol TWA 800](#)

Par [Ron Unz](#) – Le 26 septembre 2016 – Source [Unz Review](#)

Reconstitution de la carlingue du vol TWA 800. Crédit photo : [wikimedia commons](#) Il y a quelques années, alors que j'avais entamé ma prise de conscience sur la gravité du niveau de malhonnêteté des médias dominants sur tout un ensemble de sujets controversés, je me suis mis à raconter une blague à quelques amis.

Imaginez-moi en train de déambuler, par un bel après-midi, dans la ville de Palo Alto [*en Californie, NdT*], jusqu'au moment où j'entends une énorme explosion semblant s'être produite du côté de Mountain View [*Ville voisine dans la Silicon Valley, NdSF*]. Immédiatement après, je vois s'élever dans le ciel une immense colonne de fumée. Mais j'ai du travail qui m'attend, et je n'ai pas le temps d'aller voir ce qui se passe, si bien que je me contente de me demander la cause que les journaux de demain matin vont révéler pour expliquer cet événement manifestement catastrophique et drama-



tique. Seulement voilà : le lendemain, aucune mention n'est faite, nulle part, de l'explosion ; ni dans les gros titres des publications réputées, ni même dans la gazette du *San Jose Mercury News*. À moins de m'auto-persuader que l'explosion de la veille n'est qu'une imagination de ma part, je devrais bien me résoudre à ne plus faire confiance à ce qu'on trouve à lire dans les organes de presse.

Je trouvais ma petite blague assez drôle, et j'aimais bien la répéter de temps en temps. Mais il y a peu, je me suis retrouvé face à une occurrence réelle de cette blague dans la vraie vie : une histoire remarquable qui avait totalement échappé à mon attention depuis plus de vingt ans.

Quand je repensais aux événements les plus marquants de l'année 1996, c'est la réélection triomphale de Bill Clinton qui me venait à l'esprit, au lendemain des attentats d'Oklahoma City, ainsi que les exagérations politiques de [Newt Gingrich](#), chef de file des Républicains au Congrès. Il y avait peut-être eu un quelconque crash

aérien sur la côte Est, mais rien dont je ne puisse me souvenir avec précision. Dans la réalité, le [vol TWA 800](#), reliant New York à Paris, avait connu une explosion en vol, et l'événement était devenu [le principal sujet d'actualité](#) de l'année 96 ; sa couverture avait dépassé celle de la campagne présidentielle, et les 230 décès faisaient de cette catastrophe la pire de toutes celles que New York avait connue au cours du XX^{ème} siècle, et la deuxième pire tragédie aérienne de toute l'histoire de l'aviation américaine à cette date. Et, de fait, certains journalistes à l'époque avaient mentionné que la couverture par les médias qui en avait suivi avait éclipsé celle de toute autre catastrophe dans le domaine des transports depuis le naufrage du Titanic, presque un siècle auparavant.

Pour ma part, j'avais presque totalement oublié l'histoire de cet avion maudit, jusqu'à ce que j'ouvre mon édition du matin du *New York Times*, mi-juillet 2013, et que je lise [un bref article](#) dans la section artistique, qui faisait éloge d'une nouvelle émission de télévision ; cette émission décrivait comme une « *théorie du complot* » l'idée que l'avion avait été abattu par un missile, et non par l'explosion accidentelle du réservoir de kérosène, thèse que l'enquête officielle avait conclu être la bonne sans place pour le doute à l'époque. *Le Times* ré-affirmait ce verdict et soutenait fermement cette conclusion officielle. Je venais de publier « [Notre Pravda Américaine](#) », et un universitaire bien établi de premier plan, qui avait apprécié cette publication, m'envoya aussitôt un petit mot, portant à ma connaissance l'existence d'[un site internet](#) qui discutait les détails de ce crash aérien, dont je ne savais rien. J'avais d'autres sujets à l'esprit à l'époque, si bien que je n'y avais fait qu'une brève visite qui m'avait surpris, mais à présent que j'ai pris le temps d'y retourner et de passer du temps sur ce sujet, je peux vous dire qu'il s'agit d'une histoire vraiment remarquable.

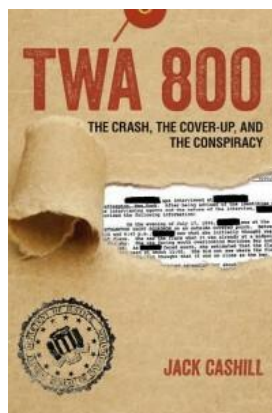
La séquence des événements est plutôt simple. Peu après son décollage de l'aéroport JFK de New York le 17 juillet 1996, le [vol TWA 800](#) explosa soudainement en vol à proximité de Long Island. Les pertes importantes, naturellement, engendrèrent l'ouver-

ture d'enquêtes impliquant de nombreuses agences fédérales sur cet événement, et sur fond de craintes terroristes largement partagées, le FBI lança l'enquête la plus étendue et la plus complexe de toute son histoire, déployant quelques 500 agents de terrain sur la zone. Bientôt, les enquêteurs collectèrent d'importantes quantités de preuves apparemment cohérentes entre elles.

L'essaim d'agents fédéraux se mit immédiatement à interroger un grand nombre de témoins locaux, dont 278 signalèrent qu'ils avaient aperçu une traînée lumineuse, faisant fortement penser à un missile, traverser le ciel en direction de l'aéronef, juste avant l'immense explosion. Des employés assignés aux équipements radar de la FAA [*l'administration fédérale de l'aviation, NdT*] signalèrent immédiatement au gouvernement qu'ils avaient perçu quelque chose ressemblant à un missile s'approcher de l'avion de ligne juste avant son explosion, et d'autres équipements produisirent des traces faisant état de traînées radar du même ordre. Quand des analyses purent enfin être menées sur l'épave de l'appareil, des traces de produits chimiques explosifs furent détectées, du type exact de ceux que l'on trouve dans les ogives des missiles, ainsi qu'un résidu chimique de couleur rougeâtre-orange, qu'un laboratoire parvint plus tard à identifier comme un probable échappement de [propergol](#) pour missile. On déploya des moyens pharaoniques pour localiser chaque pièce possible de l'épave, et pour nombre des débris, les contours des dégâts observés indiquaient une explosion initiale extérieure à l'avion. Presque aussitôt après le désastre, il semble qu'une course aux enchères fut lancée entre les réseaux télévisuels nationaux, pour savoir à qui se procurerait une vidéo amateur montrant un missile frappant et détruisant le vol TWA 800 ; l'enregistrement fut ainsi vendu pour plus de 50 000 \$ à la chaîne d'information câblée MSNBC, qui le diffusa brièvement jusqu'à ce que des agents du FBI, semble-t-il, ne la réquisitionnent comme preuve. Et en plus de cela, un habitant de la zone rendit publique une photo, prise peu de temps avant l'explosion, et montrant ce qui ressemblait à un missile se dirigeant vers l'avion de ligne.

Sur la base de tous ces éléments initiaux, les premiers articles de presse indiquèrent donc que l'avion avait probablement été détruit par un missile, et les spéculations allaient grand train quant à savoir si cette catastrophe avait été provoquée par quelque action terroriste, ou par un « *tir ami* » en provenance de l'un des navires de guerre étasuniens opérant aux abords de l'explosion. Au vu du caractère hautement sensible du sujet, les dirigeants du gouvernement exhortèrent les médias à garder l'esprit ouvert jusqu'à ce que l'enquête puisse être menée à son terme. Mais le débat public ne tarda pas à se teinter de rancœur, des personnes affirmant bientôt qu'un processus de dissimulation était en cours de la part du gouvernement. En fin de compte, la CIA se retrouva partie prenante de l'enquête, résultat de son expertise importante sur certains sujets.

Après plus d'un an de recherches détaillées, l'enquête gouvernementale finit par conclure qu'aucun missile ne pouvait être à la source de l'explosion, que l'ensemble des témoins oculaires s'étaient fourvoyés par suite d'une illusion d'optique causée par l'explosion de l'appareil. L'explosion elle-même avait constitué un processus tout à fait spontané, sans doute du fait d'une étincelle ayant mis le feu par hasard aux réservoirs de kérosène. La CIA, du fait du niveau de controverse qui entourait le dossier, apporta sa pierre en produisant une



vidéo d'animation exposant la narration officielle des événements, vidéo qui fut relayée en boucle sur nos chaînes d'information pour expliquer le désastre au grand public. L'animation montrait l'avion de ligne explosant spontanément en vol, sans cause externe, et pour bien clarifier la chose, les techniciens de la CIA avaient intégré à la vidéo un message d'explication en grande police de caractères :

« *Aucun missile n'a été impliqué* ». Le *New York Times*, ainsi que presque tous les organes de presse de premier plan, se mirent à diffuser cette même conclusion fort simple de manière répétée, dans tous leurs titres et tous leurs articles. La grande majorité de notre population panurgique absorba le message média simple « *Pas de missile* » sans broncher, et continua sa routine à base de matches de foot et de vidéos de célébrités de la chanson, tout à fait soulagée d'avoir appris que les Boeing 747 utilisés par l'ensemble de nos compagnies aériennes, dans des conditions de maintenance normales, étaient susceptibles d'exploser en vol sans aucune cause extérieure.

Un certain nombre de « *théoriciens du complot* » mécontents, cependant, refusèrent ces conclusions, et retournèrent à leurs « *théories du complot de missiles loufoques* », s'attirant l'opprobre de l'ensemble des médias dominants, *New York Times* en tête. Ces soupçons de complot s'étendirent jusqu'à la US Navy, qui apparemment était en train de mener des exercices militaires aux proches abords de la catastrophe, exercices dont certains affirmaient qu'ils comprenaient des lancements de tests de missiles anti-aériens. Et de fait, un habitant de la zone mit par la suite à disposition une vidéo amateur montrant on ne peut plus clairement le lancement d'un missile dans la zone exacte de la catastrophe, quelques jours avant celle-ci, dans le cadre d'exercices militaires nautiques.

Toute l'histoire de cet incident tout à fait remarquable fait l'objet d'une présentation dans un excellent livre publié début 2016 par le journaliste d'investigation Jack Cashill, qui a suivi le dossier depuis la fin des années 90, qui avait déjà coécrit un premier ouvrage en 2003, et qui a également produit en 2001 un documentaire de télévision sous le titre *Silenced*, qui est désormais disponible en intégralité sur [Youtube](#).

En outre, [le documentaire télévisé](#) de 2013 produit par un ancien réalisateur de CBS, dont la couverture par le *New York Times* constituait l'ouverture du présent article, s'est vu discuté en détail, et d'importants extraits en ont été diffusés par Amy Goodman dans *Democracy Now!*, pour la radio *NPR*.

Cashill est politiquement fermement ancré à droite, tandis qu'une personne comme Goodman penche sensiblement vers la gauche, mais la question de savoir si un avion de ligne américain a été détruit par un missile, ainsi que les faits cachés par le gouvernement, constituent un dossier non-idéologique, si bien que leurs points de vues apparaissent comme sensiblement identiques.

Pour quiconque a une loyauté non absolue dans les déclarations officielles de notre gouvernement et de nos médias, la réalité probable de ce qui s'est produit ce 17 juillet 1996 n'est pas vraiment difficile à entrevoir, et pour ceux qui conservent intacte une naïveté aussi touchante, je pense qu'elle se dissipera assez rapidement en regardant ces documentaires ou en lisant ces ouvrages. Mais la perte du vol TWA 800 ne présente sans doute pas une grande importance pour notre pays. Les accidents, ça arrive. Le destin des centaines de passagers malchanceux qui croyaient aller à Paris aura sans doute, ce jour là, croisé étourdiment et abruptement celui de quelque militaire, grand et énergique, décidé à tester ses derniers missiles. Quelques 30 000 américains meurent chaque année dans des accidents de voiture, et les risques ne sont pas évitables dans nos sociétés industrielles modernes.

Mais, en prenant un peu de recul, je crois que l'aspect réellement terrifiant de cet incident relève l'incroyable facilité avec laquelle notre gouvernement et ses médias en laisse ont pu totalement oblitérer la réalité de ce qui était arrivé à ce gros porteur abattu par un missile – et cela s'est produit, non pas dans quelque pays lointain et obscur, mais à portée de vue de la maison de Steven Spielberg dans les Hamptons, avec un avion qui venait de décoller de New York, et malgré des preuves matérielles écrasantes et des centaines de témoignages visuels directs. Le vrai sujet de cette histoire, plus que la catastrophe en elle-même, c'est la réussite d'une telle dissimulation, et ce n'est pas pour rien qu'elle constitue un passage central dans tous les livres et documentaires qui se sont intéressés à ce désastre.

Au vu des déclarations des témoins visuels et des autres fac-

teurs, il n'est pas du tout surprenant que nombre des premiers articles exposant la catastrophe aient directement mentionné une frappe de missile, ou au moins l'aient mentionnée parmi les principales hypothèses, et, au demeurant, les preuves restent que les dirigeants de notre gouvernement avaient commencé par supposer l'occurrence d'une attaque terroriste. Mais le président Clinton était bloqué en plein milieu de sa campagne de ré-élection, et si le massacre d'Américains par des terroristes peut contribuer à unifier une nation, les désastres engendrés par l'imprudence des militaires auraient certainement eu un effet politique opposé. Il semble donc probable qu'une fois le terrorisme retiré des hypothèses crédibles, et que l'on eut compris dans les hautes sphères du pouvoir que l'armée des USA était responsable de ce désastre, l'ordre direct soit rapidement tombé de faire disparaître le missile et tout ce qui l'étayait, l'ensemble de nos agences fédérales supposément indépendantes, FBI en tête, hochant la tête en réponse à cet ordre.

On avait, dans le cadre d'une enquête normale, rassemblé tous les débris, et on les avait stockés dans un hangar pour examen, mais des agents du FBI furent surpris faisant disparaître certaines des pièces les plus révélatrices, et même, au petit matin, martelant des pièces pour que leur forme évoque une explosion venant de l'intérieur, et non de l'extérieur, de l'appareil. La vidéo amateur qui montrait la frappe du missile sur l'avion ne fut diffusée que brièvement par une chaîne d'information avant de se voir réquisitionnée par des agents du gouvernement. Lorsqu'un journaliste d'investigation put se procurer des débris contenant des résidus provenant de toute évidence d'un missile, et qu'il les eut transmis à un producteur de *CBS News*, ces nouvelles preuves furent à leur tour rapidement confisquées, le journaliste et son épouse furent même arrêtés, poursuivis, et condamnés pour violation de quelque obscure loi interdisant aux curieux de s'accaparer des souvenirs des théâtres de catastrophes ; la productrice expérimentée de *CBS* qui avait accepté de se voir remettre ces preuves fut conspuée comme « *théoricienne du complot* » et rapidement contrainte à démissionner, et

sa carrière en fut brisée. Les rapports écrits du FBI mentionnant 278 témoins visuels décrivant l'attaque de missile dans leur déclaration furent purement et simplement ignorés, et dans divers cas, des déclarations furent refabriquées *a posteriori*, afin d'essayer de faire croire déloyalement que des témoins essentiels étaient revenus sur leur témoignage initial.

Ces exemples particuliers ne font qu'égratigner la surface de l'immense volume de mensonges et de tromperies coordonnées, que le gouvernement a organisé pour faire disparaître officiellement une frappe de missile vue par des centaines de témoins de toute archive publique, et transformer la destruction du vol TWA 800 en une espèce d'explosion en vol mystérieuse et spontanée. Le *New York Times*, en particulier, se fit le premier porte-voix de la ligne « *Aucun missile en vue* », dénigrant et couvrant de ridicule tous ceux qui essayaient de résister face à cette réécriture totale des faits et de l'histoire.

Ce rôle de garde-chiourme du *Times* dans la dissimulation devint particulièrement central quand la figure emblématique de [Pierre Salinger](#) fit son entrée dans la controverse. Salinger appartenait à part entière au sérail de l'élite politique de l'establishment politique, lui qui avait tenu le poste d'Attaché de presse du président Kennedy et avait constitué l'une des figures de premier plan de la présidence JFK, puis s'était vu brièvement nommé Sénateur de Californie avant de devenir un journaliste lauréat de nombreuses récompenses, et chef du bureau de Paris d'*ABC News*. À moitié français de par sa naissance, il disposait également de nombreuses connections avec les dirigeants français – et la France était galvanisée du fait du grand nombre de victimes françaises lors de cette catastrophe. Les services de renseignements français furent impliqués, et amassèrent rapidement les mêmes preuves massives de l'existence du missile supprimées par leurs homologues étasuniens, et ils transmirent ces informations à Salinger. Cashill indique que Salinger était un membre loyal du parti Démocrate, ce qui explique peut-être pourquoi il s'est assis sur ces preuves jusqu'après

la ré-élection de Clinton au mois de novembre ; alors il essaya de rentrer dans le débat, publia un long exposé dans *Paris Match*, un magazine populaire distribué à gros volume en France.

Salinger se trompait lourdement s'il croyait que son long pedigree de journaliste, ainsi que le prestige qui entourait sa personne, allaient le protéger des attaques. Au lieu de cela, malgré la menace que constituaient sa stature et sa crédibilité, le dévoilement de cette dissimulation lui valut de subir un incroyable flot d'insultes, d'être tourné en ridicule et d'invectives, le *New York Times* publiant pas moins de 18 articles consécutifs s'en prenant à sa personne, et d'autres magazines américains, comme *Time* et *Newsweek*, ajoutant leurs propres souillures à ce torrent. On peut penser qu'un dénigrement de cette ampleur visait à dissuader toute autre personnalité de premier plan de rompre les rangs et de suivre Salinger en s'engageant pour la vérité ; si tel est le cas, l'opération fut un succès, les dénigrements atteignirent leur but, et la dissimulation tint bon.

Avant que Salinger devienne déloyal [*à sa caste, NdT*], il apparaissait de manière régulière dans les émissions d'information des télévisions américaines, et ses opinions étaient reçues avec les égards que l'on donne aux hommes d'État seniors très respectables ; après cet épisode, il fut écarté et mis sur une liste noire, évité comme un pestiféré par les médias dominants comme un « *foldingo du complot* ». Et après son décès quelques années plus tard, la déloyauté qu'il osa manifester envers ses collègues de l'establishment teinta fortement la nécrologie que lui accorda le *New York Times*, qui se concluait en évoquant le « *tour étrange* » qu'il avait pris en défendant des théories basées sur des preuves « *discréditées* ».

Je n'ai aucun doute quant au fait que nombre d'autres figures de premier plan aient fait leurs en profondeur les leçons de cette défenestration de Salinger, à l'instar des dirigeants soviétiques de haut niveau qui avaient pris note des graves conséquences que risquait de provoquer toute remise en cause des affirmations émises par Staline. Et je connais personnellement quelques personnes dis-

posant d'une situation de premier plan dans notre élite, dont les opinions personnelles sur divers sujets controversés les feraient qualifier de « *totalelement conspirationnistes* », si bien qu'ils se montrent extrêmement réticents à laisser connaître ces opinions au public.

Mais prenons encore un autre exemple, encore plus proche de ma personne. Mon vieil ami, Bill Odom, le général trois étoiles qui avait dirigé la NSA sous Ronald Reagan, figurait dans les plus hautes sphères de l'establishment dédié à la sécurité nationale au début des années 2000 ; il tint le poste de Directeur des politiques de sécurité nationales à l'institut Hudson, et fut professeur adjoint à Yale. Mais ses opinions radicalement opposées quant à la réponse de Bush après les attentats du 11 septembre et quant aux préparatifs de la guerre en Irak lui valurent de se faire [totalelement expulser](#) des médias, et il se retrouva réduit à publier ses opinions dissidentes sur quelque site internet obscur, ou dans les pages de [quelque feuille de chou trimestrielle](#) socialisante.

Les naïfs qui pensent que garder secrète une vaste conspiration en Amérique est impossible du fait que « *quelqu'un aurait parlé* » feraient bien d'en prendre de la graine, en examinant simplement les conséquences de cet incident, intervenu au plus près de la capitale mondiale des médias. Et à quiconque serait tenté de faire confiance à Wikipédia sur tout sujet un tant soit peu controversé, je vous invite à aller lire [l'article Wikipédia¹ de 10 000 mots](#) sur le vol TWA 800, de comparer la présentation qui y est faite avec les simples faits que je présente dans le présent article, ou avec les informations dans les livres et documentaires sur lesquels je me suis basés pour

1. Note du Saker Francophone : Concernant Wikipédia, on utilise souvent des liens vers ce site car c'est une source perçue à priori fiable par le commun des mortels. Mais si vous avez un avis plus éclairé, vous pouvez sauter directement à la section [théorie du complot](#) que Wikipédia ne peut pas complètement ignorer et utiliser votre meilleur traducteur de novlangue pour comprendre que la vérité est probablement à rechercher à l'opposé de la direction vers laquelle Wikipédia veut vous confiner. Après à vous de chercher avec les mots clés fournis si aimablement.

l'écrire.

L'ancienne Union soviétique était célèbre pour son incapacité à admettre ses propres graves erreurs de gouvernance, mais sa machinerie de propagande était de piètre qualité, et se voyait couverte de ridicule tant à l'Ouest qu'au sein des rangs de ses propres citoyens. À n'en pas douter, les membres de leur Politburo et les journalistes de la *Pravda* pâleraient d'envie à voir avec quelle facilité le régime étasunien et ses laquais journalistes ont pu éradiquer la véritable histoire du vol TWA 800, abattu par un missile douze minutes après son décollage de l'aéroport JFK.

Chapitre 9

Théories du complot sur le 11 septembre

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Théories du complot sur le 11 septembre](#)

Par Ron Unz – Le 10 septembre 2018 – Source [Unz Review](#)

En 1999, j'ai été invité à rejoindre la [liste de diffusion HBD](#) de Steve Sailer, par laquelle j'ai interagi avec toutes sortes de personnes intéressantes. Les participants étaient pour la plupart des intellectuels ou des journalistes partageant des points de vue hétérodoxes sur les différences raciales, en particulier celles impliquant le QI et le crime, comme le reflétait le titre euphémistique de la liste, « Biodiversité humaine ».

Pour vous donner une idée du caractère controversé des débats, moins d'un an auparavant, un membre fondateur, Glayde Whitney, avait rédigé la préface de l'opus de 700 pages de [David Duke](#), *My Awakening*. Bien que les discussions soient censées se concentrer sur des questions scientifiques, la moitié des débats passionnés tournaient autour de l'immigration. Sur ce sujet controversé, j'étais invariablement en minorité dans un rapport de 99 contre 1 ; même



la poignée de libéraux autoproclamés se rangeait contre moi. En dépit de cela, je me considérais comme toujours victorieux dans ces débats même si 99% des participants pensaient certainement le contraire.

La question des taux de criminalité des immigrants hispaniques était particulièrement controversée : je prétendais qu'ils étaient à peu près identiques à ceux des Blancs, une position que pratiquement tous les intellectuels de la liste dénonçait comme une folie absolue. Ce différend a perduré tant d'années que, finalement, je n'ai même plus pris la peine de discuter du cas, mais de temps en temps, je faisais quelques plaisanteries satiriques sur le sujet.

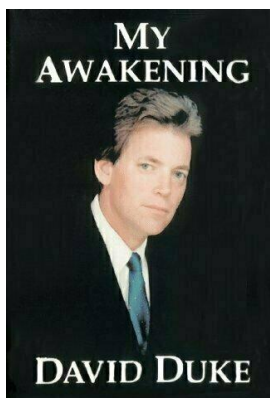
Le regretté J. Philippe Rushton, longtemps professeur de psychologie à l'Université du West Ontario, était un participant occasionnel à ces échanges, et l'une de mes blagues attira son attention. Étant peu sensible à l'humour, il ne comprit pas que mes propos

étaient ironiques, et après trois ou quatre échanges explicatifs, je fus finalement obligé d'exprimer ma position aussi explicitement que possible : « *Les Hispaniques ont sensiblement les mêmes taux de criminalité que les Blancs du même âge.* » Il jugea mon affirmation totalement incroyable, estimant qu'elle contredisait tout ce qu'il avait appris sur le sujet, et qu'elle menaçait même sa vision du monde bâtie sur trente ans d'enquêtes scientifiques sur les différences raciales. Par conséquent, dit-il, il était impossible que j'eusse raison.

Rushton était alors considéré comme le chercheur universitaire nationaliste blanc le plus en vue au monde. Il me dit, en substance, qu'il mangerait son propre chapeau si mon analyse raciale s'avérait exacte. Un tel défi intellectuel était trop tentant pour que je résiste, aussi ai-je fait une brève pause dans mon projet logiciel en cours pour compiler les chiffres relatifs à la criminalité aux États-Unis.

Les résultats quantitatifs se sont avérés fidèles à ma prédiction, et j'ai été ravi de mon article de couverture qui en a résulté, intitulé « *Le mythe de*

la criminalité hispanique », paru dans le numéro de mars 2010 de *The American Conservative*. Non seulement mon analyse détaillée a-t-elle finalement convaincu le professeur Rushton et la plupart de mes critiques les plus réfléchis, mais elle a également déclenché un *énorme débat sur Internet* et a eu une influence considérable. J'étais étonné à l'époque que mes calculs simples n'aient pas été entrepris auparavant par l'armée d'universitaires et de journalistes pro-immigrants, et je ne pouvais que supposer qu'ils avaient délibérément évité d'enquêter sur la question, de crainte de découvrir que les affirmations de leurs opposants anti-immigrants *soient*



correctes. Quoiqu'il en soit, pendant des années, chaque fois que je cherchais sur Google « *crime hispanique* » ou « *crime latino* », le moteur de recherche affichait plusieurs dizaines de millions de pages Web, mais mon propre article figurait généralement dans les cinq ou six premiers résultats, et souvent même dans les deux ou trois premiers. Encore aujourd'hui, près d'une décennie plus tard, les reprises de mon article se classent toujours remarquablement haut dans de telles recherches sur Google, Bing et DuckDuckGo. Mes conclusions étaient-elles réellement correctes ? Lorsque j'ai déménagé à Palo Alto en 1992, le quartier voisin de East Palo Alto affichait le taux de meurtres par habitant le plus élevé en Amérique, ce qui rendait évidemment les habitants nerveux. Mais au cours des 25 années suivantes, un vaste flot d'immigrants hispaniques, légaux et illégaux, a envahi la région, et la ville est devenue majoritairement peuplée d'immigrants latinos. Par un heureux hasard, le taux d'homicides chuta alors de quelque 99%, les deux dernières années n'ayant été entachées que par un seul homicide, un meurtre-suicide impliquant deux lesbiennes blanches âgées. Les chiffres concernant les autres types de crimes ont également chuté dramatiquement. Palo Alto héberge les PDG de Google, Facebook, Apple et de nombreuses autres entreprises technologiques de pointe, de sorte que les activistes de l'extrême-droite identitaire ne devraient pas être surpris que leur fanatisme anti-immigrés ait trouvé peu de répondant au sein de la communauté d'affaires de la Silicon Valley.

Bien que l'immigration et le crime hispanique fussent des sujets favoris dans notre groupe de discussion, il fut supplanté après les attaques du 11 septembre par des échanges fébriles sur le terrorisme musulman et le choc des civilisations. Une fois de plus, je me trouvais invariablement en minorité dans un rapport de 99 contre 1, presque tous les autres membres du groupe affirmant que la destruction du *World Trade Center* prouvait de manière concluante que nous devons fermer nos frontières aux immigrants étrangers. J'ai fait remarquer que puisque les pirates arabes impliqués n'étaient pas des immigrés, mais qu'ils étaient entrés dans

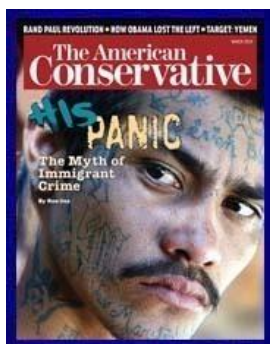
notre pays avec des visas de tourisme, peut-être que la « guerre contre le terrorisme » devrait être rebaptisée « guerre contre le tourisme » et que nous devrions protéger l'Amérique en fermant complètement nos frontières aux risques épouvantables de ce dernier. Tout le monde ignora mon sage conseil.

Les attentats du 11 septembre me bouleversèrent autant que tous les autres participants de la liste HBD, mais à part ma lecture attentive du *New York Times* et de mes autres journaux du matin, j'étais trop occupé par mon travail pour approfondir le sujet. Au début, tout le monde semblait convaincu qu'il y aurait bientôt, par dizaines, voire par centaines, d'autres attentats commis par des terroristes islamistes résidant dans notre pays, mais rien de tel ne s'est produit.

Après quelques semaines sans plus d'explosions, même mineures, j'ai dit aux autres membres de la liste HBD que je soupçonnais maintenant que les derniers terroristes d'al-Qaïda en Amérique étaient morts dans les attentats-suicides du 11 septembre, et qu'il n'y avait plus un seul agent sur place pour commettre un autre désastre. Beaucoup n'étaient pas d'accord avec moi, mais au fil des mois et des années, mon hypothèse s'est confirmée.

Il y avait une exception importante, mais elle ne faisait que confirmer la règle. Comme je l'ai écrit il y a quelques années dans mon premier article « *American Pravda* » :

Considérons les attaques au courrier contaminé à l'anthrax dans les semaines qui ont suivi le 11 septembre. Elles sont aujourd'hui presque oubliées, mais elles ont alors terrifié nos élites dominantes de la Côte Est et ont motivé l'adoption du Patriot Act, une atteinte sans



précédent contre les plus élémentaires libertés civiles. Chaque matin, au cours de cette période, le *New York Times* et d'autres grands journaux ont publié des articles sur l'origine mystérieuse des attaques et la totale perplexité des enquêteurs du FBI. Pourtant, durant mes soirées sur Internet, je pouvais lire des récits de journalistes tout à fait respectables, tels que [Laura Rozen](#) de *Salon* ou [les rédacteurs du Hartford Courant](#), qui fournissaient une foule de détails supplémentaires et pointaient du doigt un suspect et un motif.

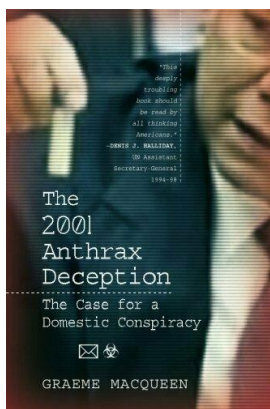
Bien que les lettres contaminées à l'anthrax aient été prétendument écrites par un terroriste arabe, le FBI a rapidement déterminé que le langage et le style indiquaient un auteur non arabe, tandis que des tests ont conduit vers l'installation de recherche sur les armes biologiques de Fort Detrick dans le Maryland, comme étant l'origine probable du matériau. Mais juste avant ces envois mortels, la police militaire de Quantico, en Virginie, avait également reçu une lettre anonyme prévenant qu'un ancien employé de Fort Detrick, le Dr Ayaad Assaad, né en Égypte, pourrait envisager de lancer une campagne nationale de bioterrorisme. Les enquêteurs ont rapidement innocenté le Dr Assaad, mais la nature très détaillée des accusations révélait une connaissance intime de ses activités professionnelles à Fort Detrick. Compte tenu de la simultanéité des lettres à l'anthrax et des fausses accusations de bioterrorisme contre le Dr. Assaad, toutes deux provenaient presque certainement de la même source, de sorte qu'élucider l'origine des fausses accusations contre le Dr Ayaad serait le moyen le plus simple d'attraper le véritable meurtrier à l'anthrax.

Qui avait intérêt à accuser le Dr Assaad de bioterror-

risme ? Quelques années plus tôt, il avait été impliqué dans une âpre querelle personnelle avec quelques-uns de ses collègues de Fort Detrick, qui impliquait des accusations de racisme et avait résulté dans des réprimandes officielles et des récriminations de toutes sortes. Lorsqu'un fonctionnaire du FBI soumit une copie de la lettre accusatoire à un expert en graphologie et lui a demanda de comparer le texte avec les écrits de 40 employés du laboratoire de guerre biologique, l'expert trouva une correspondance parfaite avec l'une de ces personnes. Pendant des années par la suite, j'ai répété à mes amis que quiconque passerait 30 minutes avec Google pouvait déterminer le nom et le motif du meurtrier probable de l'anthrax, et la plupart d'entre eux ont relevé le défi avec succès.

Ces éléments du dossier n'ont presque pas retenu l'attention des principaux médias nationaux, et rien n'indique non plus que le FBI ait mené l'enquête à bout. Au lieu de cela, les investigateurs se sont focalisés sur un certain Dr. Steven Hatfill, à partir d'indices négligeables. Après quoi, il a été complètement exonéré et a reçu une indemnité de 5,6 millions de dollars du gouvernement pour ses années de harcèlement judiciaire et médiatique. Plus tard, le chercheur Bruce Ivins et sa famille ont été poursuivis de manière similaire, après quoi le FBI a déclaré l'affaire close, alors même que d'anciens collègues du Dr Ivins avaient démontré qu'il n'avait ni le mobile, ni les moyens, ni l'occasion du crime dont on l'accusait. En 2008, j'ai commandé pour mon magazine un [article de couverture](#) important de 3000 mots résumant toutes ces preuves cruciales. Encore une fois, presque personne dans les médias grand public n'y a prêté la moindre attention.

Contrairement aux attentats du 11 septembre, j'avais suivi de près les attaques terroristes à l'anthrax, et j'étais choqué par le silence étrange des enquêteurs du gouvernement et de nos principaux journaux. À l'époque, je pensais que les attaques étaient indépendantes du 11 septembre et simplement opportunistes, mais je ne comprenais pas comment quelques minutes par jour de lecture de *Salon* et du *Hartford Courant* sur le Web pouvaient résoudre le problème qui déconcertait tout le monde au FBI et



au *New York Times*. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à me demander si les médias dominants auxquels je m'étais toujours fié n'étaient pas simplement « *notre Pravda américaine* » sous un nom différent. De plus, un livre écrit en 2014 par le professeur Graeme MacQueen, que je n'ai découvert que très récemment, plaide de manière raisonnablement convaincante que les meurtres à l'anthrax étaient intimement liés aux attentats du 11 septembre 2001, grandement « *magnifiés* » par la malfaisance de nos élites médiatiques. En physique théorique, de nouvelles percées scientifiques surviennent souvent lorsque des objets connus se comportent de manière inexplicable, suggérant ainsi l'existence de forces ou de particules auparavant insoupçonnées. En biologie évolutive, lorsqu'un organisme semble agir contre ses propres intérêts génétiques, on peut supposer qu'il est tombé sous le contrôle d'une autre entité, généralement un parasite, qui a détourné l'hôte et dirige ses activités vers ses propres objectifs. Bien que je ne puisse pas être tout à fait sûr de ce qui était en train d'arriver à la politique et aux médias de mon propre pays, il se passait certainement quelque chose de très étrange et inquiétant.

Les choses ont vite empiré. Puisque les attentats du 11 sep-

tembre avaient prétendument été organisés par Oussama Ben Laden et qu'il était basé en Afghanistan sous la protection des Talibans, notre attaque contre ce pays semblait au moins rationnelle. Mais soudain, il a également été question d'attaquer l'Irak de Saddam Hussein, ce qui n'avait absolument aucun sens.

Au début, j'avais du mal à concevoir le pouvoir stupéfiant et la malhonnêteté de « *notre Pravda américaine* », les grands médias transformant si facilement le noir en blanc et la nuit en jour. Encore une fois, permettez-moi de [citer mon article original](#) de ce titre :

Les circonstances de notre guerre en Irak le démontrent, la plaçant certainement parmi les conflits militaires les plus étranges des temps modernes. Les attentats de 2001 aux États-Unis ont rapidement été imputés aux islamistes radicaux d'al-Qaïda, dont le pire ennemi au Moyen-Orient avait toujours été le régime baasiste laïc de Saddam Hussein en Irak. Pourtant, par de trompeuses déclarations publiques, de fausses fuites dans la presse et même des preuves falsifiées telles que les documents « yellowcake », l'administration Bush et ses alliés néo-conservateurs ont utilisé les médias américains dociles pour persuader nos citoyens que les fictives armes de destruction massive de l'Irak constituaient une menace nationale mortelle et exigeaient leur élimination par la guerre et l'invasion. En fait, pendant plusieurs années, les sondages nationaux ont révélé qu'une grande majorité d'Américains conservateurs et républicains croyaient que Saddam était le cerveau derrière le 11 septembre et que la guerre en Irak était menée en représailles de ces attaques. Considérez à quel point l'histoire des années 1940 semblerait étrange si les États-Unis avaient attaqué la Chine en représailles de Pearl Harbor. Les faits réels étaient facilement accessibles à quiconque s'y intéressait après 2001, mais la plupart des Américains ne

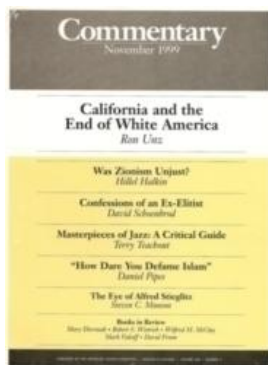
s'en soucient pas et tirent simplement leur compréhension du monde de ce que leurs disent les grands médias, qui, dans leur grande majorité – presque uniformément – ont plaidé en faveur de la guerre contre l'Irak; les têtes parlantes de la télévision ont créé notre réalité. D'éminents journalistes des secteurs libéral et conservateur ont relayé avec enthousiasme les mensonges et les distorsions les plus ridicules qui leur ont été transmis par des sources anonymes, et ils ont poussé le Congrès sur la voie de la guerre. Le résultat fut ce que mon regretté ami, le général [Bill Odom](#), a appelé à juste titre le « plus grand désastre stratégique de l'histoire des États-Unis ». Les forces américaines ont subi des dizaines de milliers de morts et de blessés inutiles, tandis que notre pays faisait un pas gigantesque vers la faillite nationale. Le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz et d'autres ont estimé qu'en tenant compte de l'intérêt de la dette contractée, le coût total à long terme de nos deux guerres récentes pourrait atteindre 5 000 ou 6 000 milliards de dollars, soit 50 000 dollars par ménage américain, une grande partie étant encore impayée. Dans le même temps, l'économiste Edward Wolff a calculé que la Grande Récession et ses conséquences avait réduit l'avoir net du ménage américain médian à 57 000 dollars en 2010, alors qu'elle était presque deux fois plus élevée trois ans plus tôt. En comparant les actifs et les passifs, nous constatons que la classe moyenne américaine est au bord de la faillite, et le coût de nos guerres étrangères en est une cause majeure. Mais aucune des personnes responsables de la débâcle n'a subi de conséquences graves, et la plupart des politiciens et des personnalités des médias qui ont causé ce désastre ont conservé leurs positions grassement payées. Pour la plupart des Américains, la réalité est ce que nos or-

ganes de presse leur disent et, comme ces organes ont occulté les faits et les conséquences néfastes de nos récentes guerres, le peuple américain n'en a pas idée. Des sondages récents montrent que seulement la moitié du public croit aujourd'hui que la guerre en Irak était une erreur. L'auteur James Bovard a décrit notre société comme une « démocratie atteinte d'un déficit de l'attention », et George Orwell lui-même serait surpris de la rapidité avec laquelle des événements importants sont oubliés lorsque les médias en perdent l'intérêt.

Lorsque le président George W. Bush a commencé à rapprocher inexorablement les États-Unis de la guerre en Irak en 2002, je me suis rendu compte avec un sentiment de profond désarroi que les néoconservateurs fanatiquement pro-Israël avaient réussi à s'emparer du contrôle de la politique étrangère de notre pays, une situation que je n'aurais jamais imaginé même dans mon pire cauchemar.

Au cours des années 1990 et même après, j'ai entretenu des relations très amicales avec les néoconservateurs de New York et de Washington, travaillant étroitement avec eux sur des questions relatives à l'immigration et à l'assimilation. Mon article de décembre 1999 intitulé « *La Californie et la fin de l'Amérique blanche* » était non seulement l'un des plus longs articles de couverture jamais publiés dans *Commentary*, le fleuron intellectuel des néoconservateurs, mais il avait même été mis en exergue de sa lettre annuelle de collecte de fonds.

Mes amis de Washington DC et moi-même étions bien conscients du fanatisme de la plupart des néoconservateurs concernant Is-



raël et le Moyen-Orient, et leurs obsessions en matière de politique étrangère constituaient un sujet de blague et de ridicule. Il semblait inimaginable qu'on leur donne un pouvoir quelconque dans ce domaine, et par conséquent leurs idées apparaissaient comme une excentricité relativement inoffensive. Qui pouvait imaginer que de tels fanatiques soient placés aux postes de contrôle du Pentagone, et qu'ils puissent ainsi dissoudre les forces armées américaines en tant qu'« *institution étatique* » ?

Le triomphe idéologique complet des néoconservateurs après les attentats du 11 septembre était d'autant plus choquant qu'ils venaient d'être confrontés à une terrible défaite. Au cours de la campagne présidentielle de 2000, presque tous les néoconservateurs s'étaient alignés sur le sénateur John McCain, dont le combat contre Bush pour l'investiture républicaine avait fini par devenir assez âpre et, en conséquence, ils avaient été presque totalement exclus des postes suprêmes de direction. Le vice-président Dick Cheney et le secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld étaient alors considérés comme des Républicains partisans de Bush, sans lien significatif avec les néoconservateurs. Il en était de même pour tous les autres hauts responsables de l'administration Bush tels que Colin Powell, Condeleeza Rice et Paul O'Neil. La seule personnalité néoconservatrice à avoir reçu une place ministérielle était Linda Chavez au département du Travail. Mais ce ministère a toujours été considéré comme un poste de valeur symbolique, et d'ailleurs Chavez a finalement retiré sa candidature en raison de ses « *problèmes de nourrice* ». Le plus haut rang occupé par un néoconservateur sous Bush était celui de l'adjoint de Rumsfeld, Paul Wolfowitz, dont la nomination apparemment sans conséquence avait été adoptée sans préavis.

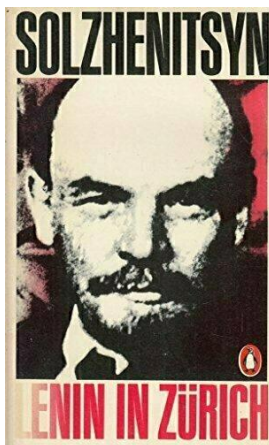
La plupart des néoconservateurs eux-mêmes semblaient reconnaître la défaite catastrophique qu'ils avaient subie lors des élections de 2000. À l'époque, j'entretenais des relations très amicales avec Bill Kristol et, lorsque je suis passé à son bureau de l'hebdomadaire *Weekly Standard* au printemps 2001, il semblait être dans un

état de dépression. Je me souviens qu'à un moment donné, il s'est pris la tête dans les mains et s'est demandé à voix haute s'il était temps pour lui d'abandonner la bataille politique, de démissionner de son poste de rédacteur en chef et de se rabattre sur un poste tranquille au sein d'un groupe de réflexion de Washington. Pourtant, huit ou dix mois plus tard, lui et ses proches alliés allaient gagner une influence écrasante au sein de notre gouvernement. Comme les bolcheviques présentés par Alexandre Soljenitsyne dans *Lénine à Zurich*, les attentats du 11 septembre ont permis à une faction idéologique réduite mais très motivée de prendre le contrôle d'un pays gigantesque. Un bon compte-rendu de la prise de pouvoir des néoconservateurs sur l'administration Bush après le 11 septembre est le livre de Stephen J. Sniegoski, *The Transparent Cabal*, paru en 2008 et disponible gratuitement sur ce lien : « *Stephen J. Sniegoski, The Transparent Cabal : The Neoconservative Agenda, War in the Middle East, and the National Interest of Israel* » Pendant de nombreuses années après le 11 septembre, je n'ai accordé que peu d'attention aux détails des attaques elles-mêmes. J'étais surtout préoccupé par la construction de mon [système de logiciel d'archivage de contenu](#). Le peu de temps que je pouvais consacrer aux questions de politique publique, je le réservais au désastre en cours de la guerre d'Irak et au risque que Bush n'étende le conflit à l'Iran. En dépit des mensonges néoconservateurs relayés par nos médias corrompus, ni l'Irak ni l'Iran n'avaient quoi que ce soit à voir avec les attentats du 11 septembre. Ces événements se sont donc estompés peu à peu de ma conscience et je soupçonne qu'il en était de même pour la plupart des autres Américains. Al-Qaïda avait en grande partie disparu et ben Laden était supposé se cacher quelque part dans une grotte. En dépit d'innombrables « alertes » de sécurité intérieure, il n'y avait absolument plus de terrorisme islamique sur le sol américain, et relativement peu ailleurs, en dehors du charnier irakien. C'est pourquoi les détails précis des attentats du 11 septembre étaient devenus presque sans importance à mes yeux.

D'autres personnes parmi mes connaissances étaient du même avis. Pratiquement tous les échanges que j'ai eu avec mon vieil ami Bill Odom, le général trois étoiles qui avait dirigé la NSA pour Ronald Reagan, concernaient la guerre en Irak et le risque qu'elle ne s'étende en Iran, ainsi que la colère amère qu'il ressentait à l'égard de Bush pour la manière dont il avait perverti sa chère NSA pour en faire un outil d'espionnage domestique anti-constitutionnel. Lorsque le *New York Times* a révélé l'étendue considérable de l'espionnage opéré par la NSA, le général Odom a déclaré que le président Bush devait être destitué et que le directeur de la NSA, Michael Hayden, devait passer en cour martiale. Mais durant les années qui ont précédé [son décès prématuré en 2008](#), je ne me souviens pas que les attentats du 11 septembre se soient présentés une seule fois dans nos discussions.

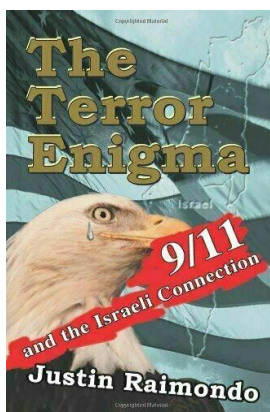
Durant ces mêmes années, j'étais aussi devenu très ami avec [Alexander Cockburn](#), dont le webzine *Counterpunch* était un des rares centre d'opposition importante à notre politique étrangère désastreuse vis-à-vis de l'Irak et de l'Iran. Je me souviens qu'il s'était plaint une fois à moi en 2006 des « *cinglés du complot* » du Mouvement pour la Vérité sur le 11 septembre, qui harcelaient sans cesse sa publication, et je lui exprimais ma sympathie. Ce fut peut-être la première et unique fois que j'entendis parler des « *9/11 truthers* » au cours de cette période, et je les considérais un peu à l'image d'une [secte d'ufologues excentriques](#).

Certes, j'avais parfois entendu parler ici et là d'incohérences au sujet des attentats du 11 septembre, et j'éprouvais quelques soupçons. Presque quotidiennement, je jetais un coup d'œil à la première page de *Antiwar.com*. J'avais ainsi appris que des agents du Mossad



avaient été arrêtés alors qu'ils filmaient les attaques à New York, et qu'une vaste opération d'espionnage du Mossad dans tout le pays avait également été démantelée à peu près au même moment. *Fox News* avait même diffusé une série documentaire en plusieurs parties sur ce dernier sujet, qui avait rapidement « disparu » de son site sous la pression de l'ADL.

Je n'étais pas tout à fait sûr de la crédibilité de ces affirmations, mais il me semblait plausible que le Mossad ait été informé des attaques à l'avance et les ait laissé se produire, en considération des énormes avantages qu'Israël retirerait de la réaction anti-arabe qui s'en suivrait. Je pense avoir été vaguement conscient du fait que le directeur de la rédaction d'*Antiwar.com*, Justin Raimondo, avait publié *The Terror Enigma*, un petit livre sur certains de ces faits étranges, portant le sous-titre provocateur « *Le 11 septembre et la connexion israélienne* ».



En 2007, *Counterpunch* a aussi publié un article fascinant sur l'arrestation de ce groupe d'agents du Mossad pris en train de filmer avec une joie non dissimulée les attaques de New York. L'activité du Mossad semblait bien plus importante que je l'avais cru jusqu'alors. Mais tous ces détails demeuraient un peu flou dans mon esprit, en comparaison de mes préoccupations majeures concernant les guerres en Irak et en Iran.

Cependant, fin 2008, mon objectif avait commencé à changer. Bush quittait ses fonctions sans avoir déclenché une guerre en Iran et les États-Unis avaient réussi à esquiver le danger d'un gouvernement encore plus dangereux avec John McCain. Je pensais que Barack Obama serait un très mauvais président et il s'est avéré pire que ce que je pensais, mais je poussais quand même un soupir de

soulagement chaque jour qu'il était à la Maison-Blanche.

En outre, à peu près à la même époque, je suis tombé sur un détail étonnant des attentats du 11 septembre qui témoignait de la profondeur remarquable de ma propre ignorance. Dans un article de *Counterpunch*, j'avais découvert qu'immédiatement après les attentats, le supposé cerveau terroriste Oussama ben Laden avait publiquement nié toute implication, affirmant même qu'aucun bon musulman n'aurait commis de tels actes.

Après avoir vérifié cette information, j'étais *stupéfait*. Les attentats terroristes du 11 septembre étaient non seulement l'attaque terroriste la plus réussie de l'histoire du monde, mais ils avaient sans doute eu un impact plus grand que toutes les opérations terroristes passées. L'objectif du terrorisme est de permettre à une petite organisation de montrer au monde qu'elle peut infliger de lourdes pertes à un État puissant, et je n'avais jamais entendu parler d'un dirigeant terroriste qui nierait son rôle dans une opération réussie, encore moins la plus grande de l'histoire. Quelque chose semblait extrêmement bizarre dans le récit médiatique que j'avais accepté jusque-là. J'ai commencé à me demander si je n'avais pas été tout autant trompé que les dizaines de millions d'Américains qui, en 2003 et 2004, croyaient naïvement que Saddam avait été le cerveau des attentats du 11 septembre. Nous vivons dans un monde d'illusions générées par nos médias et j'ai soudainement eu une impression qui pourrait se comparer à la découverte d'une déchirure dans le décor en papier-mâché affiché à l'arrière-plan d'un studio de Hollywood. Si Oussama ben Laden n'était pas l'auteur du 11 septembre, quels autres énormes mensonges avais-je aveuglément avalés ?

Quelques années plus tard, je suis tombé sur une chronique très intéressante d'Eric Margolis, un éminent journaliste de politique étrangère canadien, purgé des médias télévisés pour sa vive opposition à la guerre en Irak. Il avait longtemps publié une chronique hebdomadaire dans le *Toronto Sun* et, lorsque son contrat a pris fin, il a utilisé sa dernière chronique pour publier un long

texte qui [exprimait ses doutes très forts](#) sur l'histoire officielle du 11 septembre, soulignant que l'ancien directeur des renseignements pakistanais avait déclaré qu'Israël était derrière les attaques.

En outre, un vieil ami qui entretenait des liens étroits avec les cercles d'élite français a partagé avec moi ce qu'il considérait comme une anecdote amusante. Il a mentionné que lors d'un dîner privé à Paris auquel participaient des personnalités politiques et médiatiques influentes, l'ancien ministre français de la Défense avait déclaré aux autres invités incrédules que le Pentagone avait été frappé par un missile plutôt que par un avion de ligne. Mon ami a expliqué que le ministre en question était considéré comme extrêmement intelligent et lucide, ce qui prouvait à ses yeux que même les personnes de grande réputation peuvent parfois croire en des choses complètement folles.

Mais j'ai interprété ces mêmes faits différemment. La France possédait probablement l'un des quatre ou cinq meilleurs services de renseignement au monde, et un ministre français de la Défense disposait certainement d'une meilleure information sur les événements réels qu'un expert des médias. En fait, l'un des premiers livres remettant en question le récit officiel du 11 septembre était [L'Effroyable imposture](#) du journaliste français Thierry Meyssan, paru en 2002. Ce livre affirmait également que le Pentagone avait été frappé par un missile, et l'auteur avait peut-être été informé par des fuites provenant des services de renseignement français. *[Une version 2 est [récemment sortie](#) aux [éditions demi-lune](#), [NdSF](#)].*

J'ai ensuite partagé ce récit des opinions personnelles du mi-



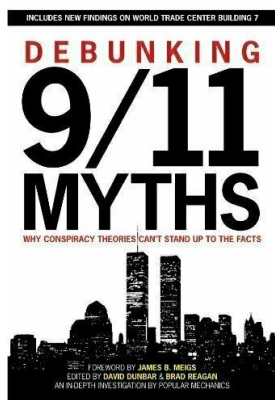
nistre français avec un Américain très bien introduit dans les sphères de l'élite politique, avec lequel je m'étais lié d'amitié. Sa réaction a clairement montré qu'il avait le même point de vue peu orthodoxe sur les attentats du 11 septembre, même s'il ne l'avait jamais exprimé publiquement de peur de perdre sa carte de membre de l'establishment.

J'ai finalement découvert qu'en 2003, l'ex-ministre allemand Andreas von Bülow avait publié un [best-seller](#) suggérant que la CIA, plutôt que Ben Laden, était à l'origine des attentats. En 2007, l'ancien président italien Francesco Cossiga avait [également soutenu](#) que la CIA et le Mossad en étaient responsable, ajoutant que ce fait était bien connu des agences de renseignement occidentales.

Au fil des ans, toutes ces affirmations discordantes avaient progressivement renforcé mes soupçons sur l'histoire officielle du 11 septembre, mais ce n'est que très récemment que j'ai enfin trouvé le temps de commencer à enquêter sérieusement sur le sujet et de lire huit ou dix des principaux ouvrages de « *9/11 truthers* », principalement ceux du professeur David Ray Griffin, le leader dans ce domaine. Et ses livres, ainsi que les écrits de ses nombreux collègues et alliés, m'ont fait découvrir toutes sortes de détails très révélateurs. J'ai également été très impressionné par le grand nombre d'individus réputés, sans orientation idéologique apparente, qui ont rejoint au fil des ans le « *mouvement pour la Vérité sur le 11 septembre* » (9/11 Truth movement).

J'ai certes tenté de trouver des ouvrages contradictoires soutenant l'histoire officielle du 11 septembre, mais le seul texte substantiel que j'ai pu trouver était un numéro du magazine *Popular Mechanics*, dont le chercheur principal s'est avéré être le cousin du chef de la Sécurité intérieure, Michael Chertoff. Aucun des contributeurs ne semblait avoir de diplômes académiques sérieux, et ils semblaient généralement ignorer ou détourner certaines des preuves les plus solides fournies par les nombreux universitaires et experts impliqués dans le mouvement *9/11 Truth*. Par conséquent, je n'ai pas trouvé leur réfutation convaincante et je soupçonnais que le

Homeland Security en avait commandé la publication. Les magazines populaires ne font pas le poids face à des scientifiques et des professeurs de recherche des grandes universités. C'est à croire que les failles du récit officiel du 11 septembre étaient si nombreuses et si vastes qu'aucun érudit sérieux ne pourrait être recruté pour le défendre.

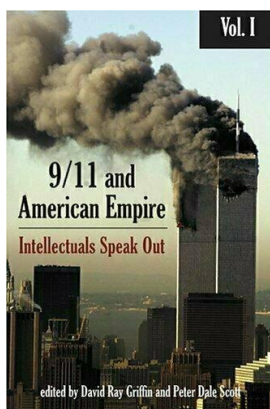


Lorsque des affirmations d'une nature extrêmement controversée sont faites pendant de nombreuses années par de nombreux universitaires et experts réputés, et qu'elles sont entièrement ignorées ou réprimées mais jamais réfutées, une conclusion raisonnable s'impose. D'après mes lectures très récentes à ce sujet, les failles dans l'histoire officielle du 11 septembre se comptent par dizaines. La plupart de ces éléments semblent raisonnablement établis et, même si nous n'en admettions que deux ou trois comme absolument certains, nous devrions rejeter totalement le récit qu'on nous a fait croire pendant si longtemps. Les nombreux livres de Griffin, à commencer par son important volume de 2004, *The New Pearl Harbor*, fournissent une bonne synthèse de ces éléments. Bien qu'ils contiennent tous une bonne dose de répétition, je recommande, parmi les plus importants : *Debunking 9/11 Debunking*, qui est une

réponse au numéro de *Popular Mechanics*, et son livre de 2008, *The New Pearl Harbor Revisited*. Griffin a en plus co-édité en 2007 une importante collection d'essais avec le professeur Peter Dale Scott, sous le titre *9/11 and American Empire*. Pour ceux qui seraient réfractaires à toute commande sur Amazon, je suis heureux de fournir trois des livres plus courts de Griffin en format HTML :

- *David Ray Griffin, 9/11 Contradictions*, 2008, 110 000 mots
- *David Ray Griffin, 9/11 Ten Years Later*, 2011, 116 000 mots
- *David Ray Griffin, Cognitive Infiltration*, 2011, 66 000 mots

Je ne suis qu'un amateur dans l'art complexe d'extraire des pépites de vérité d'une montagne de mensonges fabriqués. Bien que les arguments du « mouvement pour la Vérité sur le 11 septembre » me semblent tout à fait convaincants, je me sentrais évidemment beaucoup plus confortable s'ils étaient soutenus par un professionnel expérimenté, tel qu'un analyste de la CIA. Il y a quelques années, j'ai été choqué d'apprendre que c'était effectivement le cas.



William Christison avait passé 29 ans à la CIA, jusqu'à en devenir l'un des cadres supérieurs en tant que directeur du Bureau d'analyse régionale et politique, avec 200 analystes sous sa direction. En août 2006, il publia un remarquable article de 2700 mots expliquant pourquoi il ne croyait plus à l'histoire officielle du 11 septembre et était convaincu que le rapport de la Commission sur le 11 septembre était un camouflage. L'année suivante, il a vigoureusement endossé l'un des livres de Griffin, en écrivant : « [Il y a] un faisceau de preuves montrant que l'explication officielle du gouvernement américain sur les événements

du 11 septembre 2001 est une série monstrueuse de mensonges. » Et le scepticisme extrême de Christison à l'égard des attentats du 11 septembre était appuyé par celui de nombreux autres anciens agents de renseignement américains [très respectés](#).

Lorsqu'un ancien agent de renseignement du niveau de Christison dénonce le rapport officiel sur le 11 septembre comme une fraude et une dissimulation, on pourrait s'attendre à ce que son article fasse la une des journaux. Mais il n'a jamais été rapporté nulle part dans nos médias grand public, et je ne l'ai découvert que dix ans plus tard.

Même nos médias supposés « *alternatifs* » étaient presque aussi silencieux. Tout au long des années 2000, Christison et son épouse Kathleen, également ancienne analyste de la CIA, avaient régulièrement contribué à *Counterpunch*, y publiant plusieurs dizaines d'articles. Ils en étaient certainement les auteurs les plus reconnus en matière de renseignement et de sécurité nationale. Mais le rédacteur en chef Alexander Cockburn a refusé de publier leur scepticisme à l'égard des attentats du 11 septembre, de sorte que je n'en ai jamais eu connaissance à ce moment-là. Lorsque, il y a quelques années, j'ai fait part de l'analyse de Christison à l'actuel directeur de publication de *Counterpunch*, Jeffrey St. Clair, celui-ci a été stupéfait de découvrir que l'ami qu'il avait tant apprécié était devenu un « *9/11 truther* ». Lorsque même les organes de presse alternatifs servent de gardiens idéologiques, une situation d'ignorance généralisée devient inévitable.

Pour ceux qui sont intéressés, l'article de Christison de 2006 mentionne les preuves solides qu'il a trouvées dans une [émission de C-Span](#) incluant un débat de deux heures sur les attaques terroristes du 11 septembre, et il a particulièrement cité le documentaire *Loose Change* comme un excellent résumé des failles les plus importantes dans le récit officiel du 11 septembre. La version complète La version complète « *Final Cut* » de ce documentaire est disponible [sur YouTube](#).

Avec tant de trous béants dans l'histoire officielle des événe-

ments survenus il y a dix-sept ans, chacun d'entre nous est libre de choisir de se concentrer sur ceux qu'il considère comme les plus convaincants, et j'en ai plusieurs qui me sont propres. Le professeur de chimie danois Niels Harrit est l'un des savants qui ont analysé les débris des bâtiments détruits et qui y ont détecté la présence résiduelle de nano-thermite, un composé explosif de qualité militaire, et je l'ai trouvé très crédible [pendant son interview](#) d'une heure à *Red Ice Radio*. L'idée que le passeport d'un des pirates de l'air a été retrouvé intact dans une rue de New York après le crash de son avion est absurde, tout comme l'affirmation selon laquelle le principal pirate de l'air a perdu dans un des aéroports ses bagages contenant une grande quantité de renseignements incriminants. Les témoignages des dizaines de pompiers qui ont [entendu des explosions](#) juste avant l'effondrement des tours jumelles semblent totalement inexplicables dans le cadre de l'histoire officielle. L'effondrement soudain et total du bâtiment 7, qui n'a jamais été touché par un avion de ligne, est également extrêmement improbable.

Supposons maintenant que tous ces éléments soient corrects, et confirment les dires d'anciens analystes de haut rang de la CIA, d'éminents universitaires et de professionnels expérimentés, selon lesquels les attaques du 11 septembre 2001 n'étaient pas ce qu'elles semblaient être. Nous reconnaissons qu'il est extrêmement improbable que trois immenses gratte-ciel de la ville de New York se soient soudainement effondrés à la vitesse de la chute libre sur leurs propres empreintes après que seulement deux d'entre eux eurent été percutés par des avions. Nous admettons également comme pratiquement impossible qu'un gros avion de ligne civil ait frappé le Pentagone en n'y laissant absolument aucune épave et seulement un petit trou. Que s'est-il réellement passé et, plus important encore, qui était derrière tout cela ?

Il est évidemment impossible de répondre à la première question sans une enquête officielle honnête et approfondie. D'ici là, il ne faut pas s'étonner que de nombreuses hypothèses quelque peu contradictoires aient été avancées et débattues dans la communauté

des chercheurs de vérité sur le 11 septembre. Mais la seconde question est probablement la plus importante et la plus pertinente, et je pense qu'elle a toujours représenté une source de grande vulnérabilité des thèses contestataires sur le 11 septembre.

L'approche la plus typique, qui est généralement suivie dans les nombreux livres de Griffin, est d'éviter complètement la question et de se concentrer uniquement sur les lacunes flagrantes du récit officiel. C'est une position tout à fait acceptable, mais qui laisse planer toutes sortes de doutes sérieux. Quel groupe organisé aurait été suffisamment puissant et audacieux pour mener une attaque d'une telle ampleur contre le cœur central de la seule superpuissance mondiale ? Et comment a-t-il pu orchestrer une couverture médiatique et politique aussi massivement efficace, en faisant même appel à la participation du gouvernement américain lui-même ?

Ceux qui choisissent d'adresser la question des auteurs du complot semblent se recruter principalement parmi les militants et internautes de base, plutôt que parmi les experts prestigieux, et la réponse généralement apportée est : « *inside job* ! » Les tenants de cette thèse pensent que des hauts dirigeants politiques de l'administration Bush, probablement le vice-président Dick Cheney et le ministre de la Défense Donald Rumsfeld, ont organisé les attaques terroristes, avec ou sans la connaissance de leur supérieur nominal, le président George W. Bush. Parmi les mobiles suggérés figurent la justification d'attaques militaires contre divers pays, le soutien des intérêts financiers de la puissante industrie pétrolière et du complexe militaro-industriel, et la possibilité de détruire les libertés civiles américaines. Puisque dans leur grande majorité les *truthers* politiquement actifs se situent à l'extrême gauche du spectre idéologique, ils considèrent ces notions comme logiques et presque évidentes.

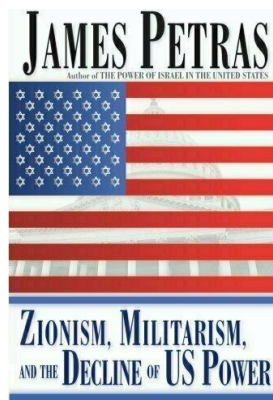
Bien que n'approuvant pas explicitement ces théories du complot, le documentaire du réalisateur gauchiste Michael Moore, *Fahrenheit 9/11*, semble soulever des soupçons similaires. Son documentaire à petit budget lui a rapporté la somme étonnante de 220

millions de dollars, en suggérant que des collusions étroites entre la famille Bush, Cheney, les compagnies pétrolières et les Saoudiens étaient responsables de la guerre en Irak, ainsi que de la répression interne des libertés civiles, laquelle faisait partie intégrante de l'agenda républicain d'extrême droite.

Malheureusement, ce tableau apparemment plausible n'a presque aucun fondement dans la réalité. Pendant la guerre en Irak, j'ai lu dans le *Times* des articles interviewant de nombreuses personnalités de l'industrie pétrolière du Texas qui ont exprimé leur perplexité quant aux raisons pour lesquelles l'Amérique avait l'intention d'attaquer Saddam, concluant que le président Bush devait savoir quelque chose qu'ils ignoraient eux-mêmes. Les dirigeants saoudiens s'opposaient catégoriquement à une attaque américaine contre

l'Irak et faisaient tout leur possible pour l'empêcher. Avant de rejoindre l'administration Bush, Cheney avait été PDG de Halliburton, un géant des services pétroliers, et son entreprise avait fait pression pour la levée des sanctions économiques américaines contre l'Irak. James Petras, un érudit marxiste, a publié en 2008 un excellent livre intitulé *Zionism, Militarism, and the Decline of US Power*, dans lequel il a démontré de manière concluante que ce sont les intérêts sionistes plutôt que ceux de l'industrie pétrolière qui ont dominé l'administration Bush à la suite des attaques du 11 septembre, et encouragé la guerre en Irak.

Quant au film de Michael Moore, je me souviens qu'à l'époque, un de mes amis (juif) et moi-même avions trouvé risible l'idée qu'un gouvernement si largement imprégné de néoconservateurs fanatiquement pro-israéliens soit présenté comme étant de mèche avec



les Saoudiens. Non seulement l'intrigue du film de Moore illustre la puissance redoutable du Hollywood juif, mais son énorme succès démontrait que le public américain dans son ensemble n'avait aucune idée de qui étaient les néoconservateurs.

Les critiques de Bush ont ridiculisé à juste titre le président pour sa déclaration selon laquelle les terroristes du 11 septembre avaient attaqué l'Amérique « *pour ses libertés* » et les « *9/11 truthers* » ont raisonnablement qualifié d'invraisemblables les affirmations selon lesquelles les attaques massives étaient organisées par un prédicateur islamique vivant dans des grottes. Mais l'idée que ces attaques aient été dirigées et organisées par les plus hautes personnalités de l'administration Bush semble encore plus grotesque.

Cheney et Rumsfeld avaient tous deux été pendant des décennies les piliers de l'aile modérée et pro-business du Parti républicain, chacun occupant des postes gouvernementaux de premier plan, ainsi que les postes de PDG de grandes entreprises. L'idée qu'ils ont mis un terme à leur carrière en se joignant à une nouvelle administration républicaine au début de 2001 et qu'ils ont immédiatement entrepris d'organiser une gigantesque attaque terroriste sous faux drapeau contre les tours qui faisaient la fierté de notre plus grande ville et contre notre quartier général militaire, dans le but de tuer des milliers d'Américains, est trop ridicule pour être même digne d'une satire d'extrême-gauche.

Revenons un peu en arrière. Dans toute l'histoire du monde, je ne connais aucun cas documenté dans lequel les plus hauts dirigeants politiques d'un pays aient lancé une attaque majeure sous un faux drapeau contre ses propres centres de pouvoir et de finances et tenté de tuer un grand nombre de ses propres citoyens. L'Amérique de 2001 était un pays pacifique et prospère dirigé par des dirigeants politiques relativement insipides qui se concentraient sur les objectifs républicains traditionnels, à savoir l'adoption de réductions d'impôts pour les riches et la réduction des réglementations environnementales. Trop de « *9/11 truthers* » semblent avoir tiré leur compréhension du monde des caricatures de gauche dans

lesquelles les républicains d'entreprise sont tous de diaboliques Dr Evils, cherchant à tuer des Américains par pure malveillance. Cockburn avait absolument raison de les ridiculiser au moins sur ce point particulier.

Nous devons aussi considérer les aspects pratiques de la situation. La nature gigantesque des attentats du 11 septembre, tels que les imaginent les *truthers*, aurait nécessité une énorme planification et probablement le travail de plusieurs dizaines, voire de centaines, d'agents qualifiés. Ordonner à des agents de la CIA ou à des unités militaires spéciales d'organiser des attaques secrètes contre des cibles civiles au Venezuela ou au Yémen est une chose, mais leur ordonner d'organiser des attaques contre le Pentagone et le cœur de la ville de New York serait prendre un risque faramineux.

Bush avait perdu le vote populaire en novembre 2000 et n'était arrivé à la Maison-Blanche qu'en raison de quelques anomalies en Floride et de la décision controversée d'une Cour suprême profondément divisée. En conséquence, la plupart des médias américains considéraient son nouveau gouvernement avec beaucoup d'hostilité. Si le premier acte d'une telle équipe présidentielle nouvellement assermentée avait été d'ordonner à la CIA ou à l'armée de préparer des attaques contre New York et le Pentagone, ces ordres auraient certainement été considérés comme émanant d'un groupe de fous et auraient immédiatement fait l'objet d'une fuite dans la presse nationale hostile.

Le scénario selon lequel les principaux dirigeants américains seraient les cerveaux derrière les attentats du 11 septembre est plus que ridicule, et ceux qui prétendent ou insinuent de telles affirmations, sans la moindre preuve solide, ont malheureusement joué un rôle majeur en discréditant l'ensemble de leur mouvement. En fait, la logique du scénario « *inside job* » est si manifestement absurde et contre-productive qu'on pourrait même soupçonner que cette affirmation a été encouragée par ceux qui cherchaient à discréditer l'ensemble du « *mouvement pour la Vérité sur le 11 septembre* ».

La focalisation sur Cheney et Rumsfeld semble particulièrement

mal orientée. Bien que je n'aie jamais rencontré ni eu de relations avec l'un ou l'autre de ces individus, j'ai été très activement impliqué dans la politique nationale dans les années 1990, et je peux dire avec une certaine assurance qu'avant le 11 septembre, aucun d'eux n'était considéré comme néoconservateur. Au lieu de cela, ils étaient les exemples archétypiques de Républicains modérés pro-business, depuis leurs années à la tête de l'administration Ford au milieu des années 1970.

Les sceptiques sur ce point feront remarquer qu'ils ont signé la déclaration de 1997 du *Project for the New American Century* (PNAC), un important manifeste de politique étrangère néoconservatrice organisé par Bill Kristol. Mais je considère cela comme un faux-fuyant. Dans les cercles de Washington, les gens recrutent toujours leurs amis pour qu'ils signent diverses déclarations, et je me souviens que Kristol a également essayé de me faire signer la déclaration du PNAC. Étant donné que mes opinions personnelles sur cette question étaient totalement contraires à la position des néoconservateurs, que je considérais comme une folie de politique étrangère, j'ai poliment rejeté sa demande. Mais j'étais en bons termes avec lui à l'époque, et si je n'avais pas eu d'opinions arrêtées dans ce domaine, j'aurais peut-être été convaincu de signer.

Cela soulève un point plus important. En 2000, les néoconservateurs avaient pris le contrôle presque total de tous les grands médias conservateurs et républicains et de la branche de politique étrangère de presque tous les groupes de réflexion de Washington de même tendance, en purgeant avec succès la plupart de leurs adversaires traditionnels. Ainsi, bien que Cheney et Rumsfeld ne soient pas eux-mêmes des néoconservateurs, ils nageaient dans une mer de néoconservateurs, et la plus grande partie des informations qu'ils recevaient provenaient des néoconservateurs, leurs principaux assistants comme « *Scooter* » Libby, Paul Wolfowitz, et Douglas Feith étant eux-mêmes néoconservateurs. Rumsfeld était déjà quelque peu âgé, et Cheney avait subi plusieurs crises cardiaques depuis l'âge de 37 ans, de sorte que dans ces circonstances, il peut avoir

été relativement facile de les orienter vers certaines positions politiques.

La diabolisation de Cheney et de Rumsfeld dans les cercles anti-guerre d'Irak m'a toujours semblé quelque peu suspecte. Je me suis toujours demandé si les médias libéraux fortement juifs avaient concentré leur colère sur ces deux individus afin d'occulter la culpabilité des néoconservateurs juifs qui étaient à l'origine de cette politique désastreuse ; et il en va peut-être de même pour les *9/11 truthers*, qui craignent certainement d'être accusés d'antisémitisme. En ce qui concerne cette première question, un éminent chroniqueur israélien s'est exprimé de façon brutale sur la question en 2003, suggérant que [25 intellectuels néoconservateurs](#), presque tous juifs, étaient les principaux responsables de la guerre. Dans des circonstances normales, le président lui-même aurait certainement été dépeint comme le cerveau maléfique derrière le complot du 11 septembre, mais « *W* » était trop largement connu pour son ignorance pour que de telles accusations soient crédibles.

Il semble tout à fait plausible que Cheney, Rumsfeld et d'autres hauts dirigeants de l'administration Bush aient été manipulés pour prendre certaines mesures qui, par inadvertance, ont favorisé le complot du 11 septembre. De même, il est plausible que quelques personnes nommées par Bush à un niveau inférieur aient été plus directement impliquées, peut-être même comme conspirateurs directs. Mais ce n'est pas ce qu'entendent ceux qui parlent d'un complot « *inside job* ».

Où en sommes-nous ? Il semble très probable que les attaques du 11 septembre 2001 aient été le fait d'une organisation beaucoup plus puissante et professionnelle qu'une bande de dix-neuf Arabes aléatoires armés de cutters. Mais il me semble également assuré que les attaques n'ont pas pu être le fait du gouvernement américain lui-même. Alors, qui a attaqué notre pays en ce jour fatidique, il y a dix-sept ans, tuant des milliers de nos concitoyens ?

Les opérations de renseignement et d'infiltration les plus efficaces sont dissimulées dans un labyrinthe de miroirs, de sorte qu'il

est extrêmement difficile d'en identifier les auteurs. Les attaques terroristes sous faux drapeaux fonctionnent selon ce principe. Mais nous pouvons leur appliquer une métaphore différente : le complexité de tels événements peut être considérée comme un nœud gordien, presque impossible à démêler, mais vulnérable au coup d'épée qui consiste à poser la simple question « *Qui en a bénéficié ?* ».

Ni l'Amérique ni le monde en général n'ont bénéficié des attaques du 11 septembre. L'héritage désastreux de ce jour fatidique a transformé notre propre société pour le pire et a détruit de nombreux autres pays. Les interminables guerres américaines qui ont suivi le 11 septembre nous ont déjà coûté plusieurs milliers de milliards de dollars et ont mis notre pays sur la voie de la faillite, tout en tuant ou forçant à l'exil des millions de personnes innocentes du Moyen-Orient. Plus récemment, ce flot de réfugiés désespérés a commencé à engloutir l'Europe, et la paix et la prospérité de cet ancien continent sont désormais gravement menacées.

Nos libertés civiles et nos protections constitutionnelles traditionnelles ont été considérablement érodées, et notre société est en passe de devenir un véritable État policier. Les citoyens américains acceptent désormais passivement les atteintes inimaginables à leurs libertés individuelles, toutes décrétées sous le couvert de la prévention du terrorisme.

Je ne vois aucun pays au monde qui ait clairement tiré profit des attaques du 11 septembre 2001 et de la réaction militaire des États-Unis, à une seule exception près.

En 2000 et pendant la majeure partie de 2001, l'Amérique était un pays pacifique et prospère, mais une petite nation du Moyen-Orient s'était trouvée dans une situation de plus en plus désespérée. Israël semblait alors lutter pour sa vie contre les vagues massives de terrorisme intérieur qui constituaient la deuxième Intifada palestinienne.

Il était largement admis qu'Ariel Sharon a délibérément provoqué ce soulèvement en septembre 2000 en marchant jusqu'au

Mont du Temple avec l'appui d'un millier de policiers armés, et la violence et la polarisation de la société israélienne qui en ont résulté l'ont installé avec succès comme Premier ministre au début de 2001. Mais une fois au pouvoir, ses mesures brutales n'ont pas réussi à mettre fin à la vague d'attaques continues, qui prenait de plus en plus la forme d'attentats-suicides contre des cibles civiles. Beaucoup croyaient que la violence pourrait bientôt déclencher un exode massif de citoyens israéliens, produisant peut-être une spirale fatale pour l'État juif. L'Irak, l'Iran, la Libye et d'autres grandes puissances musulmanes soutenaient les Palestiniens avec de l'argent, de la rhétorique et parfois des armes, et la société israélienne semblait prête à s'effondrer. Je me souviens avoir entendu de la bouche de certains de mes amis de Washington que de nombreux experts israéliens en politique cherchaient soudainement des postes d'amarrage chez les néoconservateurs afin de s'installer en Amérique.

Sharon était un leader notoirement sanguinaire et imprudent, avec une longue histoire de décisions stratégiques d'une audace étonnante, pariant parfois tout sur un seul coup de dés. Il avait passé des décennies à chercher le poste de Premier ministre, mais après l'avoir finalement obtenu, il était maintenant dos au mur, sans qu'aucune source de sauvetage ne soit en vue.

Les attentats du 11 septembre ont tout changé. Soudain, la seule superpuissance mondiale s'est pleinement mobilisée contre les mouvements terroristes arabes et musulmans, en particulier ceux liés au Moyen-Orient. Les alliés néoconservateurs de Sharon en Amérique ont profité de la crise inattendue pour prendre le contrôle de la politique étrangère et de l'appareil de sécurité nationale de l'Amérique. Un membre du personnel de la NSA rapporta plus tard que des généraux israéliens entraient librement dans les salles du Pentagone sans aucun contrôle sécuritaire. Pendant ce temps, l'excuse de la prévention du terrorisme intérieur a été utilisée pour mettre en place de nouveaux contrôles de police américains centralisés qui ont été utilisés pour harceler ou même fermer diverses organisa-

tions politiques antisionistes. Un des agents du Mossad israélien arrêtés par la police à New York alors que lui et ses compagnons célébraient les attaques du 11 septembre et produisaient un film souvenir des tours en feu du World Trade Center a déclaré aux policiers au moment de son interpellation : « *Nous sommes Israéliens... Vos problèmes sont nos problèmes.* » Et c'est effectivement ce qui s'est passé.

Le général Wesley Clark a rapporté que peu de temps après les attentats du 11 septembre 2001, il a été informé qu'un plan militaire secret avait été mis en place, selon lequel l'Amérique allait [attaquer et détruire sept grands pays musulmans](#) au cours des prochaines années, dont l'Irak, l'Iran, la Syrie et la Libye les plus grands ennemis régionaux d'Israël et les principaux défenseurs des Palestiniens. Alors que l'Amérique commençait à dépenser d'énormes océans de sang et d'argent pour attaquer tous les ennemis d'Israël après le 11 septembre 2001, Israël lui-même n'avait plus besoin de le faire. C'est en partie pour cette raison qu'aucun autre pays au monde n'a amélioré aussi considérablement sa situation stratégique et économique au cours des dix-sept dernières années, alors même qu'une grande partie de la population américaine s'est appauvrie pendant cette même période et que notre dette nationale a atteint un niveau insurmontable. Un parasite peut souvent devenir gras même si son hôte souffre et décline.

J'ai souligné que pendant de nombreuses années après les attentats du 11 septembre, j'avais accordé peu d'attention aux détails et n'avais qu'une vague idée qu'il existait même un mouvement organisé pour la vérité sur le 11 septembre. Mais si quelqu'un m'avait convaincu que les attaques terroristes avaient été des opérations sous faux drapeaux et que quelqu'un d'autre qu'Oussama ben Laden en était responsable, j'aurais immédiatement pensé à Israël et son Mossad.

Aucun autre pays au monde ne peut rivaliser avec le bilan d'Israël en matière d'assassinats de haut niveau et d'attaques sous faux drapeaux, terroristes ou autres, contre d'autres pays, y com-

pris l'Amérique et ses forces militaires. De plus, l'énorme domination des éléments juifs et pro-israéliens dans les grands médias américains et, de plus en plus, dans ceux des autres grands pays occidentaux, a toujours fait en sorte que, même lorsque des preuves solides de telles attaques par Israël ont été découvertes, très peu d'Américains ordinaires en ont jamais entendu parler.

Le schéma de comportement est vraiment remarquable. Avant même la création de l'État d'Israël, les différentes factions sionistes ont assassiné Lord Moyne, ministre britannique chargé du Moyen-Orient, et le comte Folke Bernadotte, négociateur de paix des Nations unies, et ont tenté en vain de tuer le président [Harry S. Truman](#) et le ministre britannique des Affaires étrangères [Ernest Bevin](#), tout en discutant même du meurtre possible du Premier ministre [Winston Churchill](#). Il semble y avoir de nombreuses preuves que le Mossad israélien a par la suite joué un rôle central dans l'[assassinat du président John F. Kennedy](#) en raison de l'énorme pression qu'il exerçait pour persuader Israël d'abandonner la mise au point de ses armes nucléaires. Le transfuge du Mossad Victor Ostrovsky a averti le gouvernement américain qu'Israël avait l'intention d'assassiner le président George H.W. Bush au début des années 1990 en raison de l'âpre conflit sur l'aide financière, et apparemment ces avertissements ont été [pris au sérieux](#). Pas plus tard qu'en 2012, le rédacteur en chef du plus grand journal juif d'Atlanta a publiquement [appelé à l'assassinat du président Barack Obama](#) pour ses divergences politiques avec Israël.

L'histoire des attaques militaires et terroristes est encore plus frappante. L'un des attentats terroristes les plus importants de l'histoire avant le 11 septembre a été l'[attentat à la bombe perpétré en 1946 contre l'hôtel King David](#) à Jérusalem par des militants sionistes habillés en Arabes, qui a tué 91 personnes et détruit en grande partie l'édifice. Dans la [célèbre affaire Lavon](#) de 1954, des agents israéliens ont lancé une vague d'attaques terroristes contre des cibles occidentales en Égypte, dans l'intention d'imputer ces attaques à des groupes arabes anti-occidentaux. Il y a des [alléga-](#)

tions convaincantes selon lesquelles, en 1950, des agents du Mossad israélien ont lancé une vague d'attentats terroristes à la bombe sous de faux drapeaux contre des cibles juives à Bagdad, utilisant avec succès ces méthodes violentes pour persuader la communauté juive millénaire de l'Irak d'immigrer dans l'État juif. En 1967, Israël a lancé une attaque aérienne et maritime délibérée contre l'[U.S.S. Liberty](#), avec l'intention de ne laisser aucun survivant, et tuant ou blessant plus de 200 soldats américains avant que la nouvelle de l'attaque n'atteigne notre sixième flotte.

L'énorme influence pro-israélienne dans les cercles politiques et médiatiques mondiaux a fait qu'aucune de ces attaques brutales n'a jamais suscité de représailles sérieuses et, dans presque tous les cas, elles ont été rapidement jetées dans l'oubli, de sorte qu'aujourd'hui probablement pas plus d'un Américain sur cent n'en a la moindre idée. De plus, la plupart de ces incidents ont été révélés par hasard, de sorte que l'on peut facilement soupçonner que de nombreuses autres attaques de même nature n'ont jamais trouvé place dans aucune archive historique.

Dès lors que nous acceptons que les attentats du 11 septembre 2001 étaient une opération sous faux drapeaux, un indice central nous permettant d'identifier les coupables est l'extraordinaire capacité de ces derniers à faire en sorte que la moisson d'incohérences relevées par les chercheurs de vérité restent totalement ignorée par tous les médias américains, libéraux ou conservateurs, de gauche ou de droite.

Les seuls exemples de ce genre qui me viennent à l'esprit concernent presque invariablement soit des questions liées à la communauté juive, soit à Israël. Par exemple, pratiquement aucun Américain n'est aujourd'hui au courant du [partenariat économique nazi-sioniste des années 1930](#), qui a joué un rôle crucial dans la création de l'État d'Israël. De même, bien que nos médias occidentaux l'aient consacré comme l'un des événements centraux du XX^e siècle, il semble [fort probable](#) que l'Holocauste juif de la Seconde Guerre mondiale soit essentiellement ou presque entièrement frauduleux. Même les

opérations terroristes sous faux drapeaux les plus réussies auront tendance à laisser derrière elles un certain nombre d'indices, et posséder le pouvoir médiatique de faire disparaître ces indices de la réalité perçue est un outil extrêmement important pour de telles opérations.

Dans le cas en question, le nombre considérable de zélés néo-conservateurs pro-israéliens placés juste sous la surface visible de l'administration Bush en 2001 a pu grandement faciliter à la fois l'organisation des attaques et leur dissimulation, avec, parmi les noms les plus connus : Libby, Wolfowitz, Feith et Richard Perle. La question de savoir si ces individus faisaient parti des conspirateurs ou ont simplement servi de relais aux conspirateurs n'est pas claire.

La plupart des éléments donnés dans cet article sont certainement connus depuis longtemps des observateurs avertis, et je suppose que de nombreuses personnes qui avaient accordé plus d'attention que moi aux détails des attaques du 11 septembre 2001 ont pu rapidement en tirer la même conclusion bien avant moi. Mais pour des raisons sociales et politiques évidentes, il y a une grande réticence à accuser publiquement Israël d'une affaire d'une telle ampleur. Ainsi, à l'exception de quelques militants marginaux ici et là, ces sombres soupçons sont restés privés.

Pendant ce temps, les militants du « *mouvement pour la Vérité sur le 11 septembre* » craignaient probablement d'être détruits par les accusations d'antisémitisme s'ils avaient jamais exprimé ne serait-ce qu'un murmure de telles idées. Cette stratégie politique était peut-être nécessaire, mais en ne nommant aucun coupable plausible, ils ont créé un vide qui a rapidement été comblé par des « *idiots utiles* » qui ont crié « *inside job* » en pointant un doigt accusateur vers Cheney et Rumsfeld, et ont ainsi beaucoup contribué à discréditer leur propre mouvement.

Cette malheureuse conspiration du silence a [finalement pris fin](#) en 2009 lorsque le Dr Alan Sabrosky, ancien directeur des études au Collège de guerre de l'armée américaine, a déclaré publiquement

que le Mossad israélien était très probablement responsable des attaques du 11 septembre. Après avoir rédigé une série de chroniques sur le sujet, il a finalement présenté ses vues dans plusieurs entrevues avec les médias, et a apporté des [analyses supplémentaires](#).

Évidemment, de telles charges n'ont jamais atteint les pages de mon *Times* du matin, mais elles ont fait l'objet d'une importante couverture, bien que transitoire, dans certaines parties des médias alternatifs, et je me souviens avoir vu les liens très en évidence sur *Antiwar.com* et des discussions ailleurs. Je n'avais jamais entendu parler de Sabrosky auparavant, alors j'ai consulté mon système d'archivage et j'ai immédiatement découvert qu'il avait une bibliographie [très respectable](#) de publications sur les affaires militaires dans les périodiques de politique étrangère et qu'il avait également occupé une série de postes universitaires dans des établissements prestigieux. En lisant un ou deux de ses articles sur le 11 septembre, j'ai eu l'impression qu'il avait présenté des arguments assez convaincants en faveur de la participation du Mossad, dont certains m'étaient déjà familiers.

Comme j'étais très occupé avec mon travail de logiciel et que je n'avais jamais passé du temps à enquêter sur le 11 septembre ou à lire les livres sur le sujet, ma foi en ses affirmations à l'époque était évidemment très limitée. Mais maintenant que j'ai enfin étudié le sujet de manière beaucoup plus détaillée, je pense son analyse de 2009 tout à fait correcte.

Je recommanderais particulièrement [sa longue interview de 2011](#) à la télévision iranienne *Press TV*, que j'ai regardée il y a à peine quelques jours. Il a semblé très crédible et direct dans ses affirmations.

Il a aussi apporté [une conclusion plus approfondie](#) dans une [interview plus longue](#) en 2010.

Sabrosky a concentré une grande partie de son attention sur un segment particulier d'un film documentaire néerlandais sur les attentats du 11 septembre produit plusieurs années auparavant. Dans cette interview fascinante, un expert en démolition profes-

sionnel nommé Danny Jowenko a identifié l'effondrement filmé du bâtiment 7 du WTC — dont il ignorait jusque-là l'existence — comme une démolition contrôlée, et [cet extrait remarquable](#) a été diffusé sur *Press TV* et discuté mondialement sur Internet.

Par une coïncidence très étrange, trois jours seulement après que l'interview vidéo diffusée par Jowenko eut reçu une telle attention, il eut le malheur de [mourir dans une collision frontale avec un arbre](#) en Hollande. Je soupçonne que la communauté des experts professionnels en démolition est petite, et les collègues de Jowenko dans l'industrie ont pu rapidement conclure que de graves malheurs pourraient se produire chez ceux qui rendent des avis d'experts controversés sur l'effondrement des trois tours du World Trade Center.

Pendant ce temps, l'ADL a [rapidement déployé](#) des efforts colossaux pour faire interdire *Press TV* en Occident sous l'accusation d'avoir promu des « *théories du complot antisémites* », persuadant même YouTube d'éliminer complètement ses colossales archives vidéo, notamment celle de Sabrosky.

Plus récemment, Sabrosky a fait une présentation d'une heure lors de la vidéoconférence [Deep Truth](#) en juin dernier, au cours de laquelle il a exprimé un grand pessimisme sur la situation politique des États-Unis et a laissé entendre que le contrôle sioniste sur notre politique et nos médias s'était encore renforcé au cours de la dernière décennie.

Sa discussion a rapidement été rediffusée par [Guns & Butter](#), une émission radiophonique progressiste de premier plan, qui en conséquence a été [purgée de sa radio](#) d'attache après dix-sept ans de grande popularité nationale et d'un fort soutien des auditeurs.

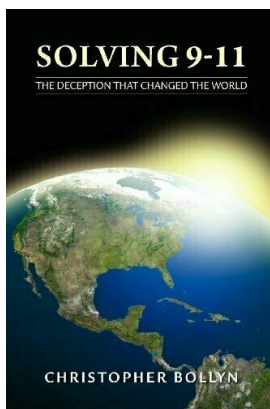
Le [regretté Alan Hart](#), journaliste de radio et de télévision britannique et correspondant à l'étranger, a également [rompu son silence en 2010](#) et indiqué que les Israéliens étaient probablement les responsables des attentats du 11 septembre. Les personnes intéressées voudront peut-être [écouter son long entretien à ce sujet](#).

Le journaliste Christopher Bollyn a été l'un des premiers auteurs à explorer les liens possibles entre Israël et les attentats du 11 septembre, et les détails contenus dans sa longue série d'articles de journaux sont souvent cités par d'autres chercheurs. En 2012, il a rassemblé ces éléments et les a publiés sous la forme d'un livre intitulé *Solving 9-11*, mettant ainsi ses informations sur le rôle possible du Mossad israélien à la disposition d'un public beaucoup plus large, une version étant maintenant [disponible en ligne](#). Mal-

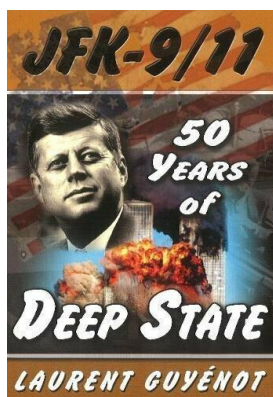
heureusement, son volume imprimé souffre gravement du manque typique de ressources dont souffrent les écrivains politiques marginaux, avec une mauvaise organisation et la répétition fréquente des mêmes points en raison du fait que le livre trouve son origine dans un ensemble d'articles individuels. Ceux qui l'achètent doivent donc être mis en garde contre ces faiblesses stylistiques.

Le journaliste français Laurent Guyénot a fourni récemment un bien meilleur résumé des nombreuses preuves montrant la mainmise israélienne sur les attentats du 11 septembre dans son livre *JFK-9/11 : 50 Years of the Deep State* de 2017 et dans son article de 8500 mots « *9/11 was an Israeli Job* » [*traduit sur notre site, NdSF*], publié parallèlement à celui-ci et fournissant beaucoup plus de détails que mon présent article. Bien que je n'adhère pas nécessairement à toutes ses affirmations et tous ses arguments, son analyse globale semble tout à fait conforme à la mienne.

Ces auteurs ont fourni beaucoup d'éléments à l'appui de l'hypothèse du Mossad israélien, mais je voudrais attirer l'attention sur un seul précis. On s'attendrait normalement à ce que des attentats terroristes entraînant la destruction complète de trois gigantesques immeubles de bureaux à New York, couplée à une attaque aérienne

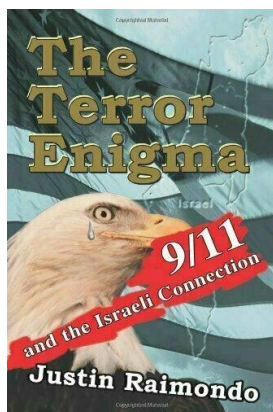


contre le Pentagone, soient une opération d'une ampleur et d'une complexité énorme, impliquant une infrastructure organisationnelle et des effectifs très considérables. Au lendemain des attentats, le gouvernement américain a déployé de grands efforts pour localiser et arrêter les conspirateurs islamiques survivants, mais n'a guère réussi à en trouver un seul. Apparemment, ils étaient tous morts dans les attaques eux-mêmes ou simplement disparus dans les airs.



Mais sans faire beaucoup d'efforts, le gouvernement américain a rapidement rassemblé et arrêté quelque [200 agents du Mossad](#), dont beaucoup étaient basés exactement dans les mêmes lieux géographiques que les 19 prétendus pirates de l'air arabes. De plus, la police de New York a arrêté certains de ces agents qui venaient de [célébrer publiquement](#) les attentats du 11 septembre. D'autres ont été interceptés dans la région de New York au volant de fourgonnettes contenant des explosifs ou leurs traces résiduelles. La plupart de ces agents du Mossad ont refusé de répondre à toutes les questions, et beaucoup ont échoué aux tests polygraphiques, mais sous la pression politique massive tous ont finalement été libérés et rapatriés en Israël. Il y a quelques années, une grande partie de cette information a été présentée très efficacement [dans une courte vidéo](#)

disponible sur [YouTube](#).



Il y a une autre chose fascinante que j'ai très rarement vue mentionnée. Un mois seulement après les attentats du 11 septembre 2001, deux Israéliens ont été pris en flagrant délit d'introduction d'armes et d'explosifs dans le bâtiment du Parlement mexicain, une histoire qui a naturellement fait les manchettes des grands journaux mexicains de l'époque, mais qui a été totalement ignorée par les médias américains. Finalement, sous la pression politique massive, toutes les accusations ont été abandonnées et les agents israéliens ont été renvoyés chez

eux. Cet incident remarquable n'a été rapporté que sur un [petit site Web hispano-activiste](#), et discuté dans [quelques autres endroits](#). Il y a quelques années, j'ai trouvé sans difficulté sur Internet les premières pages scannées des journaux mexicains relatant ces événements dramatiques, mais je n'arrive plus à les retrouver. Les détails sont évidemment quelque peu fragmentaires et peut-être déformés, mais assez intrigants.

Il va de soit que si, un mois après les attentats du 11 septembre, de prétendus terroristes islamiques avaient fait exploser le Parlement mexicain, le soutien de l'Amérique latine aux invasions militaires américaines au Moyen-Orient aurait été considérablement accru. De plus, toute scène d'une telle destruction massive dans la capitale mexicaine par des terroristes arabes aurait certainement été diffusée sans interruption sur Univision, le réseau hispanophone dominant aux États-Unis, ce qui aurait renforcé le soutien hispanique aux efforts militaires du président Bush.

Bien que mes premiers soupçons au sujet des attaques du 11 septembre remontent à une décennie, mon enquête sérieuse sur le

sujet est assez récente. Je suis un nouveau venu dans le domaine. Mais parfois un étranger peut remarquer des choses qui peuvent échapper à l'attention de ceux qui ont passé tant d'années profondément immergés dans le même sujet.

De mon point de vue, une grande partie de la communauté des chercheurs sur les événements du 11 septembre passe beaucoup trop de temps à discuter des détails particuliers des attaques, à débattre de la méthode précise par laquelle les tours du *World Trade Center* ont été détruites, ou de ce qui a bien pu frapper le Pentagone. Mais ce genre de questions semble avoir peu d'importance en fin de compte.

Je dirais que le seul aspect important de ces questions techniques est de savoir s'il y a des preuves suffisamment solides de la fausseté du récit officiel sur le 11 septembre, et si ces preuves démontrent que les attaques ont été le fait d'une organisation sophistiquée ayant accès à une technologie militaire de pointe, plutôt que de 19 Arabes armés de box-cutters. Au-delà de cela, aucun de ces détails n'a vraiment d'importance.

À cet égard, je crois que le volume de données factuelles recueillies par les chercheurs au cours des dix-sept dernières années a facilement répondu à cette exigence, peut-être même dix ou vingt fois plus que nécessaire. Par exemple, le simple fait de s'entendre sur un seul point particulier tel que la présence évidente de nano-thermite, un composé explosif de qualité militaire, satisferait immédiatement à ces deux critères. Je ne vois donc pas l'intérêt de débats interminables sur la question de savoir si la nano-thermite a été utilisée, ou la nano-thermite plus quelque chose d'autre, ou tout simplement autre chose. De tels débats techniques complexes peuvent servir à obscurcir le tableau d'ensemble, tout en confondant et en intimidant tout observateur désinvolte, ce qui va à l'encontre des objectifs généraux du « *mouvement pour la vérité sur le 11 septembre* ».

Une fois que nous avons conclu que les coupables faisaient partie d'une organisation très sophistiquée, nous pouvons nous concentrer

sur le « *Qui* » et le « *Pourquoi* », qui sont des questions plus importantes que les détails particuliers du « *Comment* ». Pourtant, à l'heure actuelle, le débat sans fin sur le « *Comment* » tend à évincer le « *Qui* » et le « *Pourquoi* », et je me demande dans quelle mesure cette situation malheureuse n'est pas intentionnelle.

Il est possible que l'explication de cette situation soit la suivante : si les *9/11 truthers* sincères se concentraient sur ces questions plus importantes du « *Qui* » et du « *Pourquoi* », ils verraient clairement que tout pointe dans une seule direction : Israël et son service de renseignement du Mossad. Israël avait le mobile, la capacité et les moyens d'une telle opération. Or accuser Israël et ses collaborateurs américains de la plus grande attaque jamais lancée contre les États-Unis sur notre propre sol comporte d'énormes risques sociaux et politiques pour l'accusateur.

Mais ces risques doivent être mis en balance avec la réalité des trois mille vies civiles américaines et les dix-sept années de nos guerres de plusieurs milliers de milliards de dollars, qui ont fait des dizaines de milliers de morts et de blessés parmi les soldats américains et provoqué la mort ou le déplacement forcé de plusieurs millions de personnes innocentes au Moyen-Orient.

Les membres du « *mouvement pour la Vérité sur le 11 septembre* » devraient donc se demander si oui ou non la « *vérité* » est bien le but central de leurs efforts.

Chapitre 10

Notre grande purge des années 1940

*Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [Notre grande
purge des années 1940](#)*



Préambule du Saker

L'auteur, [Ron Unz](#), d'origine juive [*paramètre à connaître - sans plus - pour situer sa prose dans le contexte ambiant, et pour qu'on ne puisse pas dire que ça n'a pas été dit, haine de soi oblige*], après une carrière politique mouvementée, a développé un site web d'archivage de documents d'actualité ancienne, il a pu alors constater à quel point les faits historiques étaient dénaturés par les pouvoirs dominants pour instrumentaliser leurs politiques.

Par Ron Unz – Le 11 juin 2018

– Source [The Unz Review](#) *Bien que je me sois plaint de lui ces dernières années, pendant les dix ans durant lesquels Paul Krugman a officié au New York Times, je le considérerais comme le seul chroniqueur national digne d'être lu. Bien sûr, beaucoup d'autres ont ressenti la même chose, et Krugman s'est régulièrement rangé parmi les voix libérales les plus influentes du pays. Il a gagné cette position grâce à son attitude particulièrement affirmée contre les projets du président George W. Bush pendant la guerre en Irak, tandis que son prestige était comblé par l'obtention du Prix Nobel d'économie en 2007.*



Mais peu de personnes se souviennent probablement que quelques années seulement après le début de sa chronique, un effort concerté avait été déployé pour faire pression sur le *Times* afin de le renvoyer, [campagne menée](#) par le blogueur Andrew Sullivan, alors ardent partisan de Bush. Étant donné le rythme soutenu des dures accusations et le climat de cette période, j'avais craint que cela ne réussisse. Supposons maintenant qu'il ait été interdit de tout accès aux médias en 2002 et que l'aventure de Bush en Irak ait été un succès, plutôt que le désastre total qu'elle est devenue. Dans quelques décennies, est-ce que quelqu'un se souviendrait de Krug-

man, à l'exception d'une note historique de bas de page évoquant les défaitistes égarés que notre héroïque président « W » avait heureusement vaincus ?

Peut-être qu'en 2040, toute mention du nom de Krugman attirerait un regard vide ou évoquerait un vague sentiment qu'il était une sorte d'activiste radical peu recommandable, peut-être avec une tendance pro-islamiste et même soupçonné d'avoir joué un rôle dans l'attaque du 9/11. L'histoire a toujours été écrite par les vainqueurs politiques, ce qui était particulièrement vrai à une époque précédant l'arrivée d'Internet, qui a affaibli le monopole total de nos médias établis.

C'est certaines des idées qui m'ont progressivement traversé l'esprit au milieu des années 2000, lorsque j'ai découvert des anomalies remarquables lors de la création de mon [site d'archivage](#) de contenu, un système destiné à fournir un accès pratique à des millions d'articles provenant des publications les plus influentes de l'Amérique des 150 dernières années. Comme je n'avais jamais vraiment étudié l'histoire américaine, mes vues étaient généralement très conventionnelles, formées d'un mélange des cours d'histoire *pour les nuls* que j'avais suivis et de ce que j'avais absorbé, au fil des ans, dans tous les journaux et magazines que je lisais.

Plusieurs des noms les plus fréquents que j'ai rencontrés dans les prestigieux et respectables périodiques américains du passé me sont relativement bien connus, mais d'autres ne le sont pas. C'était un sentiment étrange de voir la présence écrasante d'écrivains complètement obscurs ou que j'ai toujours considérés comme appartenant à la frange radicale peu recommandable, distribuant leurs tracts polycopiés, en colère au coin de la rue, plutôt que des personnages respectés ornant régulièrement les pages de *The New Republic*, *Foreign Affairs*, et *The Nation*. Ma compréhension du passé était manifestement erronée.

Prenons le cas de [John T. Flynn](#), probablement inconnu aujourd'hui de tous les Américains sauf un sur cent, et encore. Suite à mes explorations idéologiques beaucoup plus larges, je l'avais parfois vu

être salué comme une figure importante de l'ancienne droite, un des fondateurs de l'*American First Committee* et ami des sénateurs Joseph McCarthy et de la *John Birch Society*, bien que faussement diffamé par ses opposants en tant que proto-fasciste ou sympathisant des nazis. Ce genre de description semblait former dans mon esprit une image cohérente, bien que quelque peu contestée.

Alors, imaginez ma surprise de découvrir que, tout au long des années 1930, il avait été l'une des voix *libérales* les plus influentes de la société américaine, un écrivain en économie et en politique dont le statut aurait pu être, à peu de choses près, proche de celui de Paul Krugman, mais avec une forte tendance à chercher le scandale. Sa chronique hebdomadaire dans *The New Republic* lui permit de servir de locomotive pour les élites progressistes américaines, tandis que ses apparitions régulières dans *Colliers*, hebdomadaire illustré de grande diffusion, atteignant plusieurs millions d'Américains, lui fournissaient une plate-forme comparable à celle d'une personnalité de l'âge d'or des réseaux de télévision.

Dans une certaine mesure, l'importance de Flynn peut être objectivement quantifiée. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de mentionner son nom devant une libérale cultivée et engagée née dans les années 1930. Sans surprise, elle a séché, mais s'est demandé s'il aurait pu être un peu comme [Walter Lippmann](#), le très célèbre chroniqueur de cette époque. Lorsque j'ai vérifié, j'ai constaté que dans des centaines de périodiques de mon système d'archivage, il n'y avait que 23 articles publiés par Lippmann dans les années 1930 mais 489 par Flynn.

L'importance de Flynn au début de sa carrière vient de son rôle capital au sein de la [Commission sénatoriale Pecora](#) en 1932, qui avait mis au pilori les notables de Wall Street pour l'effondrement du marché boursier en 1929 et dont les recommandations avaient finalement abouti à la création de la *Securities and Exchange Commission* et d'autres réformes financières importantes. Après une carrière impressionnante dans le journalisme de presse écrite, il était devenu chroniqueur hebdomadaire pour *The New Re-*

public en 1930. Bien que sympathisant, au départ, avec les objectifs de Franklin Roosevelt, il devint rapidement sceptique quant à l'efficacité de ses méthodes, notant la lenteur de l'expansion des projets de travaux publics et se demandant si la [NRA](#) [*National Recovery Administration*] tant vantée n'était pas, en fait, plus profitable au *big business* qu'aux travailleurs ordinaires.

Au fil des années, ses critiques à l'encontre de l'administration Roosevelt se firent plus sévères pour des raisons économiques et, finalement, de politique étrangère, ce qui entraîna une très forte hostilité de l'administration. Roosevelt a commencé à envoyer des lettres personnelles à des rédacteurs en chef exigeant que Flynn soit exclu de tout organe de presse américain de premier plan. C'est peut-être suite à cela qu'il a perdu la rubrique qu'il tenait à *New Republic*, immédiatement après la réélection de FDR en 1940, et que son nom a disparu des périodiques grand public. Cependant, au fil des années, il a écrit plusieurs best-sellers qui attaquaient violemment Roosevelt. Après la guerre, sa signature apparaissait parfois dans des publications beaucoup moins influentes et plus traditionnelles. Il y a dix ans, le libertaire *Ludwig von Mises Institute* a republié quelques livres de Flynn et une longue introduction du professeur Ralph Raico a [esquissé](#) une partie de ce contexte.

Les adeptes de ma bibliothèque locale à Palo Alto organisent une vente mensuelle de livres, au cours de laquelle les articles sont vendus pour une somme dérisoire. Je passe habituellement voir les rayons par curiosité pour ce que je pourrais trouver. Il y a quelques années, j'ai remarqué l'un des livres de Flynn sur FDR, publié en 1948, et l'ai acheté pour \$0.25. Les documents présentés sur les pages jaunies de *The Roosevelt Myth* m'ont ouvert les yeux.

N'importe qui peut écrire un livre pour ne rien dire. Si un obscur écrivain de droite formulait des accusations étonnantes contre un président libéral, je ne ferais peut-être pas beaucoup attention. Mais si Paul Krugman avait passé des années à exprimer des doutes croissants sur l'efficacité de la politique de Barack Obama, puis s'était finalement retourné contre lui et avait publié un best-seller

national dénonçant son administration, ses opinions auraient certainement beaucoup plus de poids. Il en fut donc ainsi avec les accusations de Flynn contre Roosevelt.

Je ne suis pas un expert de l'ère du New Deal, mais le travail de Flynn semblait écrit avec sobriété et persuasion, bien que dans un style journalistique provocateur, et il fait toutes sortes d'affirmations que je n'avais encore jamais vues. Mon système logiciel fournit des critiques de livres croisées et j'en ai lu une douzaine. Quelques-unes de l'époque de la publication du livre étaient extrêmement critiques, dénonçant le contenu du travail de Flynn comme un non-sens total écrit par quelqu'un de notoirement fou « *haïssant Roosevelt* ». Mais aucune réfutation spécifique n'a été fournie, et le ton général ressemblait beaucoup à celui des nombreux éditoriaux de Wall Street des années 2000, qui ont publié des dénonciations générales de livres écrits par des fous « *haïssant Bush* ». En fait, toute la revue de 1949 consistait en une phrase unique : « *Du pur venin d'un professionnel haïssant FDR* ». Cependant, d'autres revues plus récentes, certes tirées du camp des libertariens, ont été extrêmement favorables. Comme je n'ai pas une grande expertise, je ne peux pas juger efficacement.

Mais les affirmations de Flynn étaient extrêmement précises, détaillées et spécifiques, y compris de nombreux noms, dates et références. Le plus étonnant, accusait les Roosevelt d'avoir manifesté un degré extraordinaire de corruption financière familiale, dont il a affirmé qu'il était peut-être sans précédent dans l'histoire américaine. Apparemment, malgré son passé riche et élitiste, le fils aîné de FDR, Elliott, n'a jamais fréquenté l'université et n'avait pratiquement aucune qualification professionnelle. Mais peu après l'accession à la présidence de son père, il a commencé à solliciter d'importants paiements personnels et des « *investissements* » auprès de riches hommes d'affaires qui avaient besoin des faveurs du gouvernement fédéral en pleine croissance, ce qui semble avoir été fait avec la pleine connaissance et l'approbation de FDR. La situation ressemblait un peu aux activités notoires de Billy Carter à la

fin des années 1970, mais l'argent en jeu s'élevait à \$50 millions actuels. Je n'en avais jamais entendu parler.

Le cas de la Première Dame, Eleanor Roosevelt, était encore plus choquant. Elle non plus n'avait jamais été à l'université et n'avait apparemment reçu que peu d'éducation formelle. Peu de temps après l'investiture de FDR, elle a entamé une grande campagne de publicité personnelle très bien payée pour des produits de consommation grand public tels que le savon et a encaissé toutes sortes d'autres paiements importants, au cours des années suivantes, de diverses entreprises, en particulier de celles qui dépendent de manière décisive des décisions réglementaires du gouvernement. Imaginez si de récentes premières dames, telles que Michelle Obama ou Laura Bush, étaient constamment vues dans les publicités télévisées pour des voitures, des couches ou des fast-foods. Les versements qu'Eleanor a personnellement reçus au cours de la douzaine d'années du mandat de FDR auraient atteint \$150 millions actuels. C'était aussi quelque chose que je n'avais jamais soupçonné. Et tout cela se passait au plus profond de la Grande Dépression, quand une fraction énorme du pays était désespérément pauvre. Peut-être que Juan et Eva Peron n'ont tout simplement pas embauché les personnes compétentes en relations publiques ou ont simplement visé trop bas.

Évidemment, la croissance sans précédent des dépenses et du pouvoir réglementaire du gouvernement fédéral au cours des années du New Deal a accru les possibilités de ce type de corruption personnelle dans des proportions énormes. Mais Flynn note à quel point la situation semblait étrange puisque la fortune héritée de FDR montrait qu'il était entré en fonction en tant que l'un des plus riches présidents des temps modernes. Et pour autant que je sache, son successeur, Harry S. Truman, a quitté la Maison-Blanche à peu près aussi pauvre qu'il y était entré.

Certaines des autres affirmations choquantes de Flynn étaient plus faciles à vérifier. Il fait valoir que le New Deal était en grande partie un échec et, à l'appui de cette affirmation, il note que lorsque

FDR est entré en fonction en 1933, il y avait 11 millions de chômeurs et qu'en 1938, après six ans de dépenses et de déficits gouvernementaux énormes et la création de l'imbroglio des programmes du New Deal il y avait... 11 millions de chômeurs. Cette revendication semble être exacte.

En réalité, Flynn allègue que fin 1937, FDR s'était orienté vers une politique étrangère agressive visant à impliquer le pays dans une guerre étrangère importante, principalement parce qu'il pensait que c'était le seul moyen de sortir de sa situation économique et politique désespérée, un stratagème qui n'était pas inconnu pour les dirigeants nationaux au cours de l'histoire. Dans sa chronique du 5 janvier 1938 sur la *New Republic*, il [avertit](#) ses lecteurs incrédules de la perspective imminente d'un important renforcement de la marine et des moyens militaires, après qu'un important conseiller de Roosevelt lui aurait vanté, en privé, les mérites d'un grand conflit de « *keynesianisme militaire* » et d'une guerre majeure qui résoudraient les problèmes économiques apparemment insurmontables du pays. À cette époque, une guerre avec le Japon, qui portait peut-être sur des intérêts en Amérique latine, semblait être l'objectif recherché, mais l'évolution de la situation en Europe a rapidement convaincu FDR que fomenter une guerre générale contre l'Allemagne était la meilleure solution. Les mémoires et autres documents historiques obtenus ultérieurement par des chercheurs semblent généralement soutenir les accusations de Flynn en indiquant que Roosevelt a ordonné à ses diplomates d'exercer une énorme pression sur les gouvernements britannique et polonais pour éviter tout règlement négocié avec l'Allemagne, entraînant ainsi le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en 1939.

Une telle politique étrangère interventionniste aurait représenté un renversement remarquable des promesses de Roosevelt. Tous mes livres d'introduction à l'histoire ont toujours indiqué qu'un Congrès à tendance isolationniste avait adopté diverses lois sur la neutralité au milieu des années 1930, malgré la forte opposition de FDR, et que celles-ci étaient censées le menotter. Mais, selon Flynn,

FDR avait non seulement initialement proposé cette législation sur la neutralité à ses alliés du Congrès, mais avait en réalité fait de son plaidoyer et de son soutien personnels pour ces lois l'une des pièces maîtresses de sa campagne de réélection de 1936, lui permettant de gagner le Mid West contre le gouverneur du Kansas, Alf Landon. Une fois encore, Flynn fournit une description très spécifique et détaillée de cette histoire. Sans surprise, Wikipédia fournit un compte-rendu opposé, totalement conventionnel.

Abstraction faite du niveau extraordinaire de corruption financière dans la famille, alléguée par Flynn, son portrait de FDR me rappelle plus le « *W* » [*Bush fils*] que tout autre président récent. Nous devons nous rappeler que « *W* » s'était présenté aux élections en promettant une politique étrangère « *humble* » et la suppression de divers types de profilage anti-musulman du gouvernement, mais il a rapidement fait volte-face lorsque les attentats du 11 septembre lui ont donné l'occasion d'entrer dans les livres d'histoire en tant que « *président de guerre* ».

L'arrière-plan de la publication du livre fournit une indication des obstacles à la publication auxquels se heurtent les critiques de la politique gouvernementale. En dépit de la réputation démesurée de Flynn et de ses précédents best-sellers, son manuscrit a été rejeté par pratiquement tous les grands éditeurs et, désespéré, il s'est finalement tourné vers une obscure maison d'édition irano-américaine. Pourtant, malgré un lancement aussi peu propice et son exclusion presque complète des principaux médias, son livre a rapidement atteint le deuxième rang sur la liste du *New York Times*. À peine une décennie plus tôt, il était au sommet de l'influence américaine et la liste noire des grands médias n'a apparemment pas encore complètement réussi à étouffer sa mémoire.

Flynn était peut-être la personnalité publique la plus en vue qui a disparu de la visibilité publique à cette époque, mais il n'était guère le seul. Alors que je commençais à explorer le contenu global de tant de publications qui avaient influencé nos idées depuis le XIX^e siècle, j'ai détecté une discontinuité significative centrée sur

une période donnée. Un certain nombre de personnes — de gauche, de droite et du centre — qui avaient si bien figuré, jusqu'à ce point, disparaissent soudainement, souvent de façon permanente, au début de la Grande Purge américaine des années 1940. Je m'imaginai parfois un peu comme un jeune chercheur soviétique sérieux des années 1970 qui a commencé à fouiller dans les fichiers d'archives moisies du Kremlin, oubliées depuis longtemps, et fait des découvertes étonnantes. Trotski n'était apparemment pas le célèbre espion nazi ni le traître décrit dans tous les manuels, mais avait été le bras droit du saint Lénine lui-même pendant les jours glorieux de la grande révolution bolchevique, et était resté pendant quelques années dans les rangs les plus élevés de l'élite du parti. Et qui étaient ces autres personnages — Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Rykov — qui ont également passé ces premières années au sommet de la hiérarchie communiste ? Dans les cours d'histoire, ils étaient à peine mentionnés, en tant qu'agents capitalistes mineurs qui ont rapidement été démasqués et ont payé leur trahison de leur vie. Comment le grand Lénine, père de la Révolution, aurait-il pu être assez idiot pour s'entourer presque exclusivement de traîtres et d'espions ?

Mais contrairement à leurs analogues staliniens quelques années plus tôt, les victimes américaines disparues vers 1940 ne furent ni abattues ni envoyées au goulag, mais simplement exclues des principaux médias qui définissent notre réalité, les effaçant ainsi de notre mémoire, de sorte que les générations futures ont progressivement oublié qu'elles avaient jamais existé.

Parfois, des échos de leur existence antérieure sont restés dans les contextes contemporains les plus improbables. Par exemple, au début des années 2000, lorsque je parcourais de temps en temps des sites de la frange d'extrême droite, je pouvais parfois voir des références favorables à un individu totalement inconnu appelé « *Harry Elmer Barnes* », qui semblait avoir été un idéologue fasciste des années 1930 oublié depuis longtemps.

Imaginez mon étonnement après avoir découvert que Barnes

avait été l'un des premiers contributeurs du magazine *Foreign Affairs*, et le principal relecteur de cette vénérable publication depuis sa fondation en 1922, alors que son statut parmi l'un des premiers universitaire libéraux américains se manifestait par ses nombreuses apparitions dans *The Nation* et *The New Republic* au cours des années 1920. En effet, on lui attribue un rôle central dans la « révision » de l'histoire de la Première Guerre mondiale, afin d'effacer l'image caricaturale de l'innommable méchanceté allemande, laissée en héritage de la malhonnête propagande de guerre produite par les gouvernements opposants britannique et américain. Et sa stature professionnelle a été démontrée par ses trente-cinq livres ou plus, dont bon nombre d'ouvrages académiques influents, ainsi que par ses nombreux articles dans *The American Historical Review*, *Political Science Quarterly* et d'autres revues de premier plan.

Il y a quelques années, j'ai parlé de Barnes à un éminent universitaire américain dont les activités en sciences politiques et en politique étrangère étaient très similaires, et pourtant le nom ne lui disait rien. À la fin des années 1930, Barnes était devenu une critique de premier plan des propositions de participation américaine à la Seconde Guerre mondiale. En conséquence, il avait définitivement « disparu », ignoré par tous les grands médias, alors qu'une importante chaîne de journaux était fortement incitée à mettre fin brutalement, en mai 1940, à sa rubrique nationale publiée de longue date.

À de nombreux égards, la situation de Barnes était caractéristique de ceux qui étaient condamnés à la purge. Bien que beaucoup de critiques féroces de la présidence du FDR semblent avoir souffert de nombreuses enquêtes gouvernementales et du harcèlement du fisc au cours des années 1930, le mouvement américain contre une implication dans une nouvelle guerre mondiale semble avoir été le facteur principal d'une vaste purge d'intellectuels publics et d'autres opposants politiques. L'influence combinée de l'establishment de la côte Est pro-britannique et de puissants groupes juifs a été utilisée pour se débarrasser des opposants dans les médias, et

après que les Allemands ont rompu le pacte Hitler-Staline en attaquant l'URSS en juin 1941, les communistes et autres gauchistes on également participé à cet effort. Les sondages semblent avoir montré que près de 80% de l'opinion publique américaine était opposée à une telle implication militaire. Toute personnalité politique ou médiatique influente donnant la parole à cette super-majorité populaire devait être réduite au silence.

Plus d'une douzaine d'années après sa disparition de notre paysage médiatique national, Barnes a réussi à [publier](#) *Perpetual War for Perpetual Peace*, un long recueil d'essais d'érudits et autres experts traitant des circonstances entourant l'entrée de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale. Il a été édité et distribué par un petit imprimeur de l'Idaho. Sa propre contribution consistait en un essai de 30 000 mots [intitulé](#) « *Le révisionnisme et le blackout historique* », qui abordait les énormes obstacles rencontrés par les penseurs dissidents de cette période.

Le livre lui-même était dédié à la mémoire de son [ami l'historien](#) Charles A. Beard. Depuis le début du XX^e siècle, Beard était une figure intellectuelle de haute stature et de la très grande influence, cofondateur de *The New School* à New York et président de *l'American Historical Association* et de *l'American Political Science Association*. En tant que principal partisan de la politique économique du New Deal, il a été extrêmement loué pour ses opinions.

Pourtant, une fois qu'il s'est retourné contre la politique étrangère belliqueuse de Roosevelt, les éditeurs lui ont fermé leurs portes et seule son amitié personnelle avec le responsable de la presse de l'Université de Yale a permis à son volume critique de 1948, *Le président Roosevelt, et l'avènement de la guerre, 1941* de paraître. La réputation immense de Beard semble avoir commencé à décliner rapidement à partir de ce moment, de sorte que l'historien Richard Hofstadter pouvait écrire en 1968 : « *La réputation de Beard se présente aujourd'hui comme une ruine imposante dans le paysage de l'historiographie américaine. Ce qui était autrefois la plus grande maison du pays est maintenant une survivance ravagée* ». En fait,

« *l'interprétation économique de l'histoire*, » autrefois dominante, de Beard pourrait presque être considérée comme faisant la promotion de « *dangereuses théories du complot* », et je suppose que peu de non-historiens ont même entendu parler de lui.

Un autre contributeur majeur au volume de Barnes fut [William Henry Chamberlin](#), qui pendant des décennies avait été classé parmi les principaux journalistes de politique étrangère des États-Unis, avec plus de quinze livres à son actif, la plupart d'entre eux ayant fait l'objet de nombreuses critiques favorables. Pourtant, *America's Second Crusade*, son analyse critique, publiée en 1950, de l'entrée de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale, n'a pas réussi à trouver un éditeur traditionnel et a été largement ignorée par les critiques. Avant sa publication, sa signature apparaissait régulièrement dans nos magazines nationaux les plus influents, tels que *The Atlantic Monthly* et *Harpers*. Mais par la suite, son activité s'est presque entièrement limitée à des lettres d'information et à des périodiques de faible tirage, appréciés par un public conservateur ou libertaire restreint.

Aujourd'hui, sur internet, chacun peut facilement créer un site Web pour publier son point de vue, le rendant immédiatement accessible à tout le monde. En quelques clics de souris, les médias sociaux tels que *Facebook* et *Twitter* peuvent attirer l'attention de millions de personnes sur des documents intéressants ou controversés, en se passant ainsi totalement du soutien des intermédiaires établis. Il est facile pour nous d'oublier à quel point la dissémination d'idées dissidentes était extrêmement ardue à l'époque des rotatives, du papier et de l'encre, et de reconnaître qu'une personne exclue de son média habituel aura peut-être besoin de nombreuses années pour retrouver toute sa place.

Et cette situation sous-estime réellement les énormes obstacles auxquels se sont heurtés Flynn, Barnes et des auteurs similaires, qu'eux-mêmes n'avaient probablement pas pleinement reconnus à l'époque. Il ne faut pas oublier qu'au début des années 50, la télévision et les films commençaient à peine à remplacer les autres

formes de médias dans leur audience et influence, mais les trois réseaux et la poignée de studios hollywoodiens commencèrent à profiter d'un outil puissant pour orienter l'interprétation populaire des événements historiques et de tous les autres types d'information. Ainsi, bien que les nombreuses personnalités d'autrefois, dont nous avons discuté, conservent parfois une présence dans les livres, les magazines à faible tirage et même certaines émissions de radio, leur exclusion totale de la télévision et des films les a effectivement transformés en ectoplasmes.

Compte-tenu de la prospérité et de la tranquillité intérieure aux États-Unis dans les années 1950, la plupart des Américains ordinaires étaient raisonnablement satisfaits et ne voyaient pas la nécessité de remettre en question la véracité de ce qu'ils entendaient et voyaient sur leurs écrans magiques, qu'ils soient petits ou grands. Si des intellectuels autrefois éminents, mais maintenant à moitié oubliés, cherchaient à revenir sur la pertinence des décisions politiques prises 15 ou 20 ans auparavant, ils n'attiraient inévitablement qu'une faible audience.

L'année 1940 a semblé marquer le point culminant où certaines des voix dissidentes les plus importantes dans les médias nationaux ont été écartées ou intimidées. Une fois cela accompli, le paysage stratégique s'est évidemment éclairci, facilitant ainsi des manœuvres politiques qui auraient pu être beaucoup plus difficiles dans un climat de surveillance minutieuse par la presse.

Compte tenu de l'énorme opposition populaire à une intervention militaire, les perspectives d'un troisième mandat, sans précédent, pour Roosevelt pouvaient sembler difficiles, puisqu'il serait obligé de s'engager fermement dans cette position isolationniste, au risque d'être battu par son adversaire républicain, issu d'un parti majoritairement anti-interventionniste. Mais dans l'un des rebondissements les plus improbables de toute l'histoire politique américaine, la Convention Républicaine, organisée en juin 1940, à Chicago, choisit comme candidat l'obscur Wendell Willkie, un homme fortement interventionniste qui n'avait jamais exercé

de fonction publique et qui, juste quelques mois auparavant, avait toujours été un démocrate engagé. Il y a deux décennies, l'historien Thomas E. Mahl a abondamment [documenté](#) le fait que les agents de renseignement britanniques avaient joué un rôle crucial dans cette tournure extrêmement inattendue, employant même peut-être des moyens mortels. La course entre Roosevelt et Willkie qui en résulta ne laissa donc pratiquement aucun choix aux électeurs en matière de politique étrangère, et FDR fut réélu dans un immense raz-de-marée électoral, lui permettant ainsi de mener une politique étrangère beaucoup plus agressive. Alarmé par la crainte grandissante de voir les États-Unis attirés dans une autre guerre mondiale sans que les électeurs aient eu voix au chapitre, un groupe d'étudiants en droit de Yale a lancé une organisation politique anti-interventionniste qu'ils ont baptisée « *The America First Committee* ». Ce groupe a rapidement atteint 800 000 membres, devenant ainsi la plus grande organisation politique de base dans notre histoire nationale. De nombreuses personnalités publiques l'ont rejoint ou l'ont soutenu, avec à sa tête le PDG de *Sears*, Roebuck, et ses jeunes membres étaient les futurs présidents John F. Kennedy et Gerald Ford, ainsi que d'autres notables tels que Gore Vidal, Potter Stewart et Sargent Schriver. Flynn a officié comme président du chapitre de la ville de New York, et le principal porte-parole de l'organisation était le célèbre aviateur [Charles Lindbergh](#), qui depuis des décennies était probablement classé comme le plus grand héros national des États-Unis.

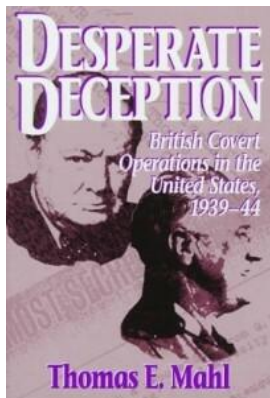
Pendant toute l'année 1941, une foule considérable à travers le pays a assisté aux rassemblements anti-guerre menés par Lindbergh et d'autres dirigeants, avec des millions d'autres écoutant les émissions de radio des événements. Mahl montre que les agents britanniques et leurs sympathisants américains ont entre-temps poursuivi leurs opérations secrètes pour contrer cet effort en organisant divers groupes politiques activistes prônant l'implication de l'armée américaine, en employant des moyens, normaux ou illégaux, pour neutraliser leurs opposants politiques. Des individus et des

organisations juifs semblent avoir joué un rôle extrêmement disproportionné dans cet effort.

Parallèlement, l'administration Roosevelt a intensifié sa guerre non déclarée contre les sous-marins allemands et d'autres forces navales de l'Atlantique, cherchant sans succès à provoquer un incident susceptible d'entraîner le pays dans la guerre. FDR a également inventé les propagandes les plus bizarres et les plus ridicules visant à terrifier les Américains naïfs, par exemple en prétendant avoir la preuve que les Allemands – qui ne possédaient pas de marine de surface importante et étaient complètement bloqués par la Manche – avaient ourdi

des plans concrets pour franchir des milliers de kilomètres dans l'océan Atlantique afin de prendre le contrôle de l'Amérique latine. Des agents britanniques ont fourni des falsifications grossières à titre de preuve.

Ces faits, maintenant fermement établis par des décennies d'études, fournissent le contexte nécessaire au [discours célèbre et controversé](#) de Lindbergh lors d'un rassemblement de *l'America First* en septembre 1941. Lors de cet événement il a accusé trois groupes « *de pousser ce pays à la guerre, les Britanniques, les Juifs et le gouvernement Roosevelt* », déclenchant ainsi une énorme tempête d'attaques et de dénonciations de la part des médias, notamment des accusations généralisées d'antisémitisme et de sympathies nazies. Étant donné les réalités de la situation politique, la déclaration de Lindbergh constitue une illustration parfaite de la fameuse boutade de Michael Kinsley selon laquelle « *une gaffe, c'est quand un politicien dit la vérité – une vérité évidente qu'il n'est pas supposé dire.* » Mais en conséquence, la réputation autrefois héroïque de



Lindbergh a subi des dommages énormes et permanents, les échos de la campagne de diffamation ont été entendus pendant les trois dernières décennies de sa vie, et même bien au-delà. Bien qu'il n'ait pas été totalement exclu de la vie publique, sa réputation n'a plus jamais été la même.

Pendant ce temps, la volonté de FDR de faire entrer l'Amérique en guerre se poursuivait par plusieurs voies parallèles. Au fil des ans, des historiens diplomates ont démontré que, face à une opposition nationale aussi obstinée à une intervention militaire directe en Europe, le gouvernement Roosevelt avait pris de nombreuses mesures visant à provoquer directement une attaque japonaise et à ouvrir ainsi une « *porte dérobée pour la guerre* », selon le professeur Charles C. Tansill qui a par la suite intitulé ainsi son important livre de 1952 sur cette histoire. Ces mesures comprennent un gel complet des avoirs japonais, un embargo sur le pétrole, absolument vital pour l'armée japonaise, et le rejet sommaire du plaidoyer personnel du premier ministre japonais en faveur de la tenue de négociations au plus haut niveau avec le gouvernement afin de maintenir la paix. Dès mai 1940, FDR avait ordonné que la flotte du Pacifique quitte son port d'attache de San Diego pour se rendre à Pearl Harbor, sur l'île d'Hawaii, décision fermement contestée par James Richardson, son principal amiral, car étant inutilement provocatrice et dangereuse, celui-ci a été licencié.

L'attaque japonaise du 7 décembre 1941 a en fait marqué le succès de la stratégie de Roosevelt en mettant l'Amérique en guerre. En effet, certains spécialistes ont même fait état de nombreuses preuves montrant que les plus hauts niveaux du gouvernement des États-Unis étaient parfaitement au courant de l'attaque imminente et l'avaient laissée faire pour garantir qu'un nombre suffisamment important de victimes américaines balayeraient tous les obstacles populaires à une implication à grande échelle dans la guerre mondiale.

Il y eut aussi un attentat très étrange immédiatement après l'attaque de Pearl Harbor, un incident qui a suscité beaucoup trop

peu d'intérêt. À cette époque, les films étaient le média populaire le plus puissant et, bien que les non-juifs constituaient 97% de la population, ils ne contrôlaient qu'un seul des principaux studios. Peut-être par hasard, Walt Disney était également la seule personnalité hollywoodienne de haut rang au sein du camp anti-guerre. Et au lendemain de l'attaque surprise par le Japon, des centaines de soldats américains ont pris le contrôle des studios *Disney* afin d'aider à défendre la Californie contre les forces japonaises situées à des milliers de kilomètres, l'occupation militaire se poursuivit pendant huit mois. Examinez ce que les esprits suspects auraient pu penser si le 12 septembre 2001, le président Bush avait immédiatement ordonné à ses militaires de s'emparer des bureaux du réseau CBS, affirmant qu'une telle mesure était nécessaire pour aider à protéger la ville de New York contre de nouvelles attaques islamistes.

La plupart d'entre nous vivons dans le cadre confortable de ce que nous avons appris et croyons donc que cela est vrai, et sortir de ce cocon protégé implique souvent des ajustements mentaux considérables. C'était certainement le cas pour moi il y a une douzaine d'années, alors que je remarquais de plus en plus la nette divergence entre les affirmations et les implications contenues dans mes livres d'histoire et les faits réels contenus dans les pages de vieilles publications d'époque.

L'idée de l'existence, dans le passé, d'une purge radicale des dissidents dans les médias me paraissait beaucoup plus facile à accepter, après que j'ai moi-même été témoin de quelque chose de similaire il y a quelques années à peine, visant à éliminer les obstacles à une guerre étrangère américaine.

Dans la ferveur patriotique qui a suivi les attentats du 11 septembre, peu de médias nationaux ont osé contester les plans et les propositions de l'administration Bush, la chronique de Paul Krugman dans le *Times* constituant une exception très rare. L'expression de « *sentiments antipatriotiques* » au sens large pouvait avoir de graves conséquences sur une carrière. Cela était particulièrement vrai des médias télévisés, qui avaient une portée beaucoup

plus grande et qui étaient donc soumis à des pressions plus extrêmes. En 2002 et 2003, il était très rare de trouver un opposant à la guerre en Irak sur les réseaux de télévision ou parmi les tout nouveaux câblo-opérateurs, et même *MSNBC*, le moins populaire et le plus libéral parmi ces derniers, a rapidement lancé une répression idéologique brutale.

Pendant des décennies, Phil Donahue avait été l'un des pionniers des émissions de *talk show* télévisés dans la journée, et en 2002, il a obtenu de très bonnes audiences sur *MSNBC*. Mais au début de 2003, son émission a été annulée. Une note de service divulguée indiquait que son opposition à la guerre imminente en était la cause. Le conservateur Pat Buchanan et le libéral Bill Press, tous deux critiques de la guerre en Irak, ont animé un *talk show* de haut niveau sur le même réseau, leur permettant de débattre avec leurs opposants plus pro-Bush, mais il a également été annulé pour des raisons similaires. Si les animateurs de débats les plus célèbres et les programmes les mieux notés du réseau câblé ont fait l'objet d'une résiliation sommaire, des personnalités de rang inférieur ont certainement tiré les conclusions appropriées concernant les risques de franchissement de certaines lignes idéologiques.

Mon vieil ami Bill Odom, le général trois étoiles qui a dirigé la NSA pour Ronald Reagan et l'un des plus éminents représentants de la sécurité nationale à Washington DC, a également été mis sur une liste noire par les médias pour son opposition à la guerre en Irak. De nombreuses autres personnalités médiatiques ont « disparu » à peu près au même moment et, même après que l'Irak a été universellement reconnu comme un désastre énorme, la plupart d'entre elles n'avaient jamais retrouvé leur perchoir.

À cette époque, l'internet débutant était déjà en place, et ainsi ces disparitions de personnalités des médias, souvent remarquées par des commentateurs en colère, ont donc été moins radicalement efficaces. Buchanan n'a peut-être plus d'émission sur la télévision par câble, mais ses commentaires acerbes sont toujours disponibles sur le Web et il en va de même pour les autres. Cependant, l'impact

politique d'un auditoire composé de milliers de lecteurs de sites Web sélectionnés est très différent de celui d'un auditoire national composé de millions de téléspectateurs.

Lorsque nous cherchons à comprendre le passé, nous devons veiller à ne pas nous baser sur une sélection restreinte de sources, surtout si une des parties était victorieuse à la fin et dominait complètement la production ultérieure de livres et autres commentaires. Avant l'existence d'internet, cette tâche était particulièrement difficile, nécessitant souvent un effort considérable de la part des chercheurs, ne serait-ce que pour examiner les volumes reliés de périodiques jadis populaires. Pourtant, sans une telle diligence, nous pouvons faire de très graves erreurs.

La guerre en Irak et ses conséquences ont certainement été l'un des événements centraux de l'histoire américaine au cours des années 2000. Cependant, supposons que dans un avenir lointain, certains lecteurs ne disposent que des archives de *The Weekly Standard*, *National Review*, de la page d'opinion du *Wall Street Journal* et des transcriptions de *FoxNews* pour leur apporter une compréhension de l'histoire de cette période, peut-être avec les livres écrits par les contributeurs aux médias précédemment cités, je doute que, à part une petite fraction de ce qu'ils liraient, le reste puisse être qualifié de mensonge pur et simple. Mais la couverture massivement biaisée, les distorsions, les exagérations et surtout les omissions ahurissantes leur fourniraient sûrement une vision totalement irréaliste de ce qui s'était réellement passé pendant cette période importante.

Au cours des quinze dernières années, j'ai progressivement acquis la conviction que c'est exactement la même chose pour une grande partie de l'histoire américaine que j'avais toujours cru connaître.

Note du Saker Francophone

L'ère de la communication a totalement modifié les procédés d'élimination de la dissidence.

Dans l'archaïque URSS, afin de réduire au silence les voix hérétiques, il fallait, après un procès expéditif, les envoyer en Sibérie ou

en hôpital psychiatrique pour s'en débarrasser, processus bureaucratique laborieux, et moralement critiquable.

Mais, le progrès n'ayant par définition pas de limites, l'avènement des moyens de communications modernes, radio, télé, etc., permet aujourd'hui d'envoyer les dissidents dans les oubliettes des médias pour ne plus entendre parler d'eux tout en sauvegardant la vertu inoxydable du censeur, imperméable à la critique, puisque les faits, sans procès, même expéditif, ne sont établis que par...l'establishment, of course...

Chapitre 11

John McCain, Jeffrey Epstein et le Pizzagate

Ce chapitre constitue une retranscription de l'article [John McCain, Jeffrey Epstein et le Pizzagate](#)

Une vue sur le fameux marigot de Washington DC, où les marionnettes politiques régnaient, mues par des fils invisibles, puent vraiment.

Par Ron Unz - Le 29 juillet 2019 - [Unz Review](#)

Le décès du sénateur John McCain en août dernier a mis en lumière d'importantes vérités sur la nature de nos médias grand public. La famille de McCain avait annoncé, plusieurs mois plus tôt, qu'il souffrait d'un cancer incurable du cerveau et son décès, à l'âge de 84 ans, était attendu depuis longtemps, de sorte que les médias, petits et grands, avaient eu tout le temps nécessaire pour produire et affiner les documents qu'ils ont finalement publiés, et cela était évident à la lecture du nombre de témoignages publiés. Le *New York Times*, qui est encore le journal de référence, a consacré plus de trois pages complètes de son édition imprimée à la rubrique nécrologique principale, à quoi se sont ajoutés un nombre

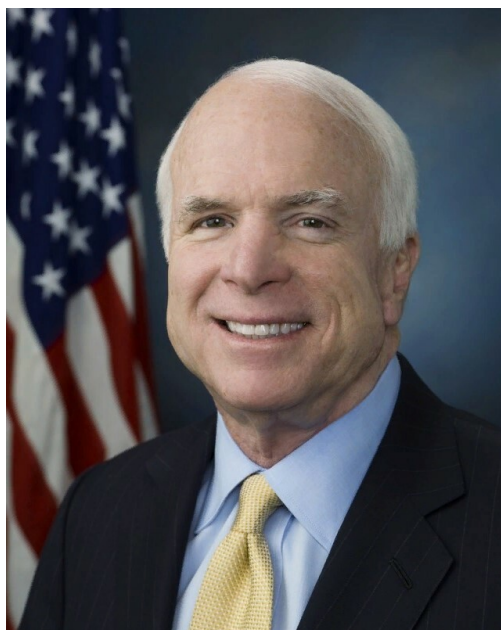


FIGURE 11.1 – John McCain

considérable d'autres articles et encadrés. Je ne me souviens d'aucune personnalité politique, autre qu'un président américain, dont le décès ait bénéficié d'une telle couverture médiatique, et peut-être même que certains anciens résidents du Bureau ovale n'ont pas atteint ce niveau. Bien que je n'aie certainement pas pris la peine de lire les dizaines de milliers de mots du *Times* ou de mes autres journaux, la couverture de la vie et de la carrière de McCain m'a semblé exceptionnellement élogieuse dans les médias grand public, tant libéraux que conservateurs, avec à peine un mot négatif apparaissant en dehors du champ politique.

À première vue, un tel amour politique indéfectible pour Mc-

Cain peut sembler un peu étrange à ceux qui ont suivi ses activités au cours des deux dernières décennies. Après tout, le *Times* et la plupart des autres leaders de notre firmament médiatique se prétendent être des libéraux devenus des critiques véhéments de notre désastreuse guerre en Irak et des autres aventures militaires, sans parler de la possibilité calamiteuse d'une attaque contre l'Iran. Pendant ce temps, McCain était universellement considéré comme la figure de proue du « *Parti de la guerre* » américain, soutenant avec enthousiasme et fureur toutes les entreprises militaires prospectives et rétrospectives, et faisant même de son chant « *Bomb, Bomb, Bomb, Bomb Iran* » le détail le plus connu de son infructueuse campagne présidentielle de 2008. Ainsi, soit nos principaux médias n'ont en quelque sorte pas remarqué ces différences frappantes sur une question absolument centrale, soit leurs véritables positions sur certaines questions ne sont pas exactement ce qu'elles semblent être, et constituent simplement des éléments d'une performance genre Kabuki visant à tromper leurs lecteurs les plus naïfs.

Ce qui est encore plus remarquable, c'est que les faits discordants de l'histoire de McCain ont été effacés ou retravaillés.

Lauréat du prix Pulitzer et de deux prix George Polk, le regretté Sydney Schanberg était largement considéré comme l'un des plus grands correspondants de guerre américains du XX^e siècle. Ses exploits au cours de notre infortunée guerre en Indochine sont devenus la base du film à Oscar, *The Killing Fields*, ce qui a probablement fait de lui le journaliste le plus célèbre d'Amérique après Woodward et Bernstein du *Watergate*, et il a également été l'éditeur en chef du *New York Times*. Il y a dix ans, il a publié sa plus [grande divulgation](#), fournissant une [montagne de preuves](#) que l'Amérique avait délibérément laissé derrière elle des centaines de prisonniers de guerre au Vietnam et a désigné John McCain, alors candidat à la présidence, comme la figure centrale dans la dissimulation officielle ultérieure de cette monstrueuse trahison. Le sénateur de l'Arizona s'était servi de sa réputation nationale d'ancien prisonnier de guerre célèbre pour enterrer [l'histoire de ces prisonniers abandonnés](#), per-

mettant ainsi à l'establishment politique américain d'échapper à de graves embarras. En conséquence, le sénateur McCain a obtenu les récompenses luxuriantes de nos généreuses élites dirigeantes, tout comme son propre père, l'amiral John S. McCain, père, qui avait organisé la dissimulation de [l'attaque israélienne](#) délibérée de 1967 sur l'USS Liberty, attaque qui a tué ou blessé plus de 200 soldats américains.

En tant qu'éditeur de la revue *The American Conservative*, j'avais publié le remarquable [article](#) de Schanberg en première page et, au fil des ans, il a sûrement été lu des centaines de milliers de fois sur plusieurs sites Web, y compris une énorme pointe au moment de la mort de McCain. J'ai donc du mal à croire que les nombreux journalistes qui enquêtent sur les antécédents de McCain n'étaient pas au courant de ces informations. Pourtant, aucun de ces faits n'a été mentionné dans les articles parus dans les médias les plus importants, comme en témoigne une recherche internet avec les mots clés « *McCain et Schanberg* », datant de l'époque de la mort du sénateur.

La stature journalistique de Schanberg n'a pourtant guère été oubliée par ses anciens collègues. Au moment de sa mort, le *Times* a publié un long et encenseur [article](#) nécrologique et, quelques mois plus tard, j'ai assisté à la cérémonie commémorative en hommage à sa vie et à sa carrière qui se déroulait au siège du *New York Times*, et qui a attiré quelques centaines de journalistes éminents, pour la plupart de la même génération que lui, y compris ceux de haut rang. Arthur Sulzberger, Jr., éditeur du *Times*, a prononcé un discours dans lequel il a décrit comment, jeune homme, il avait toujours tant admiré Schanberg et avait été mortifié par les circonstances malheureuses de son départ du journal familial. L'ancien rédacteur en chef, Joseph Lelyveld, a raconté les nombreuses années qu'il avait passées à travailler étroitement avec l'homme qu'il considérait depuis longtemps comme son meilleur ami et collègue, quelqu'un qu'il semblait presque considérer comme son frère aîné. Mais pendant ces deux heures de louanges et de souvenirs, il n'y

a pas eu un seul mot en public sur la célèbre et gigantesque histoire qui a occupé les deux dernières décennies de la carrière de Schanberg.

Un même mur de silence médiatique a également entouré les accusations très sérieuses concernant le propre bilan de McCain pendant la guerre du Vietnam. Il y a quelques années, j'avais puisé dans le *Times* et d'autres sources grand public pour [montrer](#) que les récits de McCain sur sa torture en tant que prisonnier de guerre étaient probablement fictifs, inventés pour servir de couverture et d'excuse à sa collaboration très réelle, en temps de guerre, avec ses geôliers communistes. En effet, à l'époque, nos médias américains rapportaient ses activités comme l'un des principaux propagandistes de nos ennemis nord-vietnamiens, mais ces faits furent plus tard jetés aux oubliettes. Le père de McCain était alors considéré comme l'un des meilleurs officiers des États-Unis, et il semble probable que son intervention politique personnelle ait fait en sorte que le récit officiel des états de service de son fils en temps de guerre se transmue de traître en héros de guerre, permettant ainsi au jeune McCain de se lancer plus tard dans sa célèbre carrière politique.

L'histoire des prisonniers de guerre abandonnés au Vietnam et celle de la collaboration de McCain avec les communistes n'épuisent guère le catalogue des principaux squelettes se trouvant dans le placard du sénateur disparu. McCain était régulièrement décrit par les journalistes comme une remarquable tête brûlée avec un tempérament violent, mais la presse nationale a laissé aux médias alternatifs le soin d'enquêter sur les implications réelles de ces remarques qui en disent long.

Dans [un article](#) de *Counterpunch* daté du 1^{er} septembre 2008, Alexander Cockburn rapportait que les interviews de deux médecins de la salle d'urgence de Phoenix avaient révélé qu'au moment où McCain était aspiré dans le maelström politique du scandale [Keating Five](#), sa femme Cindy a été admise dans cette hôpital local à cause d'un œil au beurre noir, de contusions au visage, de griffures compatibles avec de la violence physique, et cette même

situation est survenue deux fois au cours des quelques années suivantes. Cockburn a également noté plusieurs autres incidents conjugaux très suspects au cours des années qui ont suivi, y compris la comparution de la femme du sénateur avec un poignet et un bras bandés, peu de temps après qu'elle eut rejoint son mari lors de la campagne de 2008, une blessure signalée par nos journalistes politiques étrangement peu curieux comme étant due à une « *poignée de main excessive* ». C'est une situation étrange qu'un minuscule journal de gauche puisse facilement révéler des faits qui ont totalement échappé aux vastes ressources de tout notre corps de presse national. S'il y avait eu des rapports crédibles selon lesquels Melania Trump avait été admise à plusieurs reprises dans des salles d'urgence locales souffrant d'yeux au beurre noir et d'ecchymoses faciales¹, nos médias grand public seraient-ils restés si peu intéressés par une enquête plus approfondie ?

McCain a d'abord remporté son siège au Congrès de l'Arizona en 1982, peu de temps après son arrivée dans l'État, grâce à une campagne électorale financée par la fortune de son beau-père, un distributeur de bière, et cet héritage a finalement fait de la maison McCain l'une des plus riches du Sénat. Mais bien que le sénateur ait passé le quart de siècle suivant dans la vie publique, bousculant même George W. Bush pour sa nomination à la présidence républicaine en 2000, ce n'est que fin 2008 que j'ai appris dans le *Times* que le monopole de la bière en question, évalué alors à environ \$200 millions, avait appartenu à un homme dont le partenaire en affaire, [Kemper Marley](#), a toujours été [lié au crime organisé](#). En effet, des proches collaborateurs de ce dernier avaient été [condamnés](#) par un jury pour l'assassinat à la voiture piégée d'un journaliste de Phoenix quelques années seulement avant l'entrée soudaine et triomphale de McCain en politique en Arizona. Une telle culpabilité

1. Ou, [plus modestement](#) factuellement, si les voisins de Boris Johnson relaient entendre des éclats de voix au domicile familial de celui-ci à l'aube d'importantes élections parlementaires britanniques, jusque [dans des médias français](#)... , NdT

par association n'est peut-être pas appropriée, mais nos organes de presse nationaux auraient-ils gardé le silence si la fortune personnelle de notre président actuel n'avait été qu'à un pas ou deux des assassins à la voiture piégée d'un journaliste curieux qui est mort en enquêtant sur des truands ?

Au fur et à mesure où j'ai pris conscience de ces gros problèmes bien cachés dans le passé de McCain, ma première réaction a été de ne pas croire qu'une personne dont le dossier était si profondément terni, de tant de façons différentes, ait pu atteindre un tel niveau du pouvoir politique aux États-Unis. Mais au fur et à mesure que les médias ont continué à détourner les yeux de ces faits nouvellement révélés, même de ceux divulgués dans les pages du *Times* lui-même, j'ai progressivement commencé à voir les choses sous un autre jour. Peut-être que l'élévation de McCain à une telle puissance politique ne s'est pas faite en dépit des faits dévastateurs jonchant son passé personnel, mais grâce à eux.

Comme [je l'écrivais](#) il y a quelques années :

Aujourd'hui, lorsque nous considérons les principaux pays du monde, nous constatons que, dans de nombreux cas, les dirigeants officiels sont bien ceux qui dirigent vraiment : Vladimir Poutine dirige les opérations en Russie, Xi Jinping et ses principaux collègues du Politburo font de même en Chine, etc. Cependant, en Amérique et dans d'autres pays occidentaux, cela semble être de moins en moins le cas, les personnalités nationales de premier plan n'étant que des hommes de pailles au physique attirant, choisis pour leur attrait populaire et leur malléabilité politique, une évolution qui peut finalement avoir des conséquences désastreuses pour les nations qu'ils dirigent. À titre d'exemple extrême, un Boris Eltsine alcoolique a librement permis le pillage de toute la richesse nationale de la Russie par la poignée d'oligarques qui manipulait ses ficelles, ce

qui a entraîné l'appauvrissement total du peuple russe et un effondrement démographique presque sans précédent, en temps de paix, dans l'histoire moderne. Un problème évident avec l'installation de marionnettes au pouvoir est le risque qu'elles tentent de couper leurs fils, un peu comme Poutine a rapidement dépassé et provoqué l'exil de l'oligarque qui l'avait aidé, Boris Berzovsky. Un moyen de minimiser ce risque est de choisir des marionnettes qui sont si profondément compromises qu'elles ne pourront jamais se libérer, sachant que des accusations pouvant entraîner leur destruction politique, enfouies au plus profond de leur passé, pourraient facilement être publiées si elles cherchaient l'indépendance. J'ai parfois plaisanté avec mes amis en leur disant que le meilleur choix de carrière pour un jeune homme politique ambitieux serait peut-être de commettre secrètement un crime monstrueux et de s'assurer que les preuves tangibles de sa culpabilité finissent dans les mains de certaines personnes puissantes, assurant ainsi sa rapide ascension politique.

En physique, lorsqu'un objet s'écarte de sa trajectoire prévue pour des raisons inexplicables, nous supposons qu'une force inconnue a été à l'œuvre, et le suivi de ces écarts peut aider à déterminer les propriétés caractéristiques de cette dernière. Au fil des ans, j'ai pris de plus en plus conscience de ces étranges déviations idéologiques dans la politique publique, et bien que certaines soient facilement expliquées, d'autres suggèrent l'existence de forces cachées bien en dessous de la surface de notre monde politique régulier. Cette même situation s'est produite tout au long de notre histoire et, parfois, des décisions politiques qui ont déconcerté leurs contemporains seront finalement expliquées, des décennies plus tard.

Dans *The Dark Side of Camelot*, le célèbre journaliste d'investigation Seymour Hersh affirmait que les preuves secrètes de chan-

tage sur les affaires extraconjugales de JFK ont probablement joué un rôle crucial dans le fait que son administration n'ait pas tenu compte de l'avis unanime des meilleurs conseillers du Pentagone et ait attribué à *General Dynamics*, plutôt qu'à *Boeing*, le plus important contrat d'achat militaire jamais conclu aux États-Unis, évitant ainsi probablement à cette société de tomber en faillite et aux actionnaires venant du crime organisé de subir des pertes financières catastrophiques. Hersh suggère également qu'un facteur similaire explique probablement le revirement de dernière minute de JFK dans le choix de son vice-président, une décision qui a placé Lyndon Johnson sur la liste et lui a donné la Maison Blanche après l'assassinat de Kennedy en 1963.

Comme je l'ai [mentionné récemment](#), dans les années 50 le sénateur Estes Kefauver a réorienté ses audiences sur le crime organisé après que le *Chicago Syndicate* l'eut confronté aux photographies de sa rencontre sexuelle avec deux prostituées fournies par la mafia. Dix ans plus tard, le procureur général de Californie Stanley Mosk subissait le même sort, les faits étant pourtant restés cachés pendant plus de vingt ans.

Des rumeurs similaires tournent autour d'événements beaucoup plus anciens, avec parfois d'énormes conséquences. Des [sources](#) contemporaines bien placées ont affirmé que Samuel Untermyer, un riche avocat juif, a acheté la correspondance secrète entre Woodrow Wilson et sa maîtresse de longue date, et que l'existence de ce puissant levier pourrait avoir été un facteur important dans l'ascension étonnamment rapide de Wilson du poste de président de Princeton en 1910 au poste de gouverneur du New Jersey en 1911, puis à la présidence des États-Unis en 1912. Une fois au pouvoir, Wilson a signé la loi controversée établissant la Réserve fédérale et a également nommé Louis Brandeis comme premier membre juif de la Cour suprême des États-Unis malgré l'opposition publique de presque tout notre establishment juridique. L'évolution rapide du point de vue de Wilson sur la participation américaine à la Première Guerre mondiale peut aussi avoir été influencée par ces

pressions personnelles plutôt que déterminée uniquement par sa perception de l'intérêt national.

Sans citer de noms, il est difficile, depuis 2001, de ne pas remarquer que l'un des partisans les plus zélés et les plus engagés de la ligne néoconservatrice sur toutes les questions de politique étrangère au Moyen-Orient a été un sénateur républicain de premier plan d'un des États du Sud les plus conservateurs sur le plan social, un homme dont les rumeurs concernant ses inclinaisons personnelles circulaient depuis longtemps sur Internet. Le revirement soudain et frappant de cette personne sur une question de politique importante vient certainement étayer ces soupçons. Il y a également eu plusieurs autres exemples de ce genre impliquant d'éminents républicains.

Mais considérez la situation bien différente du représentant Barney Frank du Massachusetts, qui, en 1987, est devenu le premier membre du Congrès à admettre, volontairement, qu'il était gay. Peu de temps après, un scandale notoire a éclaté lorsqu'il a été [révélé](#) que sa propre maison à Washington avait été utilisée par un ancien petit ami comme quartier général pour un réseau de prostitution masculine. Frank prétendait ne pas avoir eu connaissance de cette situation sordide, et ses électeurs libéraux du Massachusetts l'ont cru, puisqu'il a été réélu de façon retentissante et a siégé encore 24 ans au Congrès. Mais si Frank avait été un républicain d'un district socialement conservateur, quiconque possédant de telles preuves aurait certainement contrôlé totalement sa survie politique, et avec Frank ayant passé plusieurs années comme président du très puissant *House Financial Services Committee*, la valeur d'un tel pouvoir aurait été énorme.

Cela démontre la réalité indéniable que ce qui constitue un moyen de chantage efficace peut varier énormément d'une époque et d'une région à l'autre. Aujourd'hui, il est largement admis que J. Edgar Hoover, longtemps directeur du FBI, a vécu sa vie comme un homosexuel bien caché et il semble y avoir de sérieuses allégations qu'il avait aussi des ancêtres noirs, les preuves secrètes de ces faits

aidant probablement à expliquer pourquoi pendant des décennies il a refusé obstinément de reconnaître l'existence du crime organisé américain et n'a pas poussé ses hommes de terrain à lutter contre. Mais dans l'Amérique d'aujourd'hui, il aurait sûrement déclaré fièrement son homosexualité et ses origines raciales en première page du *New York Times Magazine*, pensant, à juste titre, que cela aurait renforcé son invulnérabilité politique sur la scène nationale. Il y a des rumeurs effrayantes selon lesquelles le Syndicat possédait des photos secrètes de Hoover portant une robe et des talons hauts, alors qu'il y a quelques années, le représentant Mike Honda de San Jose a désespérément [placé](#) sa petite-fille transsexuelle de huit ans au-devant de la scène dans sa tentative avortée de se faire réélire.

Les temps ont certes affaibli l'efficacité de nombreuses formes de chantage, mais la pédophilie reste un tabou extrêmement puissant. Il semble y avoir beaucoup de preuves montrant que des organisations et des individus puissants ont réussi à réprimer des accusations crédibles de cette pratique pendant de très longues périodes, si longtemps qu'aucun groupe ayant une influence médiatique importante n'a choisi de cibler les délinquants pour les démasquer.

L'exemple le plus évident est celui de l'Église catholique, et les échecs de sa hiérarchie américaine et internationale à cet égard ont régulièrement fait la une de nos principaux journaux. Mais jusqu'au début des années 2000 et jusqu'au reportage révolutionnaire du *Boston Globe*, tel que relaté dans le film *Spotlight*, qui a remporté un Oscar, l'Église a toujours caché de tels scandales.

Prenons aussi le cas remarquable de [Sir Jimmy Savile](#), personnalité de la télévision britannique, l'une des célébrités les plus admirées de son pays, qui a été fait chevalier pour son service public. Ce n'est que peu après sa mort, à l'âge de 84 ans, que la presse a commencé à révéler qu'il avait probablement agressé des centaines d'enfants au cours de sa longue carrière. Les accusations de ses jeunes victimes remontent à plus de quarante ans, mais ses activités criminelles semblent avoir été protégées par sa richesse et sa célébrité, ainsi que par ses nombreux soutiens dans les médias.

Il y a aussi l'exemple fascinant de [Dennis Hastert](#). Il est le Président républicain de la Chambre des représentants ayant officié le plus longtemps, Hastert a occupé ce poste de 1999 à 2007, poste se classant au troisième rang après la présidence, et Hastert se place même au premier rang des élus républicains de notre pays pendant une partie de cette période. D'après mes lectures de journaux, il m'avait toujours semblé être une personne plutôt fade et ordinaire, les journalistes faisant parfois même allusion à sa médiocrité, si bien que je me demandais parfois comment quelqu'un d'aussi peu reluisant avait pu faire une telle carrière politique.

Puis, il y a quelques années, il a soudainement fait la une des journaux, a été arrêté par le FBI et accusé de crimes financiers liés à de jeunes garçons dont il aurait abusé dans le passé, dont un au moins s'est suicidé, et un juge fédéral l'a [envoyé](#) en prison pour « *pédophilie en série* ». J'ai peut-être mené une vie trop abritée, mais j'ai l'impression que seul un petit nombre d'Américains ont un passé de pédophiles, et toutes choses étant égales par ailleurs, il semble plutôt peu probable qu'une personne avec un tel passé et ne possédant aucun autre grand talent ou compétence, puisse atteindre le sommet absolu de notre système politique. Toutes les choses n'étaient peut-être pas égales par ailleurs. Si certains éléments puissants possèdent des preuves tangibles qui placent un représentant élu sous leur contrôle total, travailler très fort pour l'élever au poste de Président de la Chambre serait un investissement très judicieux.

Parfois, le refus de nos médias nationaux de voir de grands reportages qui sont pourtant sous leur nez atteint des extrêmes ridicules. Au cours de l'été 2007, Internet était en feu avec des révélations disant que le sénateur [John Edwards](#), finaliste aux primaires présidentielles démocrates de 2004, venait d'avoir un enfant avec sa maîtresse, et ces rapports étaient appuyés par des preuves visuelles apparemment crédibles, notamment des photos montrant le sénateur marié tenant son nouveau-né. Pourtant, au fil des jours et même des semaines, pas une bouffée de ce scandale salace n'a ja-

mais atteint les pages d'un de mes journaux matinaux ou du reste des médias grand public, alors que c'était un sujet de conversation dominant partout ailleurs. Finalement, le *National Enquirer*, un tabloïd de commérages bien connu, a établi un [record](#) journalistique en étant le premier à obtenir une nomination au Prix Pulitzer pour avoir publié un article qu'aucun autre journal ne semblait disposé à couvrir. Nos médias auraient-ils aussi détourné les yeux d'un nouveau-né Trump, naissant du mauvais côté du lit ?

Au fil des ans, il est devenu de plus en plus évident pour moi que presque tous nos médias nationaux sont souvent tout à fait disposés à s'engager dans une « *conspiration du silence* » pour minimiser ou ignorer complètement les récits qui présentent un énorme intérêt potentiel pour leurs lecteurs et qui revêtent une importance majeure pour le public. J'aurais facilement pu doubler ou tripler le nombre d'exemples aussi remarquables que ceux que je viens de donner ci-dessus, sans trop d'efforts. De plus, il est assez intrigant de constater qu'un si grand nombre de ces cas impliquent le genre de comportement criminel ou d'inconduite sexuelle qui serait idéal pour faire chanter des individus puissants qui sont moins susceptibles d'être vulnérables aux autres influences. Il se peut donc que bon nombre des élus situés au sommet de notre système démocratique ne soient que des marionnettes politiques, manipulées par ces ficelles invisibles.

Compte tenu de ma connaissance de ce comportement systématique des médias, j'ai honte d'admettre que je n'avais presque pas prêté attention à l'affaire Jeffrey Epstein jusqu'à ce qu'elle fasse la une des journaux nationaux au début du mois et devienne soudainement l'une des plus grandes infos de notre pays.

Pendant de nombreuses années, des reportages sur Epstein et son réseau sexuel illégal circulaient régulièrement en marge d'Internet, et des commentateurs agités citaient l'affaire comme preuve de forces obscures et malveillantes contrôlant secrètement notre système politique corrompu. Mais j'ai presque entièrement ignoré ces discussions, et je ne suis pas sûr d'avoir jamais cliqué une seule fois

sur un seul lien à ce sujet.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai accordé si peu d'attention à cette affaire est probablement la nature exceptionnellement effrayante des affirmations qui étaient faites. Epstein était censé être un financier de *Wall Street* extrêmement riche, d'origine et de provenance assez mystérieuse, propriétaire d'une île privée et d'un immense manoir à New York, tous deux régulièrement remplis de harems de filles mineures destinés à une utilisation sexuelle. Il aurait régulièrement fait la navette avec Bill Clinton, le prince Andrew, Alan Dershowitz de Harvard et de nombreuses autres personnalités de l'élite internationale, ainsi qu'avec une bande de milliardaires plus ordinaires, transportant fréquemment ces personnes dans son avion privé connu sous le nom de « *Lolita express* » et joué un rôle d'organisateur d'orgies clandestines avec des jeunes filles. Lorsque des blogueurs de droite sur d'obscurs sites Web prétendaient que l'ancien président Clinton, et la royauté britannique, étaient sexuellement servis par les filles mineures d'un super-vilain de James Bond, j'ai simplement supposé que ces accusations étaient la forme la plus folle d'exagération qu'on pouvait trouver sur Internet.

De plus, ces sites « *remplis de discours de haine* » laissaient parfois entendre que la cible diabolique de leur colère avait déjà été inculpée dans une salle d'audience de Floride, plaidant finalement coupable à une seule infraction sexuelle et recevant une peine de treize mois de prison, atténuée par de très généreuses dispositions en matière de libération conditionnelle. Cela ne semblait guère être le genre de punition judiciaire pouvant soutenir les accusations fantastiques portées contre lui. Puisque Epstein avait fait l'objet d'une enquête de la part des autorités policières et n'avait pas été condamné plus que s'il avait fait un simple chèque en bois, je trouvais très peu probable qu'il puisse être un *Goldfinger* ou un *Dr No*, comme les activistes de l'Internet cherchaient à le montrer.

Puis, ces mêmes affirmations farfelues et invraisemblables que l'on ne trouvait auparavant que sur des fils de commentaires ano-

nymes se sont soudainement répétées en première page du *Times* et de tous mes autres journaux du matin, et l'ancien procureur fédéral qui avait signé la *petite-tape-légale-sur-la-main* d'Epstein a dû démissionner du cabinet Trump. Le coffre-fort d'Epstein contenait une énorme quantité de pornographie enfantine et d'autres documents très suspects, et il fut rapidement arrêté de nouveau pour des accusations qui pourraient l'envoyer dans une prison fédérale pour des décennies. Des médias prestigieux ont décrit Epstein comme le cerveau d'un gigantesque réseau de trafic sexuel, et de nombreuses victimes mineures ont commencé à se manifester, racontant comment il les avait agressées, violées et prostituées. L'auteure d'une longue biographie d'Epstein, paru en 2003 dans *Vanity Fair*, a [expliqué](#) qu'elle avait personnellement parlé à certaines de ses victimes et inclus leurs récits très crédibles dans son article, mais que ces récits avaient été censurés et supprimés par ses rédacteurs en chef timorés.

Tel que présentée par ces médias, l'ascension personnelle d'Epstein semble assez inexplicable à moins qu'il n'ait bénéficié d'un réseau puissant ou d'une organisation similaire. En l'absence de diplôme ou de titres universitaires, il avait obtenu un emploi d'enseignant dans l'une des écoles préparatoires les plus prestigieuses de la ville de New York, puis s'était rapidement mis à travailler dans une banque d'investissement de premier plan, devenant associé avec une rapidité étonnante jusqu'à ce qu'il soit licencié quelques années plus tard pour activité illégale. En dépit d'un passé si douteux, il s'est rapidement mis à gérer l'argent de certains des individus les plus riches des États Unis, et en gardait une telle quantité pour lui-même qu'il était régulièrement décrit comme un milliardaire. Selon les journaux, sa grande spécialité était de « *créer des contacts entre les gens.* »

Epstein était de toute évidence un arnaqueur financier impitoyablement opportuniste. Mais les individus extrêmement riches doivent certainement être entourés d'un grand essaim d'arnaqueurs financiers impitoyablement opportunistes, alors pourquoi aurait-il

eu plus de succès que tous les autres ? Peut-être un indice vient-il de la remarque désinvolte du procureur ayant géré le cas Epstein, aujourd'hui déshonoré, qui disait qu'on lui avait recommandé d'y aller très doucement avec le trafiquant sexuel parce qu'il « *appartenait au renseignement* ». La formulation vague de cette déclaration soulève la question de savoir si ce service de renseignement était contrôlé par le gouvernement des États-Unis ou pas.

Philip Giraldi, un ancien officier très respecté de la CIA, a dit les choses très clairement lorsqu'il a [suggéré](#) qu'Epstein avait probablement travaillé pour le Mossad israélien, organisant des « *pièges sexuels* » pour obtenir des éléments de chantage contre tous les riches et puissants individus qu'il fréquentait régulièrement, en leur fournissant des filles mineures. En effet, un journaliste canadien de longue date, Eric Margolis, a raconté sa visite au début des années 1990 dans l'immense manoir d'Epstein à New York, où il avait à peine franchi le seuil qu'une des nombreuses jeunes filles lui a offert un « *massage intime* », probablement dans une chambre bien garnie de caméras cachées [*qu'il a décliné, NdT*].

Étant donné mon manque d'intérêt personnel pour l'affaire Epstein, tant à l'époque que maintenant, peut-être que certains de ces détails sont brouillés, mais il semble indéniable qu'il était exactement le genre de renégat remarquable auquel l'agent 007 des films fait face, et la réalité des faits sera vraisemblablement révélée à son procès. Ou peut-être pas. La question de savoir s'il vivra jusqu'au procès n'est pas tout à fait claire étant donné le nombre considérable d'individus puissants qui pourraient préférer que des faits cachés restent cachés, et les journaux de vendredi [rapportaient déjà](#) qu'Epstein avait été retrouvé blessé et inconscient dans sa cellule de prison.

Lorsqu'un scandale de pédophilie apparemment invraisemblable sort soudainement des recoins obscurs d'Internet pour apparaître aux premières pages de nos principaux journaux, nous devrions naturellement commencer à nous demander si cela pourrait éventuellement être le cas pour d'autres affaires. Et une autre très probable

me vient à l'esprit, qui me semble beaucoup mieux documentée que les vagues accusations lancées ces dernières années contre un riche financier condamné à treize mois de prison en Floride une décennie plus tôt.

Je n'utilise pas les médias sociaux, mais vers la fin de la campagne présidentielle de 2016, j'ai progressivement commencé à voir de plus en plus de partisans de Trump se référer à quelque chose appelé « *Pizzagate* », un scandale sexuel en plein essor qui, selon ces partisans, allait faire tomber Hillary Clinton et plusieurs des principaux dirigeants de son parti, et la rumeur s'est, de fait, accrue après son élection. D'après ce que j'en sais, toute cette théorie bizarre s'était développée dans la frange extrême-droite d'Internet, une intrigue tout à fait fantastique ayant impliquant des courriels secrets volés, une pizzeria de Washington DC et un cercle de pédophiles situés au sommet du Parti Démocrate. Mais étant données toutes les autres choses étranges et improbables que j'avais peu à peu découvertes au sujet de notre histoire nationale, il me semblait que cette histoire ne devait pas nécessairement être repoussée d'un revers de main.

Début décembre, un blogueur de droite a longuement [exposé](#) les accusations du *Pizzagate*, ce qui m'a finalement permis de comprendre de quoi il s'agissait réellement, et j'ai rapidement pris des dispositions pour republier son article. Il a rapidement suscité beaucoup d'intérêt et certains sites Web l'ont qualifié de meilleure introduction au scandale pour le grand public.

Quelques semaines plus tard, j'ai publié un [autre article](#) du même auteur, décrivant une longue liste de scandales de pédophilie qui s'étaient déjà produits dans les milieux politiques américains et européens. Bien que bon nombre d'entre eux semblaient être solidement documentés, presque tous n'avaient reçu qu'une couverture minimale de la part de nos principaux médias. Et si de tels réseaux politiques pédophiles avaient existé dans un passé relativement récent, était-il si improbable qu'il y en ait un autre qui couve sous la surface du Washington DC actuel ?

Ceux qui s'intéressent aux détails du *Pizzagate* sont invités à lire ces articles, en particulier [le premier](#), mais je vais en fournir un bref résumé.

John Podesta a longtemps fait partie des personnalités incontournables des milieux politiques de Washington, devenant chef de cabinet du président Bill Clinton en 1998 et demeurant par la suite l'une des figures les plus puissantes de l'establishment du parti Démocrate. Alors qu'il était président du bureau de campagne d'Hillary Clinton en 2016, son évident manque de soin dans la sécurité du mot de passe de son compte Gmail a permis de facilement le pirater, et des dizaines de milliers de ses courriels personnels ont été publiés sur *WikiLeaks*. Un essaim de jeunes militants anti-Clinton a commencé à fouiller ce trésor d'informations semi-confidentielles, à la recherche de preuves de corruption et de dépravation mondaine, mais ils ont plutôt rencontré des échanges assez étranges, apparemment écrits en langage codé.

Utiliser un langage codé dans un compte de courrier électronique privé soi-disant sécurisé soulève toutes sortes de soupçons naturels concernant ce que peut être l'objet de telles discussions, les possibilités les plus probables étant les drogues illicites ou le sexe. Mais la plupart des références ne semblaient pas correspondre à la première catégorie, et à notre époque remarquablement libertine, où les candidats politiques se disputent le droit d'être Grand Marshal lors d'un défilé annuel de la Gay Pride, l'une des rares activités sexuelles encore discutées à voix basse semble être la pédophilie, et certaines remarques très étranges pouvaient laisser entendre cela.

Les chercheurs ont aussi rapidement découvert que son frère Tony Podesta, l'un des lobbyistes les plus riches et les plus prospères de Washington, avait des goûts extrêmement étranges en art. Les principaux objets de sa très vaste collection personnelle semblaient représenter des corps torturés ou assassinés, et l'un de ses artistes préférés était surtout connu pour ses peintures représentant de jeunes enfants détenus en captivité, morts, couchés ou souffrant dans une détresse grave. De telles œuvres d'art particulières

ne sont évidemment pas illégales, mais elles peuvent naturellement éveiller quelques soupçons. Et curieusement, l'archi-Démocrate Podesta était depuis longtemps un ami personnel proche de l'ancien président du parti républicain à la chambre des représentants, et pédophile condamné, Dennis Hastert, l'accueillant de nouveau dans la société de Washington après sa libération de prison.

En outre, certains des courriels de Podesta, formulés de façon plutôt suspecte, faisaient référence à des événements tenus dans une pizzeria locale de Washington, très appréciée par l'élite du parti Démocrate, dont le propriétaire était l'ancien petit ami gay de David Brock, un activiste Démocrate de premier plan. Le fil public Instagram de cet entrepreneur de pizzas contenait apparemment de nombreuses images de jeunes enfants, parfois attachées ou liées, avec ces images souvent étiquetées par des hashtags utilisant l'argot gay traditionnel désignant les cibles sexuelles mineures. Sur certaines photos, le type portait un tee-shirt portant l'inscription « *J'aime les enfants* » en français, et par une coïncidence très étrange, son nom d'emprunt était phonétiquement identique à cette même phrase française, proclamant ainsi au monde qu'il était « *un amoureux des enfants* ». Des comptes Instagram, étroitement liés, incluaient également des photos de jeunes enfants, parfois montrées parmi des piles de billets de banque de grande valeur, avec des questions sur la valeur de ces enfants en particulier. Rien de tout cela ne semble illégal, mais toute personne raisonnable considérerait certainement ces éléments comme extrêmement suspects.

Washington DC est parfois décrite comme « *la ville du pouvoir* », étant le siège d'individus qui décident des lois du pays et gouvernent notre société, les journalistes politiques locaux étant très au courant du statut relatif de ces individus. Et assez curieusement, GQ Magazine avait classé ce patron homosexuel de pizzeria ayant un étrange penchant pour les jeunes enfants comme étant l'une des 50 personnes les plus [puissantes](#) dans notre capitale nationale, le plaçant loin devant de nombreux membres du Cabinet, sénateurs, présidents du Congrès, juges de la Cour suprême, et les

meilleurs lobbyistes. Sa pizza était-elle si délicieuse ?

Ces quelques paragraphes ne sont qu'un échantillon du grand nombre d'éléments très suspects qui entourent diverses figures puissantes au sommet du monde politique de Washington. Un vaste nuage de fumée n'est certainement pas la preuve d'un incendie, mais seul un imbécile pourrait l'ignorer complètement sans tenter une enquête plus poussée.

Je considère généralement les vidéos comme un mauvais moyen de communiquer des informations sérieuses, beaucoup moins efficaces et significatives que le simple mot imprimé. Mais l'écrasante majorité des preuves à l'appui de l'hypothèse de *Pizzagate* se compose d'images et de captures d'écran, et celles-ci conviennent naturellement à une présentation vidéo.

Certains des meilleurs résumés de l'affaire *Pizzagate* ont été produits par une jeune Britannique du nom de Tara McCarthy, dont le travail a été publié sous le nom de « *Reality Calls* », et ses vidéos ont été vues des centaines de milliers de fois. Bien que sa chaîne ait finalement été bannie et ses vidéos purgées, des copies ont ensuite été rechargées sur d'autres comptes, tant sur YouTube que sur BitChute. Certaines des preuves qu'elle a présentées me semblent plutôt inoffensives ou spéculatives, et d'autres éléments sont probablement fondés sur sa méconnaissance de la société et de la culture américaines. Mais il reste encore beaucoup d'éléments extrêmement suspects, et je suggère aux gens de regarder [ces vidéos](#) et de décider par eux-mêmes.

À peu près au moment même où je me familiarisais avec les détails de la controverse sur le *Pizzagate*, le sujet a également commencé à être publié dans mes journaux du matin, mais d'une manière assez étrange. Les articles politiques commençaient en le qualifiant en une phrase ou deux de « *canular du Pizzagate* », le décrivant comme une ridicule « *théorie du complot* » de droite, en excluant tous les détails pertinents. J'avais le sentiment étrange qu'une main invisible avait soudain fait basculer un interrupteur, poussant tous les médias grand public à afficher des pancartes iden-

tiques sur lesquelles on pouvait lire « *le Pizzagate est un bobard – Circulez, y a rien à voir!* », comme un néon clignotant et lumineux. Je ne me souviens d’aucun exemple de réaction médiatique aussi étrange en réaction à une obscure controverse sur Internet.

Des articles du *Washington Post* et du *Los Angeles Times* sont également apparus soudainement pour dénoncer l’ensemble des médias alternatifs – de gauche, de droite et libertaire – comme des sites d’« *infox* » faisant la promotion de la propagande russe, tout en demandant que leur contenu soit bloqué par tous les géants patriotiques d’Internet tels que Facebook, Twitter et Google. Avant ce moment, je n’avais jamais entendu l’expression « *infox* » [*Fake news, NdT*], mais tout à coup, elle est devenue omniprésente dans les médias, comme si une main invisible avait soudainement actionné un interrupteur.

J’ai naturellement commencé à me demander si la synchronicité de ces deux développements étranges n’était vraiment qu’une coïncidence. Peut-être que le *Pizzagate* était en effet vrai et frappait si profondément au cœur de notre système politique extrêmement corrompu que les efforts des médias pour le supprimer approchaient du niveau de l’hystérie.

Peu de temps après, les belles vidéos de Tara McCarthy sur le *Pizzagate* ont été censurées par YouTube. Ce fut l’un des tout premiers cas d’interdiction de contenu vidéo en dépit de la conformité totale à toutes les directives existantes de YouTube, une autre évolution profondément suspecte.

J’ai aussi remarqué que la simple mention du *Pizzagate* était devenue politiquement mortelle. Donald Trump avait choisi le lieutenant-général Michael Flynn, ancien chef de la *Defense Intelligence Agency*, comme conseiller en matière de sécurité nationale, et le fils de Flynn était le chef de cabinet de ce dernier. Le jeune Flynn a tweeté quelques liens vers les histoires de *Pizzagate*, soulignant que les accusations n’avaient pas encore fait l’objet d’une enquête et encore moins d’une réfutation et, peu de temps après, il a été expulsé de l’équipe de transition de Trump, préfigurant la chute de son père

quelques semaines plus tard. Il m'a semblé étonnant que quelques simples tweets à propos d'une controverse sur Internet puissent avoir un tel impact dans la vie réelle près du sommet de notre gouvernement.

Les médias ont continué le battement de tambour uniforme disant « *le Pizzagate a été démystifié* », mais on ne nous a jamais expliqué comment et par qui, et je n'étais pas la seule personne à remarquer le caractère creux de telles affirmations. Un journaliste d'investigation primé, Ben Swann, d'une station *CBS* d'Atlanta, a diffusé un court segment télévisé résumant la controverse sur le *Pizzagate* et notant que, contrairement aux affirmations largement répandues dans les médias, le *Pizzagate* n'avait fait l'objet ni d'une enquête ni d'une démystification. M. Swann a été presque immédiatement [viré](#) par *CBS*, mais une copie de sa séquence télévisée [reste disponible sur Internet](#).

Il y a un vieux proverbe de guerre disant que plus la cible est importante plus les tirs ennemis sont furieux, et la vague remarquablement féroce d'attaques et de censure contre quiconque aborde le sujet du *Pizzagate* semble soulever toutes sortes de sombres suspicions. En effet, les vagues simultanées d'attaques contre tous les médias alternatifs qualifiés de « *médias de propagande russes* » ont jeté les bases du régime de censure des médias sociaux qui est devenu un aspect central du monde actuel.

Le *Pizzagate* peut être vrai ou non, mais la répression en cours sur Internet a également englobé des sujets d'une nature similaire, mais avec une documentation beaucoup plus solide. Bien que je n'utilise pas Twitter moi-même, j'ai rencontré les implications évidentes de cette nouvelle politique de censure après la mort de McCain en août dernier. Le sénateur était décédé un samedi après-midi, et le lectorat de la longue biographie de Sydney Schanberg a explosé rapidement, avec de nombreuses personnes faisant suivre l'histoire et une grande partie du trafic entrant provenant de Twitter. Cela s'est poursuivi jusqu'au lendemain matin, date à laquelle l'énorme afflux de Tweets a continué à augmenter, mais tout le

trafic Twitter entrant a soudainement et définitivement disparu, sans doute parce qu'une « *censure de l'ombre* » avait rendu tous ces Tweets invisibles. Mon propre article sur le bilan de guerre très douteux de McCain a subi simultanément le même sort, comme l'ont fait de nombreux autres articles de nature controversée que nous avons publiés après, cette même semaine.

Peut-être que cette décision de censure a été prise par un jeune stagiaire ignorant de Twitter, qui a choisi par hasard d'interdire et de qualifier de « *discours de haine* » ou « *d'infox* » un récit massivement documentée de 8400 mots écrit par un des journalistes américains les plus éminents, un ancien rédacteur en chef du *New York Times*, lauréat du prix Pulitzer.

Ou peut-être que certains marionnettistes de politiques qui avaient passé des décennies à contrôler ce regretté sénateur de l'Arizona ont cherché à faire en sorte que les fils de cette marionnette restent invisibles, même après sa mort.